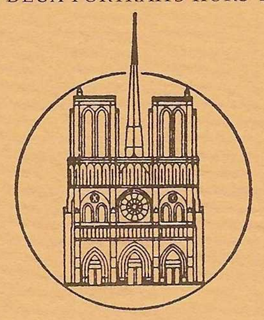
52e Année 1951 Nos 293-294-295

ÉTUDES TRADITIONNELLES

Numéro spécial consacré à RENÉ GUÉNON

AVEC DEUX PORTRAITS HORS TEXTE



ÉDITIONS TRADITIONNELLES
32, rue des Fossés-Saint-Bernard
PARIS Ve



ÉDITIONS TRADITIONNELLES
110 F
ISBN : 2-7138-0074-9

52e Année 1951 Nos 293-294-295

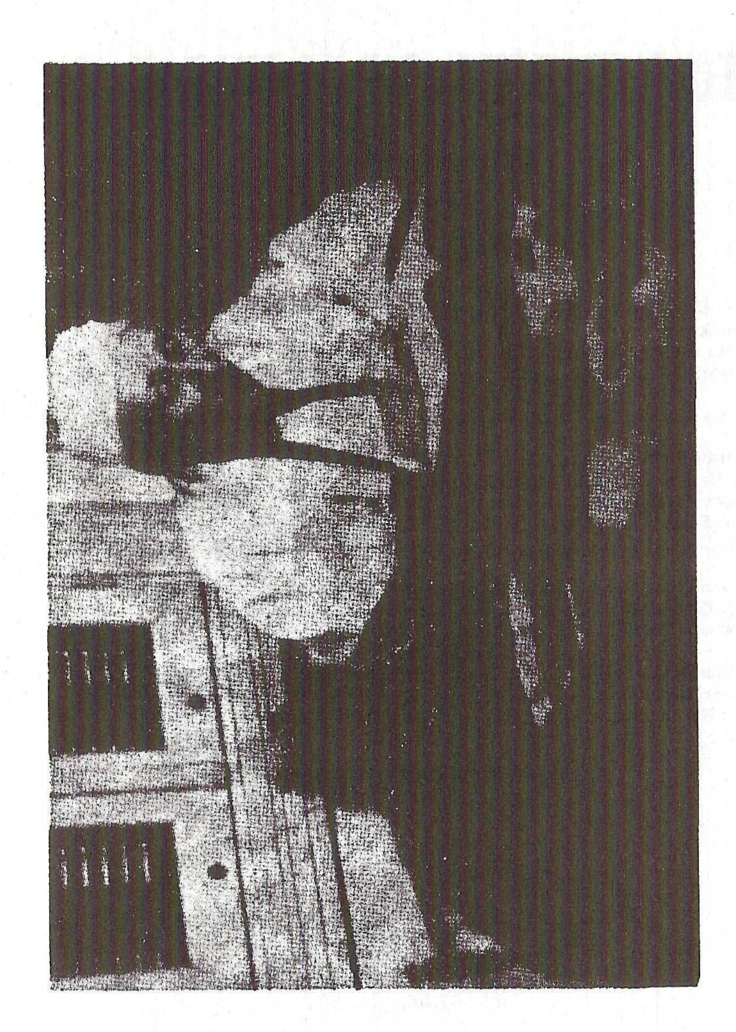
ÉTUDES TRADITIONNELLES

Numéro spécial consacré à RENÉ GUÉNON

AVEC DEUX PORTRAITS HORS TEXTE

Reproduction en Fac-Similé de l'édition de 1951

ÉDITIONS TRADITIONNELLES
32, rue des Fossés-Saint-Bernard
PARIS Ve
Réimpression 1999



René Guénon au début de 1950.

ÉTUDES TRADITIONNELLES

Juillet-août, septembre, octobre-novembre 1951

52e Année **Nos 293-294-295**

PRÉSENTATION

AUSSITÔT *que fut connue la nouvelle de la mort de René Guénon, de nombreux admirateurs de notre regretté collaborateur exprimèrent le désir que nous consacrions à sa personne et à son œuvre un numéro spécial des* Etudes Traditionnelles. *Nos collaborateurs habituels et d'autres écrivains se montrèrent heureux de trouver là une occasion de témoigner de leur estime et de leur reconnaissance pour celui qui fut incontestablement à notre époque l'interprète autorisé de la doctrine traditionnelle.*

Nous tenons à remercier tous ceux qui ont bien voulu contribuer au présent numéro et tout spécialement les écrivains qui ne font pas partie de notre rédaction et que nous sommes heureux d'accueillir :

M. Léopold Ziegler, docteur honoris causa *de l'Université de Marburg, membre de l'Académie des sciences et lettres de Mayence, auteur d'ouvrages importants d'inspiration traditionnelle :* Gestaltwandel der Götter *(Transformation des dieux), qui a valu à son auteur le prix Gœthe ;* Der ewige Buddha *(Le Bouddha éternel) ;* Uberlieferung *(Tradition) ;* Menschwerdung *(Devenir homme) que l'historien bien connu Reinhold Schneider a désigné comme étant le livre allemand le plus important paru au cours des cent dernières années.*

M. Marco Pallis, dont le récit de voyage au Tibet : Peaks and Lamas *a connu plusieurs éditions en Angleterre et en Amérique, et qui a bien voulu nous autoriser à publier dans*

les Etudes Traditionnelles *un chapitre important de cet ouvrage.*

M. F. Vreede, haut fonctionnaire au Ministère d'Education de la République Indonésienne et chargé de l'enseignement de la philosophie hindoue à l'Académie nationale de Djakarta.

M. Mario Meunier, le savant helléniste traducteur de Platon, de Plutarque, de Salluste, de Synésius, etc...

M. Gonzague Truc, le critique et historien dont l'ouvrage Notre Temps *rejoint dans ses conclusions* Orient et Occident *et* La Crise du Monde Moderne.

M. Luc Benoist bien connu pour ses travaux sur l'histoire de l'Art et dont les livres La cuisine des Anges *et* Art du Monde *sont fortement marqués par la pensée traditionnelle, et qui a bien voulu nous promettre une série d'études pour notre revue.*

Nous désirons aussi exprimer notre gratitude aux auteurs et à la direction des périodiques qui ont rendu hommage à René Guénon. Nous retiendrons tout particulièrement les études de M. Paul Sérant parues dans Combat *du 10 janvier et dans* Rivarol *du 25 janvier; de M. François Bruel, publiée dans* Carrefour *du 16 janvier; de M. Olivier de Carfort dans* Réforme ; *de M. André Rousseaux dans le* Figaro Littéraire *du 3 février; de M. Jacques Masui dans* Les Cahiers du Sud *de juin et de M. G de Saint-Jean dans* Le Symbolisme *de juin-juillet-août. Nous remercions également la direction de la revue anglaise* The speculative Mason *qui a reproduit intégralement l'excellente étude de M. François Bruel.*

Il ne nous reste qu'un mot à dire sur le contenu du présent numéro. Il n'est pas l'expression de la pensée d'une organisation ou d'un groupe quelconque. Les auteurs dont on va lire les textes viennent des horizons spirituels les plus différents et n'ont en commun qu'un égal respect pour la Tradition. Nécessairement, l'œuvre de René Guénon devait

retentir sur chacun d'eux d'une façon différente et, d'accord sur les principes, ils peuvent différer sur des questions, même importantes, qui ne sont pas de l'ordre doctrinal, mais c'est la raison d'être de notre revue que de laisser s'exprimer tous les points de vue dans le cadre des principes traditionnels.

PAUL CHACORNAC et JEAN REYOR.

SAGESSE ORIENTALE ET SAVOIR OCCIDENTAL

ORIENT *et Occident* et *La Crise du Monde moderne* sont, à l'exception de *L'Homme et son Devenir* qui parut sous d'autres auspices (Londres, Rider, 1928), les premiers volumes d'une série dans laquelle tous les ouvrages de M. René Guénon déjà publiés en français paraîtront en langue anglaise. M. René Guénon n'est pas un « orientaliste », mais ce que les Hindous nommeraient un *Guru*. Il résida tout d'abord à Paris, maintenant, depuis bien des années, en Egypte, où ses relations sont islamiques.

Son *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues* parut en 1921. Comme préliminaires à ses travaux ultérieurs sur la philosophie traditionnelle quelquefois nommée *philosophia perennis* (et l'on doit sous-entendre *universalis*, car cette « philosophie » a été l'héritage commun de toute l'humanité sans exception), Guénon a déblayé le terrain de toute fausse conception en deux volumes importants, d'une lecture parfois pénible, mais en aucune façon inutile : *L'Erreur Spirite*, un ouvrage auquel la *Bhagavad-Gîtâ* XVII, 4 « ce sont des hommes des ténèbres ceux qui rendent un culte aux morts et aux esprits » aurait pu servir d'épigraphe (Paris, 1923), et *Le Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion* (Paris, 1921). Ils ont été suivis par *L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta* et *L'Esotérisme de Dante* (Paris, 1925), *Le Roi du Monde* (Paris, 1927), *Saint-Bernard* (Marseille, 1929), *Autorité spirituelle et pouvoir temporel* (Paris,

1. Traduction de l'article publié en 1943 par notre regretté collaborateur sous le titre *Eastern wisdom and western knowledge*, dans *Isis, International Review Devoted to the history of Science and Civilization*, printemps 1943, N° 96, vol. XXXIV.

1929), *Le symbolisme de la Croix* (Paris, 1931), *Les Etats multiples de l'Etre* (Paris, 1932) et *La Métaphysique Orientale* (Paris, 1939), une conférence donnée à la Sorbonne en 1925.

Entre temps, d'importants articles de René Guénon parurent mensuellement dans *le Voile d'Isis*, plus tard *Etudes Traditionnelles*, revue qui fut, à bien des égards, unique, mais dont le destin est inconnu ici depuis le numéro paru en mai 1940. Cette revue était consacrée à la « tradition perpétuelle et unanime révélée tant par les dogmes et les rites des religions orthodoxes que par la langue universelle des symboles initiatiques ».

Parmi les articles qui ont paru ailleurs, nous attirerons l'attention sur *L'ésotérisme islamique* publié dans *les Cahiers du Sud* de l'année 1935. Des extraits de l'œuvre de Guénon avec quelques commentaires ont paru dans *Triveni* (1935) et dans le *Visabharati quarterly* (1935-1938).

La langue de Guénon est à la fois précise et claire et perd inévitablement à être traduite ; la matière traitée est d'un intérêt captivant, du moins pour quiconque tient à ce que Platon nomme les choses réellement sérieuses. Cependant, elle a été souvent trouvée peu agréable, en partie pour les raisons déjà données assez paradoxalement par un critique du *Maître Eckhart* de Blakney dans le *Harward Divinity School Bulletin* (XXXIX, 1942, p. 107), qui dit qu' « à une époque où l'on croit à la personnalité et au personnalisme, l'impersonnalité du mysticisme est déconcertante ; et à une époque qui s'efforce de plonger un regard plus aigu dans l'histoire, l'indifférence des mystiques sur les événements du temps est déconcertante ».

Quant à l'histoire, les lignes suivantes de Guénon : « Celui qui ne peut sortir du point de vue de la succession temporelle et envisager toutes choses en mode simultané est incapable de la moindre conception de l'ordre métaphysique » (*La Métaphysique Orientale*, p. 17) complètent d'une manière adéquate la définition par Jacob Boehme de « l'histoire qui vint une fois à passer » comme « purement et simplement la forme (extérieure) du Christianisme » (*Sig. Rerum*, XV, 24). Pour les Hindous, les événements du Rig-Vêda sont « maintenant-toujours » et sans date et la *Lîlâ* de Krishna « n'est pas un événement historique » ; la confiance du Christianisme en des « faits » supposés historiques semble être sa grande faiblesse. La valeur de l'histoire littéraire est très minime pour la doxographie et c'est pour cette raison que tant d'Hindous orthodoxes ont pensé que les études occidentales étaient un « crime » : leur intérêt n'est pas dans « ce que les hommes ont cru » mais dans la Vérité.

Une autre difficulté réside dans le style intransigeant de Guénon : « La civilisation occidentale est une anomalie, pour ne pas dire une monstruosité ». A ce propos, un critique (Betty Heimann in *BSOAS*, X, 1942, p. 1048) a dit que « des vues aussi radicales ne peuvent être partagées même par les critiques des entreprises occidentales ». Nous aurions cru que maintenant que leur aboutissement est devant nos yeux, la vérité du jugement de Guénon aurait pu être reconnue par tous les Européens sans préjugés ; en tout cas, le professeur La Piana a dit que « ce que nous appelons notre civilisation n'est qu'une machine meurtrière sans conscience et sans idéal » (*Harward Divinity school bulletin*, XXVII, 27) et il aurait aussi bien pu dire « suicidante » que meurtrière. Il serait bien facile de citer les innombrables critiques du même genre ; Sir S. Radhakrishnan soutient, par exemple, que « la civilisation ne vaut pas la peine d'être sauvée si elle continue sur les mêmes bases » (*Eastern Religions and Western thought*, p. 257) et ceci serait difficile à nier ; le professeur A. N. White Head a parlé tout aussi vigoureusement : « Il reste la parade de la civilisation sans aucune de ses réalités » (*Adventures of ideas*, 1933, p. 1358).

En tout cas, si nous voulons lire Guénon, nous devons nous défaire de cette perspective temporelle et naïve qui a si longtemps et si complaisamment envisagé un progrès continu de l'humanité culminant au XXe siècle, et consentir au

moins à nous demander s'il n'y a pas eu une chute continue « de l'âge de pierre à maintenant », comme l'un des hommes les plus érudits des Etats-Unis me le disait un jour. Ce n'est pas par la « science » que nous pouvons être sauvés. « La possession des sciences, si elle n'englobe pas la meilleure, ne sera utile que dans quelques rares cas, mais le plus souvent sera nuisible à son possesseur » (Platon, *Alcibiade* II, 144 *b*.). « Nous sommes obligés de reconnaître que notre culture européenne est uniquement une culture de la raison et des sens » (Worrington, *Form in Gothic*, p. 75) ; « la prostitution de la science peut conduire à une catastrophe mondiale » (Leroy Waterman in *JAOS*, LVIII, 410) ; « notre dignité et notre intérêt exigent que nous soyons les dirigeants et non les victimes du progrès technique et scientifique » (Herbert Morison in *the British Association report, science and world order*; janvier 1942, p. 33) ; « peu de gens nieront que le XXe siècle nous ait jusqu'ici apporté une amère déception » (professeur J. M. Mecklin in *Passing of the Sain*, p. 197) ; « nous devons maintenant faire face à une complète banqueroute dans tous les domaines de la vie » (Lionel Giles in *Luzac's oriental list*). Eric Gill parle de la « monstrueuse inhumanité » de l'industrialisme et de la façon de vivre moderne comme n'étant « ni humaine ni normale ni chrétienne..., c'est notre façon de penser qui est bizarre et dénaturée » (*Autobiography*, pp. 145-174-279).

Notre sentiment d'une frustration est peut-être le signe le plus encourageant de notre temps. Nous avons insisté sur ces choses parce que c'est seulement à ceux qui sentent cette frustration et non à ceux qui croient encore au progrès que Guénon s'adresse ; à ceux qui sont satisfaits, tout ce qu'il a à dire paraîtra absurde.

Les réactions des Catholiques romains sont très instructives. L'un d'eux a fait remarquer que Guénon est un « sérieux métaphysicien » convaincu de la vérité qu'il expose et ardent à démontrer l'unanimité des traditions orientales et scolastiques, et cet auteur fait remarquer que « en semblables

matières, foi et compréhension doivent aller de pair » (Walter Shewring in the *Weekly review*, janvier 1939). *Crede ut intelligas* est un conseil dont les étudiants modernes feraient bien de tenir compte ; c'est peut-être justement parce que nous n'avons pas cru que nous n'avons pas encore compris l'Orient. Le même auteur écrit d'*Orient et Occident* : « René Guénon est un des rares écrivains de notre temps dont l'œuvre soit vraiment importante... Il défend la primauté de la métaphysique pure sur toutes les autres formes de connaissance, et se présente comme l'interprète d'une tradition supérieure de la pensée, à prédominance orientale, mais partagée au moyen âge par les scolastiques de l'Occident... Il est clair que la position de Guénon n'est pas celle de l'orthodoxie chrétienne, mais beaucoup, peut-être la plupart de ses thèses, sont, en fait, plus en accord avec la doctrine thomiste authentique que ne le sont bien des opinions de Chrétiens pieux, mais mal informés » (*Weekly review*, 28 août 1941). Nous ferions bien de nous souvenir que même saint Thomas d'Aquin ne dédaignait pas de faire usage de « preuves intrinsèques et probables » venant des philosophes « païens ».

Gérald Vann, par ailleurs, commet l'erreur qu'annonce le titre de son article *L'Orientalisme de René Guénon* (in *New English Weekly*, septembre 1941) car il ne s'agit pas d'un nouvel « isme » ni d'une antithèse géographique, mais d'une antithèse de la théorie traditionnelle et de l'empirisme moderne. Vann s'élance à la défense de ce même Christianisme dans lequel Guénon voit presque la seule possibilité de salut de l'Occident ; seule possibilité, non pas qu'il n'y ait d'autres corps de vérité, mais parce que la mentalité de l'Occident est adaptée à une religion exactement de cette sorte et qu'il en a besoin. Mais si le Christianisme devait faillir, c'est tout simplement parce que ses perspectives intellectuelles ont été submergées et qu'il est devenu un code de morale plutôt qu'une doctrine de laquelle toutes les applications peuvent et doivent être dérivées. C'est à peine si deux phrases consé-

cutives de certains sermons de Maître Eckhart seraient compréhensibles dans une congrégation moderne ordinaire qui n'attend pas de doctrine mais attend seulement qu'on lui dise comment se conduire. Si Guénon veut que l'Occident se mette à l'étude de la métaphysique orientale, ce n'est pas parce qu'elle est orientale, mais parce que c'est la métaphysique. Si la métaphysique orientale différait de la métaphysique occidentale — comme la vraie philosophie diffère de ce qui est souvent appelé ainsi dans nos modernes universités — l'une ou l'autre ne serait pas la métaphysique. C'est de la métaphysique que l'Occident s'est détourné dans son entreprise désespérée pour vivre de pain seulement, une entreprise dont les fruits de Mer morte sont devant nos yeux. C'est seulement parce que cette métaphysique subsiste encore comme une puissance de vie dans les sociétés orientales — dans la mesure où elles n'ont pas été corrompues par le contact desséchant de la civilisation occidentale ou plutôt de la civilisation moderne (car l'opposition n'est pas entre Orient et Occident comme tels, mais entre « ces voies que le reste de l'humanité suit tout naturellement » et ces chemins d'après la Renaissance qui nous ont amenés dans la présente impasse) — et non pas pour orientaliser l'Occident mais pour le ramener à la conscience des racines de sa propre vie et des valeurs qui ont été dévalorisées dans le sens le plus sinistre, que Guénon nous demande de nous tourner vers l'Orient. Il ne veut pas dire, et il montre clairement qu'il ne veut pas dire, que les Européens devraient devenir Hindous ou Bouddhistes, mais bien plutôt qu'eux, qui n'aboutissent à rien par l'étude de « la Bible en tant que littérature » ou par l'étude de Dante « en tant que poète » devraient redécouvrir leur Christianisme ou, ce qui revient au même, Platon (« Ce Grand-Prêtre » comme l'appelle Maître Eckhart). Nous sommes souvent étonnés de l'immunité des hommes à l'égard de l'*Apologie* ou septième chapitre de la *République* ; nous supposons que c'est parce qu'ils ne veulent pas entendre la parole « Quoique il y en eût un qui ressuscitât d'entre les morts ».

La publication d'*Orient et Occident* ne pose pas seulement un problème théorique (nous devons rappeler au lecteur moderne que, du point de vue de la philosophie traditionnelle, « théorique » n'est rien moins qu'un terme de mépris) mais aussi un problème pratique urgent. Pearl Buck demande : « Pourquoi les préjugés sont-ils si forts actuellement ? La réponse, me semble-t-il, est facile. Les moyens de transports et d'autres circonstances ont forcé des parties du monde autrefois éloignées les unes des autres à entrer actuellement en un contact étroit auquel les peuples ne sont ni psychiquement ni spirituellement préparés... Il n'est pas nécessaire de croire que cette phase initiale doive continuer. Si ceux qui sont préparés à agir comme interprètes veulent bien faire leur propre travail, nous trouverons peut-être d'ici une génération ou deux, ou même plus tôt, que l'aversion et le parti-pris auront disparu. Ceci n'est possible que si de fortes et promptes mesures sont prises par les peuples pour rester mentalement à la hauteur du problème posé par la proximité croissante à laquelle la guerre nous oblige » (*Asia*, mars 1942). Mais si ceci doit arriver, l'Occident devra abandonner ce que Guénon nomme « sa fureur de prosélytisme », expression qu'on ne doit pas rapporter seulement à l'activité des missionnaires chrétiens, aussi regrettable qu'elle soit parfois, mais à l'activité de tous les distributeurs de « civilisation » moderne et à celle de presque tous les « éducateurs » qui pensent avoir plus à donner qu'à recevoir de ceux qui sont souvent appelés les peuples « arriérés » ou « qui ne progressent pas » ; à l'activité de tous ceux à qui il ne vient pas à l'esprit qu'on peut ne pas souhaiter le progrès ou ne pas en avoir besoin lorsqu'on a atteint un état d'équilibre qui contribue déjà à la réalisation de ce que l'on considère comme les plus grands buts de la vie.

C'est en tant que manifestation de bonne volonté et des meilleures intentions que cette fureur de prosélytisme prend les plus dangereux aspects. Cette année même, le Vice-Pré-

sident Wallace a dit que « les nations les plus anciennes [1] auront le privilège d'aider les nations les plus jeunes à s'avancer dans le chemin de l'industrialisation... Au fur et à mesure que leurs masses apprennent à lire et à écrire et à devenir des mécaniques productives (ce qu'Aristote nomme « outils vivants » et nous « esclaves à gages » ou « bras » !) leur standard de vie doublera et triplera ». Pour beaucoup, ceci ne peut que rappeler la fable du renard qui perdit sa queue et persuada les autres de couper la leur... L'industrialisation de l'Orient peut être inévitable, mais ne donnons pas le nom de bénédiction au fait qu'un homme soit réduit au niveau du prolétariat et n'affirmons pas davantage qu'un standard de vie matérielle plus élevé entraîne nécessairement plus de bonheur. L'Occident découvre seulement maintenant, à son grand étonnement, que les « attraits matériels, c'est-à-dire l'argent et les choses que l'argent peut acheter ne sont en aucune manière une force aussi irrésistible qu'on l'a supposé » ; « Au delà du niveau d'entretien, la théorie selon laquelle ce stimulant serait catégorique est largement une illusion » (*National Research Council, Fatigue of Workers*, 1942, p. 143). Quant à l'Orient, comme le dit Guénon « La seule impression que les inventions mécaniques, par exemple, produisent sur la généralité des Orientaux, c'est une impression de profonde répulsion ; tout cela leur paraît assurément beaucoup plus gênant qu'avantageux, et, s'ils se trouvent obligés d'accepter certaines nécessités de l'époque actuelle, c'est avec l'espoir de s'en débarrasser un jour ou l'autre... Ce que les Occidentaux appellent s'élever, il en est qui, en ce qui les concerne, l'appelleraient s'abaisser ; c'est là ce qu'en pensent tous les Orientaux » (*Orient et Occident*, pp. 38, 64).

Il ne faudrait pas supposer, parce que tant de peuples orientaux nous ont imité, par légitime défense, qu'ils ont

1. Ce qui signifie en réalité que les nations les plus jeunes doivent aider les plus anciennes à s'industrialiser ! car l'Amérique est encore adolescente, du point de vue hindou ou chinois, et elle l'est en fait.

pour cela accepté nos valeurs ; au contraire, c'est justement parce que l'Orient conservateur conteste encore tous les préjugés sur lesquels repose notre illusion de progrès qu'il mérite notre plus sérieuse considération.

Il n'y a rien dans les contacts économiques qui soit capable de réduire automatiquement le préjugé ou de provoquer la compréhension réciproque. Même lorsque les Européens vivent au milieu des Orientaux, « le contact économique entre Orientaux et Occidentaux est pratiquement le seul contact qu'il y ait. Il y a fort peu d'échanges sociaux ou religieux entre les deux. Chacun vit dans un monde entièrement fermé à l'autre, et par « fermé » nous voulons dire non seulement « inconnu » mais plus : incompréhensible et inaccessible » (J. H. Boeke, *Structure of Netherlands Indian Economy*, 1942, p. 68). Cela constitue une alliance inhumaine par laquelle les deux parties sont déshonorées.

Il ne faut pas non plus supposer que l'Orient croit important que les masses apprennent à lire et à écrire. L'instruction est pratiquement une nécessité dans une société industrielle, où tenir des comptes est de toute importance. Mais aux Indes, dans la mesure où les méthodes d'éducation occidentales n'ont pas été imposées de l'extérieur, toute éducation supérieure est départie oralement, et d'avoir entendu est beaucoup plus important que d'avoir lu. En même temps le paysan, empêché par son ignorance et sa pauvreté de dévorer journaux et magazines qui forment la lecture quotidienne et presque la seule lecture de la grande majorité des « lettrés » occidentaux, est, comme les fermiers béotiens d'Hésiode, et encore davantage comme les Highlanders qui parlaient gaélique avant l'ère des écoles primaires, tout à fait au courant de la littérature épique d'une profonde signification spirituelle, et de l'ensemble d'une poésie et d'une musique d'une valeur incalculable ; et l'on ne peut que regretter l'extension d'une « éducation » qui comporte la destruction de toutes ces choses ou ne les conserve que comme curiosités sous la couverture des livres. Pour des besoins

culturels, il n'est pas important que la masse soit lettrée ; il n'est pas nécessaire que quiconque soit lettré ; il est seulement nécessaire qu'il y ait parmi le peuple des philosophes (dans le sens traditionnel, non dans le sens moderne du mot) et que le profane conserve un profond respect pour la véritable connaissance, ce qui est à l'opposé de l'attitude américaine vis-à-vis d'un « Professeur ». Sous ce rapport l'Orient tout entier est encore de loin en avance sur l'Occident, et en conséquence la culture de l'élite exerce sur la société en général une influence bien plus profonde que celle que le « penseur » spécialisé d'Occident pourrait jamais espérer exercer.

Cependant, ce qui intéresse surtout Guénon, ce n'est pas la protection de l'Orient contre les incursions subversives de la « culture » occidentale, mais plutôt cette question : quelle possibilité de quelque régénération, peut être envisagée pour l'Occident ? La possibilité n'existe que dans le cas d'un retour aux premiers principes et aux façons de vivre normales qui procèdent de l'application des premiers principes aux circonstances contingentes ; et comme ce n'est qu'en Orient que les choses sont encore vivantes, c'est vers l'Orient que l'Occident doit se tourner... « C'est l'Occident qui doit prendre l'initiative, mais pour aller vraiment vers l'Orient, non pour essayer de tirer l'Orient à lui comme il l'a fait jusqu'ici. Cette initiative, l'Orient n'a aucune raison de la prendre, même si les conditions du monde occidental n'étaient pas telles qu'elles rendent inutile tout effort dans ce sens... Il nous reste maintenant à indiquer comment une telle tentative peut être envisagée » (*Orient et Occident*, pp. 145-146).

Il se met en devoir de démontrer que le travail doit être fait dans les deux domaines de la métaphysique et de la religion et ne peut être entrepris qu'au niveau intellectuel le plus élevé, où un accord sur les principes premiers peut être atteint, loin de toute propagande ou même de toute apologie de la « civilisation occidentale ».

Le travail doit être entrepris, par conséquent, par une « élite ». Or, comme ce que Guénon veut dire est ici, plus que partout ailleurs, susceptible d'être volontairement mal interprété, nous devons comprendre clairement ce qu'il entend par une telle élite. L'opposition entre Orient et Occident étant seulement « accidentelle » le rapprochement de ces deux portions de l'humanité et le retour de l'Occident à une civilisation normale sont une seule et même chose. L'élite travaillera d'abord pour elle-même, puisque, naturellement, ses membres recueilleront de leur propre développement un bénéfice immédiat et qui ne saurait faire défaut » (*Orient et Occident*, p. 184). Un résultat indirect, « indirect » parce que, à ce niveau intellectuel on ne pense pas à « faire du bien » aux autres ou à « servir » mais on cherche la vérité parce qu'on en a besoin soi-même — pourrait, dans des conditions favorables, amener un « retour de l'Occident à une civilisation traditionnelle » c'est-à-dire à une civilisation dans laquelle « tout apparaît comme l'application et le prolongement d'une doctrine purement intellectuelle ou métaphysique en son essence » (*Orient et Occident*, p. 215-216).

René Guénon insiste encore et encore sur le fait que par cette élite il n'entend pas un corps de spécialistes ou d'érudits qui absorberait et imposerait à l'Occident les formes d'une culture étrangère ni même qui persuaderait l'Occident de retourner à une civilisation traditionnelle telle que celle qui existait au moyen âge. La culture traditionnelle se développe par l'application des principes aux contingences ; les principes, en effet, sont inchangeables et universels, mais de même que rien ne peut être connu sauf dans le mode du connaissant, de même rien de valable ne peut être accompli socialement sans tenir compte des caractéristiques des intéressés et en particulier des circonstances du temps où ils vivent. Il n'y a pas de « fusion » des cultures à espérer ; ce ne serait rien de semblable à un « éclectisme » ou à un « syncrétisme » qu'une élite aurait en vue. De même, jamais une elle élite ne serait non plus organisée de manière à exercer

une influence aussi directe que celle, par exemple, que les technocrates aimeraient exercer pour le bien de l'humanité. Si une telle élite voyait jamais le jour, la vaste majorité des Occidentaux n'en saurait rien ; elle agirait seulement comme une sorte de levain, et certainement en faveur de, et non contre ce qui peut survivre d'essence traditionnelle dans les domaines de l'Orthodoxie grecque et du Catholicisme romain, par exemple. C'est, en effet, un fait curieux que certains des plus puissants défenseurs du dogme chrétien se trouvent parmi des Orientaux qui ne sont pas eux-mêmes chrétiens ou susceptibles de jamais devenir chrétiens, mais reconnaissent dans la tradition chrétienne une incarnation de la vérité universelle que Dieu n'a jamais, ni nulle part, laissée sans témoignage.

En attendant, René Guénon demande : « ... serait-ce vraiment le « commencement de la fin » pour la civilisation moderne ? ... tout au moins, bien des indices doivent donner à réfléchir à ceux qui en sont encore capables ; l'Occident parviendra-t-il à se ressaisir à temps ? ». Peu nieront que nous ne soyons placés en face de la possibilité d'une désintégration totale de la culture. Nous sommes en guerre avec nous-mêmes, et par conséquent en guerre les uns contre les autres. L'Occidental est mal équilibré et la question : peut-il se ressaisir ? est d'une très réelle urgence. Aucun de ceux à qui la question se présente ne peut se permettre d'ignorer les écrits du meilleur interprète contemporain de la Sagesse traditionnelle qui n'est pas plus essentiellement orientale qu'elle n'est occidentale, quoique ce ne soit peut-être que dans les parties les plus éloignées de la terre que l'on se souvienne encore d'elle et qu'elle doive être recherchée.

ANANDA K. COOMARASWAMY.

RENÉ GUÉNON ET LE DÉPASSEMENT DU MONDE MODERNE

AVEC René Guénon, enlevé au monde si prématurément, nous perdons l'un de ces rares hommes qui ont établi et fixé dans leur œuvre même la mesure permettant d'en déterminer l'importance. Fondateur ou rénovateur de la doctrine de la tradition intégrale, de ce que nous avons appelé la « tradition saine » (*heile Ueberlieferung*), Guénon, en face du processus de déclin qui entraîne irrésistiblement notre génération, fait appel à la seule force contraire d'où puisse encore venir le salut. Méprisant les nombreux projets de transformations économiques et sociales, qui presque tous ne font que prolonger la série des révolutions échelonnées depuis la fin du moyen âge, Guénon, dès le début de son œuvre, va droit à la solution qui concerne l'homme tout entier : il nous impose, comme une tâche impérieuse, le retour au bien commun et héréditaire de l'humanité — à cette tradition intégrale, précisément, que nous pourrions appeler aussi le « savoir primordial », celui qui élève l'homme au-dessus de l'animalité, ou encore la « révélation primordiale », à vrai dire perdue, mais non définitivement disparue.

En effet, bien que, nous inviter ainsi à nous remémorer la tradition saine, ce soit reconnaître qu'elle a été oubliée, c'est aussi, d'un autre côté, admettre qu'elle puisse être retrouvée et vivifiée. Mais comment y parvenir ? Pour Guénon, comme pour nous-même, il va de soi qu'il faut renoncer à appliquer les méthodes scientifiques, les méthodes rationnelles héritées des Grecs, et qui ne peuvent

ici qu'échouer. Il faut donc revenir à des modes de connaissance pré- et extrascientifiques ; et, ce qui donne à nouveau à Guénon une position unique, c'est le moyen qu'il met en œuvre dans son grand effort pour surmonter la « crise du monde moderne » — s'il n'est pas déjà trop tard pour cela. Ce moyen se présente sous un double aspect. En premier lieu, Guénon se rend en un pays où des parties importantes de la tradition saine se transmettent encore oralement de génération en génération, dans les organisations, confréries, ordres plus ou moins secrets de l'Orient. C'est de ce point de vue que doivent être compris et appréciés, et son rattachement à l'Islam, et son entrée dans la branche égyptienne d'un ordre soufi. Il trouve ainsi la possibilité, dont il sait si bien se servir, de pénétrer pour ainsi dire organiquement dans les deux immenses domaines des traditions arabo-musulmane et indo-brahmanique et de devenir ainsi lui-même l'un de ces médiateurs entre l'Orient et l'Occident qu'on ne peut désormais négliger.

Tout ceci, néanmoins, ne représente que les conditions extérieures d'un processus interne de transformation, par lequel l'homme qualifié, suivant une voie méditative, puis contemplative, est initié de degré en degré aux mystères de la tradition saine. Pour qui unit ainsi dans une même vue l'Etre et le Non-Etre, en mode initiatique et « opératif », la connaissance coïncide avec la réalisation, de même que pour lui s'identifient, en leur fond, ontologie, métaphysique et théologie. L'avenir seul pourra porter un jugement définitif sur cette irruption d'un mode de connaissance pré, extra et suprascientifique dans notre présent perplexe et troublé, ne connaissant que des sciences spécialisées et indépendantes. Il faut aussi laisser à l'avenir le soin de comparer cette tentative à des efforts analogues de notre époque, tendant à revenir à une connaissance qui soit essentiellement une réalisation. Sous ce rapport, je me bornerai ici à mentionner la façon dont, au cours des dernières années, Heidegger, se rattachant aux présocratiques, a fait appel à une

connaissance pré- et suprascientifique et — l'on peut bien dire — à partir du langage et de la manifestation immédiate qu'il donne de l'Etre. Il faudrait de même examiner soigneusement les points de contact, inévitables en notre temps, entre Guénon et l'anthroposophie, et aussi, là même où ils se rapprochent l'un de l'autre, leurs divergences sur ce qui est tradition authentique et fausse tradition. Enfin, pour ceux qui, restant fidèles au Christianisme, cherchent ce qui est au-dessus des oppositions dogmatiques et des scissions entre Eglises, pour ceux-là il s'agit de définir le rapport exact à établir entre la tradition intégrale et la tradition proprement chrétienne, soit évangélique, catholique ou orthodoxe.

Lorsqu'en 1934 il m'a été donné de présenter René Guénon au public allemand (1) — personne ne l'avait encore fait —, j'ai cru pouvoir parler de lui comme du représentant autorisé d'une « France secrète ». J'étais alors parfaitement conscient de ce que cette expression avait d'osé. Car, alors qu'au moins depuis l'époque romantique, il y a toujours eu une « Allemagne secrète », l'idée d'une « France secrète » paraît inconciliable avec ce fait, ancien et important, que la France, ici aussi plus favorisée que nous, accorde naturellement à tout écrivain une audience que l'écrivain allemand connaît à peine dans son pays. Ceci reste vrai de la France de Valéry, de Gide et de Claudel. Guénon, à cet égard aussi, apportera-t-il quelque chose de nouveau, qui serait en même temps quelque chose de très ancien ?

Bien des indices en attendant laissent supposer qu'à cette France secrète répondent une Autriche secrète, une Italie secrète et à nouveau une Allemagne secrète, lesquelles, au fur et à mesure de leur maturation, se rapprochent sans bruit les unes des autres. C'est ainsi que l'école de Vienne, fondée par ce même Othmar Spann qui a précédé Guénon

1. Dans la *Deutsche Rundschau*, 60e année, no de septembre. Une traduction française de cet article est parue dans les *Cahiers du Sud*, 22e année, no de juillet 1935.

dans la mort, a mentionné récemment le groupe de ceux qu'elle appelle les traditionalistes (Guénon, Evola, Ziegler) et qu'elle a établi un rapprochement très étroit entre eux et la « doctrine de la totalité » (*Ganzheitslehre*), aujourd'hui prédominante en Autriche. A supposer qu'il soit licite de parler d'un pareil groupe, on pourrait peut-être trouver dans son existence un dernier et faible rayon d'espoir pour l'Occident, dans la lutte qu'il soutient pour ne pas mourir. Trop longtemps l'Europe a bu l'oubli aux eaux infernales du Léthé, ainsi a-t-elle oublié toujours davantage ce qui n'aurait jamais dû l'être. Le remède naturel à cette perte de mémoire, si le temps déjà ne fait pas défaut, c'est *l'anamnêsis*. Au premier rang de ceux qui y ont eu recours combattait René Guénon. Aujourd'hui, devant sa dépouille mortelle, ceux qui luttent pour la même cause inclinent respectueusement les étendards communs.

LEOPOLD ZIEGLER.

LA FONCTION DE RENÉ GUÉNON ET LE SORT DE L'OCCIDENT

« Les insensés parmi les hommes diront : « Qu'est-ce qui les a détournés de leur qiblah *antérieure ? — Dis : « C'est à Allah l'Orient et l'Occident ! Il guide qui Il veut dans une voie droite ».*

C'est ainsi que Nous vous avons établis communauté médiatrice afin que vous soyez témoins auprès des hommes et que l'Envoyé soit témoin auprès de vous ».

Coran, II, 142-143.

LA disparition de l'homme permet de considérer l'ensemble de l'œuvre dans des perspectives différentes de celles que l'on pouvait avoir de son vivant. Tant qu'il exerçait son activité et qu'on ne pouvait donc assigner un terme à sa fonction, ni une forme définitive à son travail qui, comme on le sait, ne se limitait pas à la rédaction de ses livres, mais s'exprimait encore par sa multiple collaboration régulière aux *Etudes Traditionnelles* (pour ne pas parler des revues auxquelles il avait collaboré antérieurement) ainsi que par son abondante correspondance d'ordre traditionnel, son œuvre se trouvait dans une certaine mesure solidaire de sa présence incommensurable, discrète et impersonnelle, hiératique et inaffectée, mais sensible et agissante. Maintenant, tout cet ensemble arrêté peut être regardé en quelque sorte en simultanéité : la coupure même qui marque la fin scelle sa portée d'une nouvelle signification générale. De fait la perspective ainsi ouverte a déjà occasionné la manifestation de réactions qui ne s'étaient pas produites jusqu'ici. Une nouvelle notoriété vint même pour marquer la fin de l'homme. Quelques-uns ont cru voir en certains cas la rupture d'une sorte de « conspiration du silence » qui, dans certains milieux, paraissait empêcher l'actualisation de vir-

tualités réelles de participation à l'esprit de son enseignement. Quoi qu'il en soit, nous sommes obligés de constater que, si l'on se décide ainsi à prendre acte de l'importance de l'œuvre de René Guénon, la façon dont on l'a fait n'a pas révélé le progrès de compréhension qu'on pouvait espérer. Il apparaît même, dans ces cas, que l'intérêt qu'on lui portait procédait plutôt d'un souci de prévenir avec opportunité un développement réel de cette compréhension et de limiter les conséquences qui pourraient en être tirées. C'est pourquoi ces réactions sont maintenant importantes surtout à un point de vue cyclique. Et si nous ne voulons pas relever ici des erreurs nouvelles ou déjà connues, ainsi que des inexactitudes matérielles patentes, qu'elles soient dues à l'incapacité de leurs auteurs ou tout simplement à leur mauvaise foi au moment où, pourtant, l'œuvre de René Guénon est présente dans toute son ampleur et fixée de la façon la plus explicite, il nous paraît nécessaire de préciser la signification qu'elles acquièrent en ce moment. On peut, en effet, y trouver l'indication plus précise que certaines limites ont été atteintes et qu'une sorte de « jugement » s'y trouve impliqué.

Telle est précisément l'impression qui se dégage de la lecture des articles et des études parus cette année dans les publications catholiques et maçonniques. Nous savons pourtant que, fort heureusement, dans ces deux milieux ne manquent pas les cas de meilleure, et même d'excellente compréhension, mais une certaine réserve, disciplinaire dirons-nous, empêche que ces exceptions changent, du côté catholique surtout, le ton général. Pourtant cette sorte de censure ne pourrait que décourager encore les derniers espoirs d'un élargissement de l'horizon spirituel de ces mêmes milieux ; et les limites qui se font jour ainsi n'échappent pas à ceux qui savent quelles sont les conditions d'une revivification de l'intellectualité occidentale en général et d'une issue de la profonde crise du monde moderne.

Mais, heureusement, il y a encore d'autres milieux intellectuels où l'œuvre de René Guénon, d'une façon imprévue, pénètre maintenant, et ceci ouvre même des perspectives nouvelles sur l'étendue de l'influence qu'elle peut exercer à l'avenir.

L'occasion récapitulative dans laquelle nous faisons ces constatations, nous permet d'évoquer ici les perspectives générales formulées par René Guénon depuis le début de la série cohérente et graduée d'expressions doctrinales dont il venait marquer la position de l'Occident, ses possibilités d'avenir et les successives manifestations de facteurs et de circonstances qui ouvraient des possibilités positives ou les annulaient. Tout en supposant connu de nos lecteurs l'ensemble des idées qui dominent la question occidentale, nous en rappellerons ici, en quelques traits, les points cardinaux nécessaires à l'orientation de notre examen.

La suprême conditon de l'être humain est la connaissance métaphysique qui est celle des vérités éternelles et universelles. La valeur d'une civilisation réside dans le degré d'intégration en elle de cette connaissance et dans les conséquences qu'elle en tire pour l'application dans les différents domaines de sa constitution; une telle intégration et irradiation intérieure n'est possible que dans les civilisations dites traditionnelles qui sont celles qui procèdent de principes non-humains et supra-individuels, et reposent sur des formes d'organisation qui sont elles-mêmes l'expression prévenante des vérités auxquelles elles doivent faire participer. Le rôle de toute forme traditionnelle est en effet d'offrir à l'humanité qu'elle ordonne, l'enseignement et les moyens permettant de réaliser cette connaissance ou de participer à elle de près ou de loin, en conformité avec les diverses possibilités des individus et des natures spécifiques. La mesure dans laquelle une forme traditionnelle, qu'elle soit de mode purement intellectuel ou de mode religieux, détient ces éléments doctrinaux et les méthodes correspondantes, est dès lors le critère suffisant et décisif de sa vérité actuelle, de même que la mesure dans laquelle ses membres auront réalisé leurs possi-

bilités propres dans cet ordre sera le seul titre que la génération spirituelle de cette forme traditionnelle pourrait présenter dans un « jugement » qui affecterait celle-ci et l'ensemble de son humanité.

L'Occident moderne, avec sa civilisation individualiste et matérialiste, est par lui-même la négation de toute vérité intellectuelle proprement dite, comme de tout ordre traditionnel normal, et comme tel il présente l'état le plus patent d'ignorance spirituelle que l'humanité ait jamais atteint jusqu'ici tant dans son ensemble que dans l'une quelconque de ses parties. Cette situation s'explique par l'abandon des principes non-humains et universels sur lesquels repose l'ordre humain et cosmique, et se caractérise d'une façon spéciale par la rupture des rapports normaux avec l'Orient traditionnel et son imprescriptible sagesse.

Le processus selon lequel s'accomplit la déchéance de l'Occident à l'époque moderne, doit finir normalement, en conformité, tant avec la nature des choses qu'avec les données traditionnelles unanimes, par l'atteinte d'une certaine limite, marquée vraisemblablement par une catastrophe de civilisation. A partir de ce moment un changement de direction apparaît comme inévitable, et les données traditionnelles tant d'Orient que d'Occident, indiquent qu'il se produira alors un rétablissement de toutes les possibilités traditionnelles que comporte encore l'actuelle humanité, ce qui coïncidera avec une remanifestation de la spiritualité primordiale, et, en même temps, les possibilités anti-traditionnelles et les éléments humains qui les incarnent seront rejetés hors de cet ordre et définitivement dégradés. Mais si la forme générale de ces événements à venir apparaît comme certaine, le sort qui serait réservé au monde occidental dans ce « jugement » et la part qu'il pourrait avoir dans la restauration finale, dépendra de l'état mental que l'humanité occidentale aura au moment où ce changement se produira, et il est compréhensible que c'est seulement dans la mesure où l'Occident aura repris conscience des vérités fondamentales communes à toute civilisation traditionnelle qu'il pourra être compris dans cette restauration.

La situation actuelle de l'humanité considérée dans son ensemble, impose la conviction que le réveil des possibilités intellectuelles de l'Occident ne peut se réaliser que sous l'influence de l'enseignement de l'Orient traditionnel qui conserve toujours intact le dépôt des vérités sacrées. Cet enseignement fut formulé en notre temps à l'intention de la conscience occidentale par l'œuvre providentielle de René Guénon qui fut l'instrument choisi d'un rappel suprême et d'un appui extrême de la spiritualité orientale. Il apparaît ainsi que c'est en rapport avec cette présence de vérité que devra se définir la position exacte de l'Occident en général et du Catholicisme en particulier, en tant que base traditionnelle possible pour une civilisation entière. C'est dans la mesure où ce témoignage de l'Orient aura été compris et retenu pour le propre bénéfice de l'Occident, que celui-ci aura répondu à cette « convocation » qui contient en même temps une promesse et un avertissement.

Il convient de préciser en l'occurrence que le privilège spécial qu'a cette œuvre de jouer le rôle de critère de vérité, de régularité et de plénitude traditionnelle devant la civilisation occidentale dérive du caractère sacré et non-individuel qu'a revêtu la fonction de René Guénon. L'homme qui devait accomplir cette fonction fut certainement préparé de loin et non pas improvisé. Les matrices de la Sagesse avaient prédisposé et formé son entité selon une économie précise, et sa carrière s'accomplit dans le temps par une corrélation constante entre ses possibilités et les conditions cycliques extérieures.

C'est ainsi que, sur un être d'une hauteur et d'une puissance intellectuelle tout à fait exceptionnelles, puisant ses certitudes fondamentales directement à la source principielle, doué d'une sensibilité spirituelle prodigieuse qui devait servir pour un rôle de reconnaissance et d'identification universelle de la multitude des symboles et des significations,

caractérisé par une forme de pensée et une maîtrise d'expression qui apparaissent comme la traduction directe, sur leur plan, de la sainteté et de l'harmonie des vérités universelles réalisées en soi-même, sur un tel être donc, unique, comme l'est dans un autre sens le monde même auquel il devait s'adresser ainsi que le moment cyclique qui lui correspondait, les fonctions doctrinales et spirituelles de l'Orient traditionnel se concentrèrent en quelque sorte pour une expression suprême. L'Hindouisme, le Taoïsme et l'Islam, ces trois formes principales du monde traditionnel actuel, représentant respectivement le Moyen-Orient, l'Extrême-Orient et le Proche-Orient, qui sont, dans leur ordre et sous un certain rapport, comme les reflets des trois aspects de ce mystérieux Roi du Monde dont justement René Guénon devait, le premier, donner la définition révélatrice, projetèrent les feux convergents d'une lumière unique et indivisible que jamais œuvre de docteur n'eut à manifester aussi intégralement et amplement sur un plan dominant l'ensemble des formes et des idées traditionnelles. En dehors de sa véridicité intrinsèque, la beauté, la majesté et la perfection de ce monument de l'Intellect Universel qu'est son œuvre attestent le don le plus généreux dans son ordre et constituent le miracle intellectuel le plus éblouissant produit devant la conscience moderne. Le témoignage de l'Orient a ainsi revêtu la forme la plus prestigieuse et en même temps la plus adéquate, ce qui était d'ailleurs la condition de son efficacité majeure. C'est dans la considération de cette présence transcendante et en même temps proche que doit se reconnaître l'esprit de l'homme d'Occident, et prendre conscience de ses possibilités de vérité par rapport à un ordre humain total.

Les idées fondamentales de ce témoignage sont les suivantes : tout d'abord, dans l'ordre purement intellectuel et spirituel, la suprématie de la connaissance métaphysique sur tous les autres ordres de connaissance, de la contemplation sur l'action, de la Délivrance sur le Salut ; de là, distinction entre voie initiatique et intellectuelle, d'une part, et

voie exotérique, d'autre part, celle-ci avec son corollaire « mystique » dans la dernière phase traditionnelle de l'Occident. Sur le plan d'ensemble du monde traditionnel : l'identité essentielle de toutes les doctrines sacrées, l'universalité intelligible du symbolisme initiatique et religieux, et l'unité fondamentale de toutes les formes traditionnelles.

Cette unanimité traditionnelle n'exclut pas l'existence de degrés différents de participation à l'esprit commun : celui-ci est mieux représenté, et aussi mieux conservé, par les traditions dans lesquelles prédomine le point de vue purement intellectuel et métaphysique : de là, prééminence normale de l'Orient dans l'ordre spirituel. Sous ce rapport il y a donc normalement, à certains égards, une hiérarchie et des rapports subséquents entre les différentes traditions, comme entre les civilisations qui leur correspondent. Le monde occidental, depuis des temps qui remontent encore plus loin que le début de l'époque dite historique, et quelles qu'aient été les formes traditionnelles qui l'organisaient, avait d'une façon générale toujours entretenu avec l'Orient des rapports normaux, proprement traditionnels, reposant sur un accord fondamental de principes de civilisation. Tel a été le cas de la civilisation chrétienne du moyen âge. Ces rapports ont été rompus par l'Occident à l'époque moderne dont René Guénon situe le début beaucoup plus tôt qu'on ne le fait d'ordinaire, à savoir au XIVe siècle, lorsque, entre autres faits caractéristiques de ce changement de direction, l'Ordre du Temple, qui était l'instrument principal de ce contact au moyen âge chrétien, fut détruit : et il est intéressant de noter qu'un des griefs qu'on a fait à cet ordre était précisément d'avoir entretenu des relations secrètes avec l'Islam, relations de la nature desquelles on se faisait d'ailleurs une idée inexacte, car elles étaient essentiellement initiatiques et intellectuelles. Cet état de choses est allé toujours en s'aggravant à mesure que la civilisation occidentale perdait ses caractères traditionnels jusqu'à devenir, ce qu'elle est à l'époque présente, une civilisation complètement anormale

dans tous les domaines, agnostique et matérialiste quant aux principes, négatrice et destructrice quant aux institutions traditionnelles, anarchique et chaotique quant à sa constitution propre, envahissante et dissolvante quant à son rôle envers l'ensemble de l'humanité : le monde occidental, après avoir détruit sa propre civilisation traditionnelle, s'est tourné « tantôt brutalement tantôt insidieusement » contre tout l'ordre traditionnel existant, et spécialement contre les civilisations orientales. C'est ainsi que l'enseignement purement intellectuel exposé par René Guénon se complète par une critique de tous les aspects de l'actuel Occident. Nous n'aurons pas à rappeler ici en quoi consiste cette critique à la fois profonde et étendue, puisqu'elle intéresse moins notre propos, et d'ailleurs cette partie de l'œuvre de René Guénon a rencontré généralement un accueil plus facile, bien des occidentaux étant revenus d'eux-mêmes des illusions habituelles sur la valeur de la civilisation moderne.

Nous voulons préciser maintenant que, en raison de la fonction cyclique de René Guénon, les diverses situations envisagées par lui quant à l'état de l'Occident au moment où sa civilisation aura atteint le point d'arrêt, peuvent être légitimement rattachées à la réaction que l'intellectualité occidentale aura devant son œuvre. C'est en effet par le côté intellectuel que le redressement de la mentalité générale pouvait se réaliser, et l'œuvre de René Guénon s'adresse exclusivement à ceux qui sont capables tout d'abord de comprendre les vérités principielles, ensuite d'en tirer les conséquences qui s'imposent. L'intellectualité occidentale contemporaine assume ainsi en mode logique une dignité et une responsabilité représentatives. A ce propos il nous faut rappeler que, dès son premier livre, paru en 1921, l'*Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues* (Conclusion), René Guénon avait formulé trois hypothèses principales quant au sort de l'Occident. La première « la plus défavorable est celle où rien ne viendrait remplacer cette civilisation, et où celle-ci disparaissant, l'Occident, livré d'ailleurs à lui-même,

se trouverait plongé dans la pire barbarie ». Après en avoir souligné la possibilité, il concluait qu'« il n'est pas utile d'y insister plus longuement pour qu'on se rende compte de tout ce qu'a d'inquiétant cette première hypothèse ». La seconde serait celle où « les représentants d'autres civilisations, c'est-à-dire les peuples orientaux, pour sauver le monde occidental de cette déchéance irrémédiable, se l'assimileraient de gré ou de force, à supposer que la chose fût possible et que d'ailleurs l'Orient y consentît, dans sa totalité ou dans quelques-unes de ses parties composantes. Nous espérons — disait-il — que nul ne sera assez aveuglé par les préjugés occidentaux pour ne pas reconnaître combien cette hypothèse serait préférable à la précédente : il y aurait assurément, dans de telles circonstances, une période transitoire occupée par des révolutions ethniques fort pénibles, dont il est difficile de se faire une idée, mais le résultat final serait de nature à compenser les dommages causés fatalement par une semblable catastrophe ; seulement, l'Occident devrait renoncer à ses caractéristiques propres et se trouverait absorbé purement et simplement ». « C'est pourquoi, disait ensuite René Guénon, il convient d'envisager un troisième cas comme bien plus favorable au point de vue occidental, quoique équivalent, à vrai dire, au point de vue de l'ensemble de l'humanité terrestre, puisque s'il venait à se réaliser, l'effet en serait de faire disparaître l'anomalie occidentale, non par suppression comme dans la première hypothèse, mais, comme dans la seconde, par retour à l'intellectualité vraie et normale ; mais ce retour, au lieu d'être imposé et contraint, ou tout au plus accepté et subi du dehors, serait effectué alors volontairement et comme spontanément ». Dans la suite de son exposé, René Guénon revenait sur ces trois hypothèses « pour marquer plus précisément les conditions qui détermineraient la réalisation de l'une ou de l'autre d'entre elles ». « Tout dépend évidemment à cet égard, précisait-il, de l'état mental dans lequel se trouverait le monde occidental au moment où il atteindrait le point d'arrêt de sa civilisation actuelle. Si

cet état mental était alors tel qu'il est aujourd'hui, c'est la première hypothèse qui devrait nécessairement se réaliser, puisqu'il n'y aurait rien qui puisse remplacer ce à quoi l'on renoncerait, et que, d'autre part, l'assimilation par d'autres civilisations serait impossible, la différence des mentalités allant jusqu'à l'opposition. Cette assimilation, qui répond à notre seconde hypothèse, supposerait, comme minimum de conditions, l'existence en Occident d'un noyau intellectuel, même formé seulement d'une élite peu nombreuse, mais assez fortement constitué pour fournir l'intermédiaire indispensable pour ramener la mentalité générale, en lui imprimant une direction qui n'aurait d'ailleurs nullement besoin d'être consciente pour la masse, vers les sources de l'intellectualité véritables. Dès que l'on considère comme possible la supposition d'un arrêt de civilisation, la constitution préalable de cette élite apparaît donc comme seule capable de sauver l'Occident, au moment voulu, du chaos et de la dissolution ; et, du reste, pour intéresser au sort de l'Occident les détenteurs des traditions orientales, il serait essentiel de leur montrer que, si leurs appréciations les plus sévères ne sont pas injustes envers l'intellectualité occidentale prise dans son ensemble, il peut y avoir du moins d'honorables exceptions, indiquant que la déchéance de cette intellectualité n'est pas absolument irrémédiable. Nous avons dit que la réalisation de la seconde hypothèse ne serait pas exempte, transitoirement tout au moins, de certains côtés fâcheux, dès lors que le rôle de l'élite s'y réduirait à servir de point d'appui à une action dont l'Occident n'aurait pas l'initiative, mais ce rôle serait tout autre si les événements lui laissaient le temps d'exercer une telle action directement et par elle-même, ce qui correspondrait à la possibilité de la troisième hypothèse. On peut en effet concevoir que l'élite intellectuelle, une fois constituée, agisse en quelque sorte à la façon d'un « ferment » dans le monde occidental, pour préparer la transformation qui, en devenant effective, lui permettrait de traiter, sinon d'égal à égal, du moins comme

une puissance autonome, avec les représentants autorisés des civilisations orientales ».

Quant à la façon dont on peut entendre l'influence exercée par l'élite, Guénon donnait plus tard dans *Orient et Occident* quelques précisions qu'il est bon de rappeler ici afin d'empêcher qu'on s'arrête à des représentations trop grossières. L'élite tout en travaillant pour elle-même, « travaillera aussi nécessairement pour l'Occident en général, car il est impossible qu'une élaboration comme celle dont il s'agit s'effectue dans un milieu quelconque sans y produire tôt ou tard des modifications considérables. De plus, les courant mentaux sont soumis à des lois parfaitement définies, et la connaissance de ces lois permet une action bien autrement efficace que l'usage de moyens tout empiriques ; mais ici pour en venir à l'application et la réaliser dans toute son ampleur, il faut pouvoir s'appuyer sur une organisation fortement constituée, ce qui ne veut pas dire que des résultats partiels, déjà appréciables, ne puissent être obtenus avant qu'on en soit arrivé à ce point. Si défectueux et incomplets que soient les moyens dont on dispose, il faut pourtant commencer par les mettre en œuvre tels quels, sans quoi l'on ne parviendra jamais à en acquérir de plus parfaits ; et nous ajouterons que la moindre chose accomplie en conformité harmonique avec l'ordre des principes porte virtuellement en soi des possibilités dont l'expression est capable de déterminer les plus prodigieuses conséquences, et cela dans tous les domaines, à mesure que ses répercussions s'y étendent selon leur répartition hiérarchique et par voie de progression indéfinie » (*op. cit.*, p. 184-185).

Nous sommes obligé de limiter à l'essentiel nos citations, et il faudra se reporter au texte intégral des chapitres que nous rappelons ici, ainsi qu'à *La Crise du Monde moderne* et au *Règne de la Quantité*, pour avoir les autres aspects que comporte encore la réalisation de l'une ou de l'autre de ces trois hypothèses. Ce qu'il y a à en retenir pour notre propos, c'est que c'est autour de l'idée d'une élite intellectuelle que

toute la question du sort futur de l'Occident se trouve ramenée. C'est à une telle entité spirituelle et humaine qu'incombe de réaliser le retour de l'Occident à la Tradition dans une mesure ou dans une autre ainsi que d'établir l'accord sur les principes avec l'Orient traditionnel. C'est cela même, dirons-nous, qui relie les perspectives spirituelles, et en général traditionnelles, de l'Occident à l'enseignement de René Guénon car en fait c'est en son œuvre que se trouve le point de départ d'un réveil intellectuel et l'inspiration de tout le travail à accomplir par la suite. L'exposition de certaines conceptions doit permettre tout d'abord, aux éléments possibles de l'élite de prendre conscience d'eux-mêmes et de ce qui leur était nécessaire. La formation mentale proprement dite doit commencer par l'acquisition d'une connaissance théorique des principes métaphysiques : c'est l'étude des doctrines orientales qui devait permettre cela, et René Guénon venait, avec toute la série de ses exposés, principalement des doctrines hindoues, susciter et éclairer cette étude dont pouvait résulter l'assimilation par l'élite en formation des modes essentiels de la pensée orientale. Nous rappellerons aussi que l'élite occidentale, pour être telle, devait rester attachée aux formes traditionnelles occidentales : c'est ainsi qu'elle ne pouvait faire que ce qu'il appelait « une assimilation au second degré » de l'enseignement oriental (1). C'est ainsi que se manifestait le premier mode de l'appui que l'Orient offrait à l'Occident ; c'est la période que René Guénon désignait comme étant celle de l'« aide indirecte » ou des « inspirations » : « Ces inspirations, disait-il, ne peuvent être transmises que par des influences individuelles servant d'intermédiaires, non par une action

1. Ceux d'entre les Occidentaux qui auront adhéré directement à des formes traditionnelles de l'Orient, n'entrent donc pas dans cette notion " d'élite occidentale " même s'ils vivent en Occident ; ceux-ci, de par leur rattachement traditionnel, devant s'assimiler directement à l'Orient sous le rapport intellectuel, font proprement une " assimilation au premier degré " de cet enseignement. Nous aurons à revenir plus loin sur le rôle que peuvent jouer ceux-ci dans le développement des relations entre l'élite occidentale et les élites orientales.

directe d'organisations qui, à moins de bouleversements imprévus, n'engageront jamais leur responsabilité dans les affaires du monde occidental» (*Orient et Occident*, p. 179). Et il ajoutait ceci qui le concernait lui-même avant tout autre : « Ceux qui se sont assimilé directement l'intellectualité orientale ne peuvent prétendre qu'à jouer ce rôle d'intermédiaires dont nous parlions tout à l'heure ; ils sont du fait de cette assimilation, trop près de l'Orient pour faire plus ; ils peuvent suggérer des idées, exposer des conceptions, indiquer ce qu'il conviendrait de faire, mais non pas prendre par eux-mêmes l'initiative d'une organisation qui, venant d'eux, ne serait pas vraiment occidentale » (*ibid.*). Nous soulignerons à l'occasion cet aspect caractéristique de la fonction de René Guénon, car certains pourraient être tentés de ne voir en lui qu'un simple auteur de livres théoriques : tout d'abord, le fait que ses écrits correspondent précisément, à un degré quelconque, à des « inspirations » émanant des forces spirituelles de l'Orient et s'exprimant à travers ses possibilités et son influence personnelle, montre que ceux-ci ont, non seulement dans leur substance doctrinale, mais encore dans leur intention première, un point de départ qui n'est pas situé dans la simple compréhension intellectuelle et dans le désir individuel de faire participer les autres à cette compréhension, ni dans les seules sollicitations du milieu et la pression des circonstances ; ensuite, son rôle n'était pas seulement de faire des exposés doctrinaux, mais aussi, comme il le disait lui-même, « de suggérer des idées » et « d'indiquer ce qu'il conviendrait de faire », et nous savons très bien que, de fait, il a exercé en ce sens une activité très étendue qui n'est révélée qu'indirectement et partiellement par ses livres quand il y notait les éléments qui pouvaient intéresser ses lecteurs en général.

Pour en revenir à ce qui concerne les rapports de l'élite avec l'Orient, la deuxième période de l'appui qu'elle devait en recevoir est appelée par René Guénon celle de « l'appui direct » : elle suppose l'élite déjà constituée en une organisa-

tion « capable d'entrer en relation avec les organisations orientales qui travaillent dans l'ordre intellectuel pur, et de recevoir de celles-ci, pour son action, l'aide que peuvent procurer des forces accumulées depuis un temps immémorial » (*op. cit.*, p. 201). « Quand un premier travail d'assimilation aura été ainsi accompli, rien ne s'opposerait à ce que l'élite elle-même (puisque c'est d'elle que devait venir l'initiative) fît appel, d'une façon plus immédiate, aux représentants des traditions orientales ; et ceux-ci, se trouvant intéressés au sort de l'Occident par la présence de cette élite, ne manqueraient pas de répondre à cet appel, car la seule condition qu'ils exigent, c'est la compréhension... C'est dans la seconde période que l'appui des Orientaux pourrait se manifester effectivement » (*op. cit.*, p. 203). Dans cette période qui est celle de l'« action effective », l'élite doit réaliser des adaptations à la condition occidentale ; il n'est pas question d'envisager ainsi la substitution d'une tradition à une autre, et pour ce qui est de la tradition religieuse de l'Occident, il s'agit seulement de l'« adjonction de l'élément intérieur qui lui fait actuellement défaut, mais qui peut fort bien s'y superposer sans que rien soit changé extérieurement » (*op. cit.*, p. 195). « Ce n'est que si l'Occident se montrait définitivement impuissant à revenir à une civilisation normale qu'une tradition étrangère pourrait lui être imposée ; mais alors il n'y aurait pas fusion, puisque rien de spécifiquement occidental ne subsisterait plus ; et il n'y aurait pas substitution non plus, car, pour en arriver à une telle extrémité, il faudrait que l'Occident eût perdu jusqu'aux derniers vestiges de l'esprit traditionnel, à l'exception d'une petite élite sans laquelle, ne pouvant même recevoir cette tradition étrangère, il s'enfoncerait inévitablement dans la pire barbarie » (*op. cit.*, p. 199).

En résumant les rapports possibles ainsi dans la meilleure hypothèse entre Orient et Occident, René Guénon précisait encore : « Il s'agit donc, non d'imposer à l'Occident une tradition orientale, dont les formes ne correspondent pas à sa

mentalité, mais de restaurer une tradition occidentale avec l'aide de l'Orient, aide indirecte d'abord, directe ensuite, ou, si l'on veut, inspiration dans la première période, appui effectif dans la seconde... Lorsque l'Occident sera de nouveau en possession d'une civilisation régulière et traditionnelle, le rôle de l'élite devra se poursuivre : elle sera alors ce par quoi la civilisation occidentale communiquera d'une façon permanente avec les autres civilisations, car une telle communication ne peut s'établir et se maintenir que par ce qu'il y a de plus élevé en chacune d'elles... En d'autres termes, il faudrait que l'Occident parvînt finalement à avoir des représentants dans ce qui est désigné symboliquement comme le « centre du monde » ou par toute autre expression équivalente (ce qui ne doit pas être entendu littéralement comme indiquant un lieu déterminé, quel qu'il puisse être) ; mais, ici, il s'agit de choses trop lointaines, trop inaccessibles présentement et sans doute pour bien longtemps encore, pour qu'il puisse être vraiment utile d'y insister » (*op. cit.*, p. 202).

Certainement cette hypothèse, la plus favorable pour l'Occident, celle d'une restauration intégrale de la civilisation occidentale sur des bases et dans des formes traditionnelles propres, était la moins probable, et René Guénon ne s'est jamais fait trop d'illusions à cet égard, et s'il envisageait une telle hypothèse, c'était en quelque sorte par principe, pour ne limiter aucune possibilité et ne décourager aucun espoir, tout effort dans ce sens ayant de toute façon, des résultats dans un autre ordre, et tout d'abord pour l'élite elle-même. Mais à la réédition en 1948 d'*Orient et Occident*, faisant état, dans un Addendum, de l'aggravation du désordre général et après avoir redit que « le seul remède consiste dans une restauration », il constatait que « malheureusement, de ce point de vue, les chances d'une réaction venant de l'Occident lui-même semblent diminuer chaque jour davantage, car ce qui subsiste comme tradition en Occident est de plus en plus affecté par la mentalité moderne, et, par

conséquent, d'autant moins capable de servir de base solide à une telle restauration, si bien que sans écarter aucune des possibilités qui peuvent encore exister, il paraît plus vraisemblable que jamais que l'Orient ait à intervenir plus ou moins directement, de la façon que nous avons expliquée, si cette restauration doit se réaliser quelque jour... Si l'Occident possède encore en lui-même les moyens de revenir à sa tradition et de la restaurer pleinement c'est à lui qu'il appartient de le prouver. En attendant, nous sommes bien obligé de déclarer que jusqu'ici nous n'avons aperçu le moindre indice qui nous autoriserait à supposer que l'Occident, livré à lui-même, soit réellement capable d'accomplir cette tâche, avec quelque force que s'impose à lui l'idée de sa nécessité ».

Par ces conclusions énonçant la probabilité que l'Orient intervienne « plus ou moins directement » dans la restauration occidentale, Guénon évoquait évidemment la deuxième hypothèse formulée par lui, celle où « les peuples orientaux pour sauver le monde occidental de cette déchéance irrémédiable, se l'assimileraient de gré ou de force, à supposer que la chose fût possible, et que d'ailleurs l'Orient y consente dans sa totalité ou dans quelques-unes de ses parties composantes », et ceci, rappelons-le, impliquait « la renonciation de l'Occident à ses caractères propres ». Le minimum de conditions de cette hypothèse était toutefois l'existence en Occident d'un noyau intellectuel, même formé seulement d'une élite peu nombreuse, mais assez fortement constituée pour former l'intermédiaire indispensable pour ramener la mentalité générale ». Mais dans ce cas « le rôle de l'élite s'y réduirait à s rvir de point d'appui à une action dont l'Occident n'aurait pas l'initiative ». A ce propos, nous pourrions faire remarquer que plusieurs éventualités peuvent être envisagées à l'intérieur de la deuxième hypothèse en fonction des facteurs qui doivent y intervenir : d'un côté, l'importance ou l'effectivité de l'élite occidentale, de l'autre, les peuples orientaux et les organisations qui pourraient trouver un intérêt à une restauration occidentale. Ces éventualités sont exprimées, dans un certain sens, par les modalités de cette assimilation qui serait faite soit « de gré », ce qui implique un consentement occidental, du moins dans ses éléments ethniques les plus importants, soit « de force », ce qui suppose une résistance plus ou moins généralisée. D'ailleurs, et surtout dans ce dernier cas, il y a encore à envisager la possibilité que l'assimilation affecte l'ensemble occidental ou seulement une partie, les peuples orientaux en cause pouvant l'entreprendre seulement dans la mesure où ils estimeront que cela correspond à leur propre intérêt, pour le reste se contentant peut-être de prendre certaines mesures de sécurité de l'ordre établi, ce qui veut dire aussi que, dans ce cas, des parties de l'Occident pourraient tomber dans une situation correspondant à la première hypothèse, celle qui énonçait un état de pure et simple barbarie. Si nous envisageons ces différentes éventualités secondaires, c'est pour faire comprendre que l'énonciation d'une probabilité de la seconde hypothèse n'implique pas forcément la réalisation des meilleurs aspects de celle-ci, et que même elle n'exclut pas des possibilités de la première, le tout dépendant d'abord de la capacité qu'aurait cette élite de servir de point d'appui à l'action orientale.

Jusqu'ici nous nous sommes tenu dans les termes les plus généraux en parlant des possibilités de redressement traditionnel de l'Occident. Il nous faut considérer maintenant ces possibilités selon les points d'appui que les éléments occidentaux qui auraient à accomplir ce travail de restauration à l'aide de la connaissance des doctrines orientales, pourraient trouver dans le monde occidental même.

Il faut dire tout d'abord que s'il y avait eu en Occident au moins un point où se serait conservé intégralement l'esprit traditionnel, on aurait pu voir là un motif d'espérer que l'Occident accomplisse un retour à l'état traditionnel « par une sorte de réveil spontané de possibilités latentes » ; c'est le fait qu'une telle persistance lui semblait, en dépit de certaines prétentions, « extrêmement douteuse », qui autorisait

René Guénon d'envisager un mode nouveau de constitution d'une élite intellectuelle, et en fait rien n'est venu jusqu'à présent infirmer sa supposition initiale. Pour se constituer, l'élite en formation avait tout intérêt à prendre un point d'appui dans une organisation ayant une existence effective. En fait d'organisations à caractère traditionnel, tout ce que l'Occident garde encore sont, dans l'ordre religieux l'Eglise catholique, et dans l'ordre initiatique quelques organisations dans un état avancé de déchéance. Pourtant sous le rapport doctrinal, seule la première pouvait être envisagée comme une base possible de redressement d'ensemble pour le monde occidental, et Guénon disait donc dans *La Crise du Monde moderne* : « Il semble bien qu'il n'y ait plus en Occident qu'une seule organisation qui possède un caractère traditionnel et qui conserve une doctrine susceptible de fournir au travail dont il s'agit une base appropriée : c'est l'Eglise catholique. Il suffirait de restituer à la doctrine de celle-ci, sans rien changer à la forme religieuse sous laquelle elle se présente au dehors, le sens profond qu'elle a réellement en elle-même, mais dont ses représentants actuels paraissent n'avoir plus conscience, non plus que de son unité essentielle avec les autres formes traditionnelles ; les deux choses, d'ailleurs, sont inséparables l'une de l'autre. Ce serait la réalisation du Catholicisme au vrai sens du mot, qui, étymologiquement, exprime l'idée d'« universalité », ce qu'oublient un peu trop ceux qui voudraient n'en faire que la dénomination exclusive d'une forme spéciale purement occidentale, sans aucun lien effectif avec les autres traditions » (*op. cit.*, pp. 128-129).

Quant à cette question doctrinale qui est évidemment primordiale, puisque l'accord cherché sur les principes avec l'Orient la pose avant toute autre, il disait déjà dans *Orient et Occident* : « L'accord, portant essentiellement sur les principes, ne peut être vraiment conscient que pour les doctrines qui renferment au moins une part de métaphysique ou d'intellectualité pure ; il ne l'est pas pour celles qui sont limitées

strictement à une forme particulière, par exemple à la forme religieuse. Cependant, cet accord n'en existe pas moins réellement en pareil cas, en ce sens que les vérités théologiques peuvent être regardées comme une traduction, à un point de vue spécial, de certaines vérités métaphysiques ; mais pour faire apparaître cet accord, il faut alors effectuer la transposition qui restitue à ces vérités leur sens profond, et le métaphysicien seul peut le faire, parce qu'il se place au delà de toutes les formes particulières et de tous les points de vue spéciaux. Métaphysique et religion ne sont et ne seront jamais sur le même plan ; il résulte de là, d'ailleurs qu'une doctrine purement métaphysique et une doctrine religieuse ne peuvent ni se faire concurrence ni entrer en conflit, puisque leurs domaines sont nettement différents. Mais, d'autre part, il en résulte aussi que l'existence d'une doctrine uniquement religieuse est insuffisante pour permettre d'établir une entente profonde comme celle que nous avons en vue quand nous parlons du rapprochement intellectuel de l'Orient et de l'Occident ; c'est pourquoi nous avons insisté sur la nécessité d'accomplir en premier lieu un travail d'ordre métaphysique, et ce n'est qu'ensuite que la tradition religieuse de l'Occident, revivifiée et restaurée dans sa plénitude, pourrait devenir utilisable à cette fin, grâce à l'adjonction de l'élément intérieur qui lui fait actuellement défaut, mais qui peut fort bien venir s'y superposer sans que rien soit changé extérieurement » (*op. cit.*, pp. 194-195).

Ici une remarque s'impose. Guénon envisageait dans ses écrits surtout les possibilités traditionnelles du monde que couvrait autrefois la forme catholique du Christianisme ou, en tout état de cause, celui où elle existe actuellement, c'est-à-dire les possibilités d'un Occident au sens restreint. Il avait moins en vue le monde orthodoxe et, d'une façon générale, tout ce qui restait en dehors du milieu de l'Eglise latine ; et nous savons personnellement qu'il avait de ce côté des impressions sensiblement différentes de celles qu'il gardait pour le Catholicisme. C'est ainsi du reste que dans

son article « Christianisme et Initiation » (*Etudes Traditionnelles*, sept. à déc. 1949), faisant état de la substitution dans l'Occident moderne du « mysticisme » à l'initiation, il disait dans une note : « Nous ne voulons pas dire que certaines formes d'initiation chrétienne ne se soient pas continuées plus tard, puisque nous avons même des raisons de penser qu'il en subsiste encore quelque chose actuellement, mais cela dans des milieux tellement restreints que, en fait, on peut les considérer comme pratiquement inaccessibles, ou bien, comme nous allons le dire, dans des branches du Christianisme autres que l'Eglise latine ». Ensuite il disait effectivement dans le corps de l'article à propos de la substitution en question : « Ce que nous disons ici ne s'applique d'ailleurs qu'à l'Eglise latine, et ce qui est très remarquable aussi, c'est que, dans les Eglises d'Orient, il n'y a jamais eu de mysticisme au sens où on l'entend dans le Christianisme occidental depuis le XVIe siècle; ce fait peut donner à penser qu'une certaine initiation du genre de celles auxquelles nous faisons allusion a dû se maintenir dans ces Eglises, et, effectivement, c'est ce qu'on y trouve avec l'hésychasme, dont le caractère réellement initiatique ne semble pas douteux, même si, là comme dans bien d'autres cas, il a été plus ou moins amoindri au cours des temps modernes, par une conséquence des conditions générales de cette époque, à laquelle ne peuvent guère échapper que les initiations qui sont extrêmement peu répandues, qu'elles l'aient toujours été ou qu'elles aient décidé volontairement de se « fermer » plus que jamais pour éviter toute dégénérescence ».

De fait, toute la question du monde orthodoxe est bien différente de celle du monde catholique. Exception faite pour la Russie, qui avait subi de son côté depuis le XVIIe siècle les fâcheuses conséquences de ses contacts avec l'Occident proprement dit, le modernisme n'a affecté que depuis un siècle la mentalité et les institutions orthodoxes ; ce fait a été d'ailleurs la conséquence immédiate de la dissolution de l'ancien empire turc à l'abri duquel se trouvaient en

somme avec la seule exception russe, toutes les Eglises d'Orient. La formation dans ces régions des états nationaux à la mode démocratique occidentale fut bientôt suivie de la constitution des Eglises autocéphales nationales qui dissocièrent l'unité orthodoxe et livrèrent ses différentes fractions affaiblies à l'influence moderne. On peut remarquer que la situation de cette chrétienté orientale ressemble beaucoup à celle de l'Islam dans les mêmes régions. Leur cadre historique et de civilisation étant resté sensiblement le même depuis le moyen âge jusqu'au XIXe siècle : c'est de l'Occident proprement dit que devait venir l'esprit antitraditionnel pour ébranler et finalement submerger un monde de civilisation traditionnelle mixte, islamique et chrétienne, qui avait constitué aussi jusque-là un barrage protecteur de l'ensemble de l'Orient. Pour toutes ces raisons, d'ailleurs, malgré l'extension du désordre moderne dans tout le monde orthodoxe et chrétien oriental en général, les conditions de climat spirituel et de mentalité sont tout de même restées quelque peu particulières, et cela permet de penser que, de ce côté, les modalités d'une restauration future seront différentes dans une certaine mesure, quelle que soit d'ailleurs la portée qualitative qu'on pourrait attribuer à cette différence.

Pour en revenir au côté proprement occidental, dans l'hypothèse que la base envisagée serait irréalisable dans l'Eglise catholique, Guénon disait que « l'élite, pour se constituer, n'aurait plus à compter que sur l'effort de ceux qui seraient qualifiés, par leur capacité intellectuelle en dehors de tout milieu défini, et aussi, bien entendu, sur l'appui de l'Orient; son travail en serait rendu plus difficile et son action ne pourrait s'exercer qu'à plus longue échéance, puisqu'elle aurait à en créer elle-même tous les instruments au lieu de les trouver tout préparés comme dans l'autre cas ; mais nous ne pensons nullement que ces difficultés, si grandes qu'elles puissent être, soient de nature à empêcher ce qui doit être accompli d'une façon ou d'une autre » (*La Crise du Monde moderne*, p. 130). Et il estimait opportun de déclarer à cette

date, en 1927, ceci : « Il y a dès maintenant, dans le monde occidental, des indices certains d'un mouvement qui demeure encore imprécis, mais qui peut et doit même normalement aboutir à la reconstitution d'une élite intellectuelle, à moins qu'un cataclysme ne survienne trop rapidement pour lui permettre de se développer jusqu'au bout. Il est à peine besoin de dire que l'Eglise aurait tout intérêt, quant à son rôle futur, à devancer en quelque sorte un tel mouvement plutôt que de le laisser s'accomplir sans elle et d'être contrainte de le suivre tardivement pour maintenir une influence qui menacerait de lui échapper... » (*op. cit.*, p. 131).

Avant de signaler un point particulier qui concerne certaines nécessités dans lesquelles pourrait se trouver bientôt l'Eglise Catholique, et que René Guénon a formulé d'une façon toute spéciale, on peut se demander quel a été jusqu'ici l'effet de son enseignement et de la connaissance des doctrines orientales sur l'intellectualité catholique. Nous ne pourrons pas faire ici un examen proprement dit de cette question, car nous voulons seulement fixer certaines constatations qui ont leur intérêt en ce moment.

Tout d'abord, si bien des Catholiques qui ont connu les écrits de Guénon ont acquis ainsi une véritable compréhension de ce qu'est l'esprit oriental et en général traditionnel, il ne semble vraiment pas qu'il y ait un changement quelconque du côté « représentatif » de l'Eglise même. De ce côté-là, et plus précisément dans certains milieux qui exercent une influence intellectuelle notable sur les dirigeants, on a vu se constituer très tôt, et assez solidement, une position doctrinale nettement « anti-orientale » qui n'a même pas les caractères naturels de l'habituelle incompréhension exotériste, puisqu'elle se fait remarquer en même temps par les traits d'un modernisme accentué. Ce sont les milieux où la spéculation philosophique tient lieu d'intellectualité proprement dite, où la science profane et ses méthodes exercent une autorité incontestée, et pour lesquels l'Eglise se doit d'intégrer tous les aspects de la civilisation moderne : c'est

ainsi, entre autres, qu'on s'y efforce de s'annexer le prestige de toute conception nouvelle, depuis les théories philosophiques comme l'intuitionnisme bergsonien, ou comme un certain « existentialisme » qu'on veut présenter comme une ressource doctrinale chrétienne, jusqu'aux méthodes les plus subversives et proprement infernales comme la psychanalyse. Ce travail d'assimilation de toutes les productions de l'individualisme moderne est même considéré comme dérivant de l'actualité permanente et de l'universalité de l'Eglise alors qu'il s'explique précisément par l'oubli de ce qui fait réellement ces caractères : car l'actualité permanente, qui est intemporalité et activité immuable de la vérité révélée n'a rien à voir avec une attitude qui s'accommode de l'évolutionnisme et du relativisme de la pensée moderne, qu'elle soit rationaliste ou intuitionniste, ou tout autre, et l'universalité, qui est illimitation et synthèse spirituelle, n'a rien de commun avec l'empirisme et le matérialisme de la science non-traditionnelle, ni avec une indifférence à tout ce qui sépare le sacré du profane. Par contre, à l'œuvre traditionnelle et antimoderne de René Guénon, on fit un accueil marqué tout d'abord de suspicion, ensuite d'hostilité ; on chercha même l'alliance, toute naturelle d'ailleurs dans ces conditions, des orientalistes dont la compétence devait avoir pour rôle de contester tout caractère non-humain aux doctrines spirituelles de l'Orient, et toute concordance réelle entre les doctrines traditionnelles en général. On reconnaîtra à la différence de réaction devant les théories modernes d'un côté, et l'enseignement traditionnel de Guénon de l'autre, la signification exacte de cette position intellectuelle qu'on veut donner comme « catholique ». La synthèse spirituelle formulée par Guénon fut ainsi traitée de « syncrétisme » et le sens universel de son intellectualité déclaré incompatible avec l'enseignement chrétien. Mais avec le développement implacable de la fonction du témoin de l'Orient, l'autorité de ses écrits comme des idées qu'il représentait, s'imposa, lentement mais fermement : il devint donc évident qu'il

était plus prudent de l'ignorer. Et maintenant que, malgré tout, bon nombre de Catholiques comme d'Occidentaux en général, doivent la qualité actuelle de leur conscience traditionnelle à l'étude de ses livres, et que son prestige paraît vraiment indéniable, si l'on se résout à prendre acte de cette présence intellectuelle, ce n'est pas à la vérité des idées qu'il a enseignées ni à l'esprit qu'il illustrait qu'on ferait un hommage, mais, tout au plus, et cela même fut au fond assez rare, au cas individuel d'un écrivain très « original », impressionnant aussi par la stabilité et la cohérence inhabituelles de son idéologie; pourtant son « originalité » est avant tout l'effet étrange que fait la vérité au milieu de l'ignorance, et quant à la stabilité de ses idées, elle est la conséquence de leur inspiration non-humaine et supra-individuelle.

Si l'on considère maintenant de plus près la compréhension que l'on a, du même côté, pour les doctrines spirituelles de l'Orient, on se trouve en présence d'une « contre-doctrine » dont la fonction est de troubler toute étude intelligente, et de décourager tout espoir d'un rapprochement réel entre l'Eglise Catholique et les traditions orientales. Ainsi, si d'une façon générale, on attache une certaine importance au côté doctrinal des autres civilisations, cela est conçu dans un sens qui visera toujours à la négation de toute similitude ou identité essentielle avec les doctrines chrétiennes, et donc de toute unité entre les différentes formes traditionnelles : les concordances doctrinales et les analogies symboliques, quand on est obligé de les reconnaître, on les attribue tout simplement à une certaine unité naturelle de la pensée humaine ; aussi le caractère intellectuel incontestable des doctrines non-chrétiennes, plus spécialement celles de l'Hindouisme et de l'Islam, sont l'expression d'une « mystique naturelle » à laquelle on oppose une « mystique surnaturelle » du Christianisme, elle-même conçue d'ailleurs dans un sens individualiste et sentimental ; la réalisation métaphysique, qu'on n'arrive pas non plus à voir dans l'aspect le plus haut du Christianisme même, est traitée de « panthéisme », et,

en même temps, les données purement intellectuelles qui peuvent ressembler quelque peu dans leur expression aux conceptions du mysticisme moderne, sont réduites aux catégories spéciales de celui-ci, par une sorte de procédé que Guénon a qualifié à juste titre d'« annexionisme » et qui doit permettre de subordonner et rabaisser le prestige de tout ce qui est non-chrétien.

De plus, en ce qui concerne la tradition catholique elle-même, on ne voit vraiment pas qu'on ait compris que l'ordre religieux existant est purement exotérique et comme tel insuffisant pour avoir une tradition complète et normale. Quand il s'agit du domaine initiatique et métaphysique, on ne conçoit rien d'autre que le « mysticisme », et quand on ne peut plus nier toujours, contre toute évidence, qu'il y a eu un ésotérisme chrétien, on le considère soit comme s'appliquant à des réalités qui n'ont rien de profond, soit comme un simple prolongement des possibilités normales de l'ordre religieux commun, c'est-à-dire de l'exotérisme (1). Mais c'est lorsqu'il s'agit de l'interprétation des doctrines et des méthodes hésychiastes que l'incompréhension et l'hostilité atteint les formes les plus inattendues, qui confinent à l'impiété même ; cela certainement, entre autres, parce qu'il s'agit de quelque chose qui appartient à l'Orthodoxie et dont le Catholicisme moderne a perdu depuis longtemps l'équiva-

1. A ce propos, une des incompréhensions les plus significatives, mais qui à vrai dire, n'est pas particulière à cette " contre-doctrine ", puisqu'on la retrouve même chez certains qui admettent par ailleurs la notion d'une initiation comme condition préalable à une voie de réalisation, est celle concernant la nature et les moyens de l'initiation chrétienne. L'on considère ainsi que celle-ci est conférée par les sacrements ordinaires de l'Eglise, en raison d'un privilège spécial qu'aurait le Christianisme d'être une " initiation offerte à tout le monde "! Ceci est affirmé à la faveur d'une certaine difficulté que l'on a rencontrée à démontrer l'existence d'autres rites purement ésotériques pour l'initiation chrétienne. Nous ne pourrions traiter ici de cette question, mais puisque beaucoup de ceux qui professent cette opinion accordent, par ailleurs, que l'hésychasme est une voie initiatique, qu'ils sachent que celui-ci a, de nos jours même, comme moyen de rattachement un rite spécial et réservé, analogue à ce que l'on sait du rite de rattachement dans les initiations islamiques ; mais pour savoir ce qu'il en est exactement, ce n'est pas aux théologiens ou aux prêtres, ni même à tout moine, qu'on pourrait le demander; en cette matière il faut d'ailleurs savoir que la réponse dépendra éminemment de la droite intention du chercheur, et de sa bonne volonté.

lent. Pourtant quand il s'agit de développement intellectuel on aurait pu croire que la compréhension doit être plus facile pour des choses qui ne mettent aucunement en cause des dogmes religieux. Que peut-on espérer, dans ces conditions, quant à la transposition intellectuelle et métaphysique des dogmes et de l'enseignement théologique en vue d'atteindre à l'universalité du point de vue doctrinal, et d'aboutir à un accord de principes avec l'Orient ?

Mais on pourra nous faire ici quelques objections de méthode qui, d'ailleurs, viseraient la thèse de Guénon lui-même. On nous dira ainsi que ce n'est pas aux autorités religieuses, exotériques par définition, ni aux théologiens ou autres intellectuels ordinaires, qu'il incombe de réaliser cette compréhension doctrinale et l'accord sur les principes dont il est question, et que, du reste, aux meilleurs temps du moyen âge, quand cet accord existait, ce n'est pas l'autorité religieuse, ni les théologiens ordinaires, qui y participaient directement et qui devaient le professer ouvertement. Ces remarques sont justes, mais elles ne correspondent pas à la situation que nous avons en vue, et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, la position doctrinale moderniste et anti-orientale dont nous parlons, joue tout de même, dans une certaine mesure, sur le plan contingent des études théoriques où apparaît en premier lieu l'œuvre de Guénon elle-même, et de ce fait cette position influe sur la mentalité catholique en général; beaucoup de ceux qui seraient disposés autrement à aborder un enseignement traditionnel d'inspiration orientale, s'en trouvent troublés et détournés. D'autre part, lorsque l'on voit avec quelle hâte et facilité on accueille, ainsi que nous le disions, toutes sortes de conceptions modernes que rien ne justifie, ni au point de vue intellectuel, ni à un point de vue « catholique » même restreint, et que pour cela, évidemment non plus on ne peut invoquer un argument d'analogie avec ce qui se passait à l'époque des meilleures conditions traditionnelles, on est tout de même assez justifié d'enregistrer certaines réactions

à titre de tendance significative d'ordre général, d'autant plus que les manifestations catholiques de sens contraire sont à peu près inexistantes. Enfin, il n'est pas difficile d'admettre que les conditions dans lesquelles sont posées actuellement certaines questions, n'ont rien de commun avec une situation normale, et qu'il n'est pas possible de ne pas en tenir compte dans une certaine mesure ; de nos jours, on discute de tout et de tous les côtés, l'indifférence à peu près générale quant au fond des questions, et la liberté d'opinion courante que nous voyons, d'ailleurs, s'exercer dans le modernisme catholique lui-même, font que des questions qui, normalement, ne pouvaient être abordées que dans des conditions strictement déterminées, et par ceux-là seulement qui avaient les qualités requises pour le faire, sont en fait à la portée et dans la discussion des milieux et des catégories les plus diverses : c'est ainsi que des notions qui étaient attachées autrefois, dans le Christianisme pré-moderne, à un enseignement secret de caractère strictement initiatique, comme celles, par exemple, qui ont trait à la réalisation suprême et à l'unité fondamentale des formes traditionnelles sont tout de même en circulation sous des formes souvent incorrectes (puisqu'elles n'ont pas été toujours énoncées par des personnes réellement compétentes), à côté de toutes les aberrations intellectuelles du monde actuel, et c'est d'ailleurs cette confusion et cette indifférence réelle de la mentalité générale qui permettent et justifient la publication, de nos jours, des doctrines vraies elles-mêmes, car autrement il n'y aurait peut-être aucune possibilité d'atteindre ceux qui ont de réelles possibilités spirituelles, mais qui manquent de l'orientation nécessaire. Du reste, nous reconnaîtrons volontiers, qu'il ne faut pas accorder une importance exagérée aux réactions de ceux qui ne sauraient représenter, en tout état de cause, que le point de vue le plus extérieur et les possibilités intellectuelles les plus communes, et que c'est à l'attitude des éléments d'élite qu'il faut attribuer une importance réelle. Mais ceux-ci, ont-ils vraiment une

réalité suffisante pour qu'on se désintéresse complètement de ce qui se passe sur le plan général ? Nous pensons que de ce côté-là il ne doit y avoir pour le moment que des virtualités et des espoirs, car une constitution effective d'une élite intellectuelle se traduirait nécessairement dans une certaine mesure à l'extérieur par des tendances différentes de celles de la mentalité générale, et nous n'en voyons guère jusqu'à présent. Il suffit de regarder le domaine des études traditionnelles du Christianisme pour voir combien les manifestations d'une compréhension réelle des vérités métaphysiques et initiatiques sont rares et bien discrètes. D'ailleurs, il y aurait même à faire quelques constatations d'un ordre plus spécial qui ne sont pas encourageantes non plus. Certaines possibilités initiatiques latentes du Catholicisme dont on pouvait espérer le réveil, n'ont pas eu de suite : il s'agit de ce que Guénon, qui en avait connaissance depuis longtemps, désignait plus tard dans ses *Aperçus sur l'Initiation* par l'expression de « survivance possible de quelques groupements d'hermétisme chrétien du moyen âge » (*op. cit.*, p. 40, note 1). Or tant que les choses resteront ainsi, aussi bien dans l'ordre doctrinal que dans l'ordre effectif, et qu'un espoir de redressement subsisterait, il sera légitime d'accorder une importance aux conditions générales intellectuelles dont dépend dans quelque mesure la réalisation de ce redressement. Par contre, si cet espoir n'existait plus, ou s'il se trouvait réduit à peu de chose, et si les perspectives les moins favorables de la « seconde hypothèse » que nous avons examinée précédemment semblent devoir être considérées comme probables pour l'ensemble occidental, il y aurait, d'autant plus, intérêt à souligner le caractère représentatif général de ces manifestations spéciales de l'esprit moderne et anti-traditionnel, pour qu'une certaine clarté en résulte. Une telle clarté produira vraisemblablement beaucoup de désillusion d'un côté, mais elle permettra aussi de simplifier les efforts et l'orientation possible. D'autre part, on ne demanderait pas tant aux représentants de l'Eglise de se prononcer sur des questions qui sont en dehors de leur attribut normal ; ce serait déjà beaucoup, dans les conditions actuelles, s'ils exerçaient ces attributs à l'égard de la mentalité moderniste dont les méfaits sont d'ordre général et vont ainsi contre les intérêts même d'ordre purement religieux de l'Eglise. Si, à part cela, parmi les membres de la hiérarchie catholique, il s'en trouvait dont les capacités et les convictions dépassent l'ordre religieux, et nous ne voyons pas pourquoi il n'en serait pas quelquefois ainsi, nous croyons qu'ils sauraient bien affirmer leur présence et leur point de vue quant à l'orientation spirituelle nécessaire, car une réserve excessive de leur part se tournerait contre le droit et même le devoir qu'ils ont de vivre dans une communauté spirituelle où la direction appartienne, non pas à la mentalité moderne la plus désolante, ni aux superstitions les plus grossières, mais à l'Esprit de Vérité et à la sainteté intellectuelle.

Mais René Guénon a averti que, malgré tout, certains événements pourraient amener bientôt l'Eglise catholique (et nous ajoutons également les autres églises), à considérer d'une façon très spéciale cette question de position traditionnelle de la Chrétienté et aussi les rapports avec les forces spirituelles de l'Orient dans lesquelles elle pourra même voir, à un certain moment, un dernier appui pour son existence mise en danger. C'est là le point particulier que nous avions réservé précédemment et qu'on comprendra mieux maintenant après l'examen sommaire que nous venons de faire. C'est en 1927, dans *La Crise du Monde moderne*, qu'il fut formulé. Parlant de l'intérêt que l'Eglise aurait à devancer le mouvement qui normalement devrait aboutir à la reconstitution d'une élite intellectuelle, « plutôt que de le laisser s'accomplir sans elle et d'être contrainte de le suivre tardivement pour maintenir une influence qui menacerait de lui échapper », René Guénon ajoutait : « Il n'est pas nécessaire de se placer à un point de vue très élevé et difficilement accessible pour comprendre que, en somme

c'est elle (l'Eglise) qui aurait les plus grands avantages à retirer d'une attitude qui, d'ailleurs, bien loin d'exiger de sa part la moindre compromission d'ordre doctrinal, aurait au contraire pour résultat de se débarrasser de toute infiltration de l'esprit moderne, et par laquelle, au surplus, rien ne serait modifié extérieurement. Il serait quelque peu paradoxal de voir le Catholicisme intégral se réaliser sans le concours de l'Eglise catholique, qui se trouverait peut-être alors dans la singulière obligation d'accepter d'être défendue contre des assauts plus terribles que ceux qu'elle a jamais subis, par des hommes que ses dirigeants, ou du moins ceux qu'ils laissent parler en leur nom, auraient d'abord cherché à déconsidérer en jetant sur eux la suspicion la plus mal fondée ; et, pour notre part, nous regretterions qu'il en fût ainsi ; mais si l'on ne veut pas que les choses en viennent à ce point, il est grand temps, pour ceux à qui leur situation confère les plus graves responsabilités, d'agir en pleine connaissance de cause et de ne plus permettre que des tentatives qui peuvent avoir des conséquences de la plus haute importance risquent de se trouver arrêtées par l'incompréhension ou la malveillance de quelques individualités plus ou moins subalternes, ce qui s'est vu déjà, et ce qui montre encore une fois de plus à quel point le désordre règne partout aujourd'hui. Nous prévoyons bien qu'on ne nous saura nul gré de ces avertissements, que nous donnons en toute indépendance et d'une façon entièrement désintéressée... Ce que nous disons présentement n'est que le résumé des conclusions auxquelles nous avons été conduit par certaines « expériences » toutes récentes, entreprises, cela va sans dire sur un terrain purement intellectuel ; nous n'avons pas, pour le moment tout au moins, à entrer à ce propos dans des détails qui, du reste, seraient peu intéressants en eux-mêmes ; mais nous pouvons affirmer qu'il n'est pas, dans ce qui précède, un seul mot que nous ayons écrit sans y avoir mûrement réfléchi » (*op. cit.*, pp. 131-132).

Il apparaît maintenant que ces avertissements n'ont servi

à rien, car les choses ont continué dans le même esprit, et d'ailleurs, c'est surtout après cette date que se consolida et s'étendit cette position « anti-orientale » et bien moderniste dont nous parlions. Le développement des affaires occidentales a aggravé encore la position de l'Eglise ; l'inquiétude des dangers prochains grandit. En principe, il lui était offert le secours d'une solidarité spirituelle avec tout ce qui est traditionnel dans le monde, avec l'Orient véritable, car la menace présente pèse sur tout ce qui reste attaché aux vérités saintes et à un ordre normal, bien qu'elle pèse plus particulièrement sur ce qui subsiste encore de la forme traditionnelle de l'Occident.

L'Eglise aurait pu avoir entre elle et l'Orient le trait d'union de cette élite intellectuelle propre dont elle aurait dû favoriser la formation si ses dirigeants avaient bien compris quel était le vrai intérêt de l'Eglise. Elle n'a, entre elle et l'Orient, que ce barrage d'incompréhension et d'hostilité tantôt ouverte tantôt dissimulée, que constitue cette position anti-orientale qui l'isole avec ses propres dangers, et qui est l'œuvre d'une sorte de « contre-élite ». Elle aurait disposé, pour se faire comprendre, du langage approprié d'un intermédiaire intellectuel consacré, dans lequel les véritables élites traditionnelles et les forces spirituelles seraient reconnues sans contradiction et se seraient conciliées sans abdication, car l'enseignement exprimé par René Guénon est en même temps une lumière intellectuelle et une force coordinatrice. Elle n'a maintenant que des interprètes ignorants et incertains, dans la parole desquels les véritables Orientaux n'auront aucune confiance et qui ne sauraient exprimer aucune vérité reconnaissable ; de toutes façons, ceux-là n'atteindront jamais les véritables représentants de l'Orient traditionnel qui resteront hors de leurs démarches ; de tels interprètes s'entendraient plus facilement avec ceux qui leur ressemblent dans le monde oriental actuel, c'est-à-dire avec les Orientaux occidentalisés et modernistes qui sont, contre leur propre civilisation, des alliés de l'Occident moderne ;

mais ces derniers n'auront aucune qualité pour intervenir dans l'ordre profond des choses qui nous intéresse ici, car ils seront eux-mêmes exclus de tout rôle représentatif, même pas dans l'ordre le plus extérieur, quand s'effectuera le rétablissement des civilisations orientales elles-mêmes sur leurs propres bases traditionnelles. Et lorsqu'on s'apercevra ainsi de l'inanité de la politique suivie jusque-là, il sera peut-être trop tard pour « en venir à ce par quoi on aurait dû normalement commencer, c'est-à-dire à envisager l'accord sur les principes ». Cet accord-là pourrait se faire du côté de l'Occident par une élite qui aura été obligée de se constituer en dehors du cadre de l'Eglise.

En effet, René Guénon a envisagé dès le début, ainsi que nous le rappelions plus haut, l'éventualité que cette constitution se fît en dehors de tout support offert par une organisation existante, et en dehors de tout milieu défini. Avant d'examiner ce point, il nous faut considérer, à titre méthodique, bien que secondairement, une autre possibilité qui est celle offerte par les organisations initiatiques occidentales, existant en dehors de la forme catholique. Dans cet ordre, il ne subsiste à vrai dire que fort peu de chose, malgré la pullulation actuelle de toutes sortes d'organisations à prétentions initiatiques. A ce propos citons encore les précisions autorisées de René Guénon qui se rapporte ainsi à l'ensemble des vestiges initiatiques de l'Occident : « Des investigations que nous avons dû faire à ce sujet, en un temps déjà lointain, nous ont conduit à une conclusion formelle et indubitable que nous devons exprimer ici nettement, sans nous préoccuper des fureurs qu'elle peut risquer de susciter de divers côtés ; si l'on met à part le cas de la survivance possible de quelques groupements d'hermétisme chrétien du moyen âge, d'ailleurs extrêmement restreints en tout état de cause, c'est un fait que de toutes les organisations à prétentions initiatiques qui sont répandues actuellement dans le monde occidental, il n'en est que deux qui, si déchues qu'elles soient l'une et l'autre par suite de l'ignorance de leurs

membres, peuvent revendiquer une origine traditionnelle authentique et une transmission initiatique réelle ; ces deux organisations, qui d'ailleurs à vrai dire, n'en furent primitivement qu'une seule, bien qu'à branches multiples, sont le Compagnonnage et la Maçonnerie. Tout le reste n'est que fantaisie ou charlatanisme, même quand il ne sert pas à dissimuler quelque chose de pire... » (*Aperçus sur l'Initiation*, p. 40, note 1). Mais, du côté de ces deux organisations les possibilités d'établir un point d'appui pour un véritable redressement intellectuel apparaissent bien limitées. En dehors même du fait que la Maçonnerie, plus particulièrement, est infestée par la mentalité moderne la plus lamentable et par toutes sortes de préoccupations politiques et sociales qui l'ont amenée à jouer trop souvent, surtout par ses branches latines, un rôle d'instrument nettement anti-traditionnel dans les événements des époques dites « moderne » et « contemporaine », ces deux organisations constituent normalement des initiations de métier (exclusivement masculines du reste) et comme telles elles ont un caractère essentiellement cosmologique ; par conséquent, elles ne sauraient offrir une base appropriée pour un travail intellectuel qui devrait être avant tout d'ordre métaphysique pour correspondre au but d'un redressement par les principes les plus universels. C'est là d'ailleurs la raison pour laquelle Guénon ne pouvait envisager en Occident comme organisation susceptible d'offrir le point de départ voulu, une autre que l'Eglise catholique, car la doctrine théologique dans sa forme scolastique a en propre, au moins partiellement, un point de vue métaphysique qui, tout en n'étant pas le plus élevé possible en est toutefois un. On pourrait dire, néanmoins, que, de même que la cosmologie peut finalement avoir un point de contact avec le domaine métaphysique, il ne serait pas impossible que, dans un milieu maçonnique constitué sur des bases strictement intellectuelles l'on fît l'adjonction d'un point de vue métaphysique ; mais si une telle adjonction était possible, cela constituerait, à vrai dire, une superposition par

rapport à ce qui fait proprement le point de vue maçonnique et non pas un développement normal des possibilités de celui-ci. A part cela, une autre difficulté réside dans le fait que depuis sa modernisation qui coïncide avec sa « sortie » sur le plan visible de l'histoire, c'est-à-dire depuis le XVIIIe siècle, la Maçonnerie a perdu son caractère « opératif » attaché à l'exercice effectif du métier, pour n'avoir qu'un point de vue « spéculatif » : aussi tout ce qui concerne la doctrine et les moyens de réalisation initiatique est à retrouver ou à reconstituer, et c'est là une difficulté de premier ordre ; mais du moins la préoccupation de cette reconstitution est sous-entendue dans l'idée d'un réveil intellectuel, de sorte que le point d'appui maçonnique avec les restrictions signalées et sans suffire pour le tout, pourrait être un des facteurs du redressement traditionnel. En fait, ces dernières années, il y a eu de ce côté un commencement dans ce sens, par la constitution d'un milieu restreint basé sur l'enseignement de René Guénon. On pourrait envisager donc là un certain développement, si l'on arrivait aussi à isoler le travail commencé de toute immixtion et influence du milieu général, car dans l'ensemble la situation de la Maçonnerie est pire que jamais, le manque de conscience traditionnelle et initiatique, ou plutôt l'esprit profane, dépassant de loin ce que l'on voit du côté de l'Eglise catholique elle-même (1).

Mais enfin, pour une élite au plein sens de cette notion, René Guénon avait envisagé comme possible, à défaut de la base catholique la constitution en dehors de tout milieu défini, car il disait que le point d'appui, dans une organisation existante, n'était pas d'une nécessité absolue. Mais dans ce cas,

1 Une difficulté d'un ordre particulier subsiste dans une certaine mesure dans le fait que les Maçons, pour avoir une condition intégralement traditionnelle, devraient participer à un ordre exotérique qui pour l'Occident, serait normalement celui du Catholicisme or si du côté maçonnique la question de l'appartenance et de la pratique religieuse pourrait être une affaire individuelle il n'en est pas de même quant à leur admission aux sacrements catholiques, de sorte que, tant que les rapports entre Rome et la Maçonnerie seront ce qu'ils sont les Maçons d'Occident n'auraient d'autre ressource que celle d'un rattachement à l'Orthodoxie ou à l'Islam, mais du moins, il n'y a pas là une difficulté insurmontable.

l'élite ayant à compter seulement « sur l'effort de ceux qui seraient qualifiés par leur capacité intellectuelle, et aussi bien entendu, sur l'appui de l'Orient, son travail en serait rendu plus difficile et son action ne pourrait s'exercer qu'à plus longue échéance puisqu'elle aurait à créer elle-même tous les instruments... » (*La Crise du Monde moderne*, pp. 130-131). Sur la façon dont pouvait se faire une telle constitution, Guénon n'a jamais donné beaucoup de précisions. Pour comprendre son attitude et sa méthode dans cet ordre de choses, il faut rappeler ce qu'il disait déjà dans *Orient et Occident*, donc avant même qu'il n'ait envisagé d'une façon spéciale la possibilité catholique : « Si trop de points restent imprécis, c'est qu'il ne nous est pas possible de faire autrement, et que les circonstances seules permettront par la suite de les élucider peu à peu. Dans tout ce qui n'est pas purement et strictement doctrinal, les contingences interviennent forcément, et c'est d'elles que peuvent être tirés les moyens secondaires de toute réalisation qui suppose une adaptation préalable... Si nous avons dans des questions comme celle-là, le souci de n'en dire trop, ni trop peu, c'est que, d'une part, nous tenons à nous faire comprendre aussi clairement que possible, et que cependant, d autre part, nous devons toujours réserver des possibilités, actuellement imprévues, que les circonstances peuvent faire apparaître ultérieurement... » (*op. cit.*, p. 181). En fait, depuis que le principal de l'œuvre doctrinal de Guénon est paru, plusieurs orientations se sont précisées successivement, mais aussi parallèlement, parmi ceux qui ont compris son enseignement et ont cherché à le mettre en application.

Ces diverses orientations ont été encouragées et aidées par Guénon dans la mesure où les intéressés se sont adressés à lui, et, en même temps, il en prenait occasion pour donner un enseignement spécialement initiatique, bien que d'ordre général encore, dans une importante série d'articles au *Voile d'Isis* devenu plus tard *Etudes Traditionnelles*. Il faut souligner cet autre côté de son enseignement, car lui aussi

sort du cadre des études simplement théoriques, et entre précisément dans un domaine technique : nous dirons même, que s'il y a, maintenant un livre qui est absolument unique et irremplaçable dans son œuvre, et dans le domaine initiatique en général, c'est celui intitulé *Aperçus sur l'Initiation* qui est justement la synthèse de la première série de ces articles de caractère technique ; la deuxième série fera l'objet d'un volume posthume. Nous ferons remarquer aussi qu'un tel travail n'a d'équivalent dans aucun autre écrit traditionnel, et ceci dans quelque tradition que ce soit.

Sans pouvoir entrer dans des détails, nous dirons que parmi ces orientations, l'une s'attachait à l'espoir d'une revivification de l'ésotérisme catholique, une autre à la reconstitution maçonnique dont nous avons parlé. D'autres éléments ont pris le parti de chercher une initiation orientale, ce qui aboutissait à la constitution de « prolongements des élites orientales » en Occident, non pas à la formation d'une élite occidentale proprement dite.

Mais la notion de constitution d'une élite occidentale en dehors de tout point d'appui, et de tout milieu défini implique la possibilité qu'une élite se constitue avec des éléments n'ayant aucun rattachement à quelque organisation que ce soit. Sous ce rapport, il apparaît que la question de la constitution d'une élite occidentale est restée sans réponse jusqu'ici. Mais, on peut se demander, que peut signifier exactement une telle constitution ? Cette question se pose même sous la forme d'une certaine difficulté : étant donné, d'une part, que, selon les précisions de Guénon, par « constitution de l'élite » il faut comprendre, non pas une simple formation doctrinale, mais une réalisation effective dans l'ordre de la connaissance initiatique et métaphysique, et étant entendu, d'autre part, que toute réalisation de ce genre implique une initiation et la pratique de certains moyens qui doivent avoir une origine traditionnelle, comment peut-on concevoir qu'une élite se constitue effectivement, sous tous les rapports, sans qu'elle prenne son point d'appui dans une organisation existante ? Pour répondre à cette question nous dirons, tout d'abord, que pour nous, indubitablement, tout le travail effectif devait commencer par une initiation et par des moyens appropriés. Mais y a-t-il vraiment quelque autre possibilité initiatique en dehors des deux précédemment mentionnées ? Nous répondrons : oui. Il reste encore la possibilité qu'une initiation proprement occidentale, mais n'existant plus en Occident, se réactualise dans un milieu intellectuel propice, avec des moyens appropriés. Quelle serait cette initiation, et où se trouverait-elle ? Ce ne pourrait être que l'ancienne initiation régulière et effective de l'Occident traditionnel retirée depuis longtemps, là où se retire toute initiation qui n'a plus la possibilité de se maintenir dans son milieu normal, lorsque les conditions cycliques lui sont défavorables. Ajoutons encore, pour mieux rendre compte de l'état spécial de l'Occident, qu'une telle retraite, quand elle concerne la forme initiatique fondamentale d'une tradition, coïncide avec la retraite du centre spirituel de cette tradition, et se fait vers le point d'origine de tout centre d'une tradition particulière, c'est-à-dire, vers le centre spirituel suprême, où elle reste alors à l'état latent et d'où elle peut se remanifester quelquefois quand les conditions cycliques le lui permettent. Ces remanifestations sont facilitées, dans une certaine mesure, par la présence, dans le milieu traditionnel abandonné d'organisations initiatiques d'importance secondaire qui ont surtout le rôle de maintenir une continuité de la transmission initiatique, et relier, de loin, leurs membres, sans même qu'ils en aient conscience, à l'influence du centre retiré. C'est pour cela, d'ailleurs, que la première méthode à envisager pour la constitution de l'élite occidentale, était celle qui prenait un point d'appui dans une organisation existante. Mais quand, pour diverses raisons, une réactualisation n'est plus possible dans le cadre des organisations existantes, alors que des conditions essentielles se trouvent remplies dans un milieu non défini, une remanifestation peut se produire, à l'égard de ce dernier

ou de certaines individualités « qualifiées », et alors l'initiation nécessaire et les moyens correspondants peuvent réapparaître. Toutefois, dans ce cas, l'initiation et les moyens du travail de réalisation présenteraient des modalités relativement nouvelles, liées plus spécialement aux qualifications du milieu de réactualisation ; c'est d'ailleurs, à travers ces qualifications, et à leur mesure, que seraient élaborés les instruments de travail qui apparaîtraient ainsi successivement, comme une sorte de création due à l'élite elle-même, selon les opportunités du développement effectif de celle-ci. Cette possibilité, si difficilement réalisable, nous semble devoir être incluse dans ce que Guénon avait en vue par l'idée d'une constitution de l'élite occidentale en dehors du point d'appui dans une organisation existante et de tout milieu défini. Nous avons d'ailleurs certaines raisons de penser que Guénon savait par lui-même quelque chose sur des possibilités de ce genre, car, à ses débuts, certaines tentatives se sont produites,à partir d'interventions de l'ancien centre retiré de la tradition occidentale. Pour autant que les événements que nous avons en vue ici ont touché Guénon lui-même, nous ajouterons que cela ne contredit nullement la « génération orientale » personnelle de Guénon, car une coordination d'influences est possible avec l'action de centres traditionnels non-chrétiens, dans des buts d'un ordre plus général. A ce propos nous rappellerons que, « après la destruction de l'Ordre du Temple, les initiés à l'ésotérisme chrétien se réorganisèrent, d'accord avec les initiés à l'ésotérisme islamique, pour maintenir, dans la mesure du possible, le lien qui avait été apparemment rompu par cette destruction» et que cette collaboration entre des initiés aux deux ésotérismes mentionnés « dut aussi se continuer par la suite, puisqu'il s'agissait précisément de maintenir le lien entre les initiations d'Orient et d'Occident » (*Aperçus sur l'Initiation*, pp. 249-252). Le réveil de l'initiation occidentale pouvait donc en principe être tenté par une telle conjonction d'influences et interventions, les difficultés ultérieures seules

ayant pu déterminer dans un sens plus « oriental » l'appui qui pouvait encore être offert à l'Occident. Nous ne voulons pas insister ici davantage sur ce point, mais nous dirons que cela doit être mis en relation avec les orientations spirituelles plus adéquates aux perspectives de la « seconde hypothèse » quant au sort de l'Occident.

Il nous faut dire maintenant qu'il y a eu aussi quelquefois des solutions d'un caractère moins régulier, ce qui s'explique par le fait qu'elles ne procédaient pas des indications doctrinales et autres, données par l'enseignement de Guénon. Tel est le cas de ceux qui, parfois en dehors même de toute connaissance de cet enseignement, se sont rattachés à des organisations ayant leur point de départ dans l'Orient mais que René Guénon déclarait dépourvues des conditions de régularité traditionnelle, et qui se montraient, du reste, entachées de modernisme. Nous n'entrerons pas dans le procès de ces organisations, mais nous ferons seulement quelques remarques d'ensemble qui dépassent d'ailleurs ce cas spécial, puisqu'elles correspondent à des constatations que l'on a pu faire même dans certains cas où il n'y avait aucune difficulté sous le rapport de la régularité essentielle du rattachement. Deux sortes de déviations de perspective traditionnelle s'accusent généralement chez ceux qui n'ont pas connu ou ne se sont pas assimilé suffisamment l'enseignement de René Guénon, et n'ont pas compris par conséquent dans quelles conditions une réalisation véritable pouvait être entreprise par des Occidentaux, qu'il s'agisse d'ailleurs de ceux qui se sont rattachés, d'une façon illusoire ou régulière, à des organisations orientales, ou encore de ceux qui sont restés sans aucun rattachement : nous les appellerons la déviation « absolutiste » et la déviation « universaliste ».

La première se définit par la volonté d'atteindre à une réalisation, et même à la Connaissance Suprême, en dehors des conditions normales d'une méthode et de telle forme traditionnelle, par une simple participation à la technique stric-

tement intellectuelle de la voie respective. La deuxième se définit par la négligence de la règle d'homogénéité spirituelle entre la modalité initiatique d'ensemble à laquelle on veut participer, et la forme traditionnelle pratiquée, ou encore par l'illusion d'une méthode unique applicable indifféremment à des formes traditionnelles diverses, et même en dehors de l'existence d'un rattachement initiatique. Les diverses formes de ces déviations, qui quelquefois se combinent entre elles d'étrange façon, procèdent toutes d'une ignorance de la relation qui doit exister entre la nature des influences spirituelles agissant dans l'initiation, les moyens de réalisation correspondants, et les qualifications des êtres humains. Cette ignorance est presque toujours alliée avec l'orgueil et la suffisance caractéristiques de l'individualisme moderne, et aussi avec la prétention d'adapter l'enseignement et la technique traditionnelle aux exigences des nouveaux temps ! Pour les intellectuels affligés de ces défauts spirituels, l'enseignement et la discipline initiatiques d'une forme traditionnelle sont des choses inactuelles, soit parce qu'ils les trouvent gênantes pour la vie ordinaire, soit parce que, tout simplement, ils les ignorent. Ceux-ci traiteront donc volontiers de « ritualisme » la pratique des moyens sacrés d'ensemble, soit en considérant qu'elle n'est pas nécessaire dans leur cas personnel (et alors on est étonné de voir combien se croient dans le même cas) soit en préférant en cet ordre des combinaisons artificielles de leur propre cru, qui relèvent du « syncrétisme » ou du « mélange des formes traditionnelles ». En reprenant dans un sens plus général certains jugements de Guénon, nous dirons donc que ces choses, qu'on constate de différents côtés, sont plus graves quand elles se produisent dans des organisations initiatiques régulières que lorsqu'elles sont le fait de gens qui, en somme, n'agissent que pour leur propre compte et n'ont rien d'authentique à transmettre. Enfin un trait caractéristique et significatif de ces écoles est leur hostilité, soit déclarée soit dissimulée, à la fonction et à l'enseignement

de Guénon. Il est à craindre maintenant qu'avec sa disparition, ces diverses irrégularités ne s'accentuent encore, car sa présence exerçait un certain effet de censure même chez ceux qui n'étaient pas en accord avec l'ensemble de son enseignement.

Cela nous amène à dire un mot sur la signification générale que peut avoir la cessation de sa fonction personnelle. On se rappellera ici que, en parlant de l'espoir d'une entente entre Orient et Occident, et du rôle des « intermédiaires », il disait au sujet de ces derniers que « leur présence prouve que tout espoir d'entente n'est pas irrémédiablement perdu » (*La Crise du Monde moderne*, p. 181). Sa brusque disparition serait-elle à interpréter comme la perte ou la diminution de cet espoir d'entente ? Il n'est pas douteux que sous ce rapport, il y a dans cet événement inattendu un certain sens négatif, et les différentes difficultés ou limitations de possibilités qu'avait rencontrées sa fonction, et dont nous avons fait mention, ne feraient d'ailleurs qu'appuyer cette signification. Mais nous devons déterminer les limites entre lesquelles une telle interprétation est possible. Tout d'abord, sa fonction devait avoir à quelque moment, avec l'âge, une limite naturelle. D'autre part, même si rien ne prévenait d'une fin pour le moment, son activité s'est de toute façon étendue, sur une durée appréciable : une trentaine d'années sépare sa mort de la publication de son premier livre ; sa production intellectuelle fut exceptionnellement riche : 17 livres, plus la matière des articles à republier en volumes totalisant au moins 8 ouvrages ; l'influence de cette œuvre devra se développer encore plus à l'avenir. Etant donné l'importance que nous avons nous-même attribuée à la fonction de Guénon, son œuvre ne pourrait pas rester sans quelque conséquence positive en ce qui concerne les rapports avec l'Orient. D'autre part, la fin de son activité n'est pas une raison suffisante pour conclure à la cessation même de l'appui de l'Orient, car Guénon même n'a jamais lié cet appui à sa seule présence, et textuellement, il a parlé tou-

jours au pluriel d'« intermédiaires », ce qui peut bien ne pas être une simple formule de style impersonnel, d'autant plus qu'il ne pouvait préjuger de ce qui se passerait après lui. Ce qui est certain, c'est que la ressource intellectuelle que l'Orient a utilisée par lui a cessé, car elle était liée à des qualités personnelles providentiellement disposées. Ce qui est certain aussi c'est que, la partie doctrinale générale de son message apparaissant comme largement réalisée pour rendre possible le réveil intellectuel voulu en Occident, ce n'est pas dans le même ordre que l'on pourrait envisager comme probable une continuation de l'appui que l'Orient offrait. C'est plutôt quant à des formes doctrinales plus circonstanciées et aux applications contingentes de toutes sortes, que le besoin d'une continuation de cet appui se fait sentir. Cela peut être lié d'ailleurs d'une façon spéciale à de nouvelles nécessités cycliques de l'orientation traditionnelle et, sous ce rapport, on pourrait penser précisément à un développement plus particulier en relation avec les circonstances et les modalités propres à la « seconde hypothèse », ce qui d'ailleurs nous semble exiger tant un côté doctrinal qu'un côté d'orientation pratique, plus déterminés dans leur forme. On reprochera à nos réflexions un caractère trop hypothétique et abstrait, et nous le reconnaîtrons volontiers, mais il ne nous est pas possible d'éviter cela, d'autant plus que nous ne cherchons ici qu'à circonscrire d'une façon très générale la signification que peut avoir la cessation, à ce moment de la fonction personnelle de Guénon.

Mais l'œuvre intellectuelle laissée par Guénon maintiendra sa présence, de même que tout ce qui a été conçu sous son inspiration poursuivra l'orientation initiale donnée par lui. Son œuvre commence même à être connue et comprise dans certains milieux d'Orient, là où les intellectuels qui ont fait l'expérience de l'actuelle civilisation occidentale et des doctrines profanes, et en ont éprouvé toutes les conséquences, en eux-mêmes et autour d'eux, n'ont pas d'autre moyen de reprendre contact avec l'esprit traditionnel qu'à travers un

enseignement qui constitue à la fois une critique efficace de l'esprit moderne et une formulation intelligible des vérités immuables de la tradition. D'autre part, ceux qui, en Occident, constituent, par leur rattachement oriental, ce que Guénon appelait « un prolongement des élites orientales qui pourrait devenir un trait d'union entre celles-ci et l'élite occidentale le jour où cette dernière serait arrivée à se constituer », sont d'une façon naturelle une raison de ne pas abandonner l'espoir d'une entente de l'Occident avec les forces salutaires de l'Orient traditionnel. Mais dans les conditions d'existence d'une époque pleine de toutes sortes d'illusions et de dangers, cet espoir reste fondé sur la fidélité parfaite de tous les côtés à l'enseignement de celui qui fut et sera la « Boussole infaillible » et la « Cuirasse impénétrable ». Tous ceux qui participent de la sagesse traditionnelle et de l'esprit de véritable réconciliation divine du monde, rencontreront certainement la même incompréhension que leur grand prédécesseur, et seront aussi l'objet de la même hostilité, ou d'une plus grande encore, que celle qu'a éprouvée le Témoin de la Vérité Unique et Universelle, mais c'est à eux que, dans l'ordre des implications humaines, on recourra finalement pour trouver une intercession qui, par delà les erreurs et les iniquités d'un monde qui s'engouffre dans son propre chaos, doit ouvrir les portes de la Lumière et de la Paix.

M. VÂLSAN.

L'ŒUVRE

La définition de l'œuvre de René Guénon tient en quatre mots : intellectualité, universalité, tradition, théorie. L'œuvre est « intellectuelle », car elle concerne la connaissance, — au sens profond et intégral de ce terme, — et elle l'envisage en conformité de sa nature, c'est-à-dire à la lumière de l'intellect qui est essentiellement supra-rationnel ; elle est « universelle », car elle considère toutes les formes traditionnelles en fonction de la Vérité une, tout en adoptant, suivant l'opportunité, le langage de telle forme. D'autre part, l'œuvre guénonienne est « traditionnelle », en ce sens que les données fondamentales qu'elle transmet sont strictement conformes à l'enseignement des grandes traditions, ou de l'une d'elles quand il s'agit d'une forme particulière ; enfin, cette œuvre est « théorique », car elle n'a pas directement en vue la réalisation spirituelle ; elle se défend même d'assumer ce rôle d'un enseignement pratique, de se placer, par exemple, sur le terrain des enseignements d'un Râmakrishna (1).

Et ceci nous amène à la question du contenu : celui-ci converge essentiellement sur la doctrine métaphysique,

1. Mais elle contient par la force des choses des éléments de ce genre, *pour la simple raison que la distinction entre la doctrine et la méthode*, ou plus généralement entre la théorie et la réalisation. ne saurait être absolue ; ainsi. *L'Homme et son devenir selon le Vêdânta* donne, comme en passant, ces indications fondamentales : « Par ce mot d' « incantation »... il faut *entendre essentiellement une aspiration de l'être vers l'Universel*. ayant pour but d'obtenir une illumination intérieure, quels que soient d'ailleurs les moyens extérieurs... qui peuvent être employés accessoirement comme support de l'acte intérieur, et dont l'effet est de déterminer des vibrations *rythmiques qui ont une répercussion à travers la série indéfinie des états* de l'être » (Note 4, p. 205)... Et l'on trouve en effet dans le *Vêda* beaucoup d'exemples de personnes qui ont négligé d'accomplir de tels rites... ou qui ont été empêchées de le faire, et qui cependant, à cause de leur attention perpétuellement *concentrée* et fixée sur le Suprême *Brahma* (ce qui constitue la seule préparation réellement indispensable), ont acquis la vraie Connaissance qui Le concerne... » (p. 230).

— non sur ce qu'on peut appeler la « vie spirituelle », — et se subdivise en quatre grands sujets : doctrine métaphysique, principes traditionnels, symbolisme, critique du monde moderne.

* * *

Parlons d'abord de la doctrine métaphysique. Ici, le mérite de Guénon est, non seulement de l'avoir exposée, mais surtout d'en avoir expliqué la vraie nature, en la distinguant nettement des « philosophies » au sens courant de ce mot ; ce sens n'est sans doute pas exclusif, mais il marque en tout cas une forte prédominance de la ratiocination sur l'intuition intellectuelle, au point de réduire celle-ci à une sorte d' « accident » plus ou moins inconscient. C'est là qu'est le grand mérite de la thèse guénonienne : d'avoir rappelé ce que la pensée moderne, à l'instar de la pensée « classique », a oublié ou voulu oublier, à savoir la distinction essentielle entre l'intuition intellectuelle et l'opération mentale ou, en d'autres termes, entre l'intellect, qui est universel, et la raison, qui est individuelle et même spécifiquement humaine. Et cela coupe court à toutes les spéculations dépourvues de caractère transcendant ; en effet, pour atteindre la vérité, il faut réveiller en soi — si c'est possible — la faculté intellective, et non s'efforcer à « expliquer » par la raison des réalités qu'on ne « voit » pas ; or, la plupart des philosophies partent d'une sorte de cécité axiomatique, d'où leurs hypothèses, leurs calculs, leurs conclusions, toutes choses inconnues en métaphysique pure, la dialectique de celle-ci étant fondée sur l'analogie et le symbolisme.

La doctrine métaphysique n'est autre, au fond, que la science de la Réalité et de l'illusion, et elle se présente, à partir de l'état terrestre, — donc avec son extension cosmologique, — comme la science des degrés existentiels ou principiels, suivant les cas : elle distingue d'une part entre le Principe et la Manifestation — ou « Dieu » et le « Monde » —

et d'autre part, dans le Principe même, entre l'Etre et le Non-Etre, ou en d'autres termes, entre le Dieu personnel et la Divinité impersonnelle ; dans la manifestation, la métaphysique — devenue alors cosmologie — distinguera entre l'informel et le formel, ce dernier se divisant à son tour en deux états, subtil ou animique l'un et grossier ou corporel l'autre.

Le second grand sujet traité par Guénon est la tradition, ou plus précisément l'ensemble des principes qui la constituent, quelle qu'en soit la forme ; on peut dire que la tradition est ce qui rattache toute chose humaine à la Vérité Divine. Guénon souligne, non seulement la distinction entre ce qui est traditionnel et ce qui ne l'est pas, mais aussi, sur le plan même de la tradition, la distinction entre les deux aspects fondamentaux de celle-ci, à savoir l'exotérisme et l'ésotérisme, et ce dernier rejoint d'une manière directe la doctrine métaphysique.

Quant au troisième grand sujet de l'œuvre guénonienne, le symbolisme, il s'impose parce que l'expression naturelle et universelle de la métaphysique est le symbole : expression naturelle parce que résidant dans la nature des choses, et universelle parce que susceptible d'applications illimitées dans tous les ordres du Réel. Le symbolisme a deux avantages sur la ratiocination : premièrement, loin de s'opposer artificiellement à ce qu'il exprime, il en est, au contraire un aspect ou une « incarnation » ; deuxièmement, au lieu de ne suggérer qu'un seul aspect de telle réalité, il en manifeste plusieurs à la fois et présente les vérités dans leurs diverses connexions métaphysiques et spirituelles, ouvrant ainsi à la contemplation des « dimensions » incommensurables.

Enfin, l'œuvre guénonienne comporte, comme quatrième grand sujet, la critique du monde moderne ; elle ne peut pas ne pas la comporter, étant donné, d'une part sa nature qui est intellectuelle et traditionnelle, et d'autre part sa sphère d'action qui est précisément ce monde dépourvu d'intellectualité et de tradition en tant que facteurs déter-

minants. Cette critique du modernisme se présente sous deux aspects, l'un général et l'autre détaillé ; c'est-à dire que l'auteur critique, d'un côté les tendances spécifiques de la civilisation dans laquelle nous vivons, et d'un autre côté telles expressions de cette civilisation, par exemple les différentes formes du « néo-spiritualisme ».

* * *

Comme toute œuvre d'une envergure exceptionnelle, celle de René Guénon peut donner lieu à des interprétations diverses, non quant à sa vérité globale, mais quant à son caractère et sa portée ; il est cependant des points sur lesquels tous ceux qui ont suivi cette œuvre avec intérêt doivent être d'accord, et ce sont ces points qui seuls définissent, à notre avis, l'œuvre guénonienne.

Le rôle de Guénon était de poser des principes plutôt que d'en *montrer* l'application : c'est dans l'énonciation des principes que son génie intellectuel (1) s'exerce avec une maîtrise incontestable ; mais qu'on admette sans réserves tous les exemples et toutes les déductions que l'auteur nous propose au cours de ses nombreux écrits, cela nous paraît être une question d'opinion (2), voire de foi, d'autant plus que la connaissance des faits dépend de contingences qui ne sauraient intervenir dans la connaissance principielle (3).

1. Nous savons fort bien que le « génie » n'est rien par lui-même, mais cela ne saurait empêcher que les grands esprits ont forcément du génie, qu'ils le veuillent ou non.

2. On peut s'étonner, avec Coomaraswamy de l'exclusivisme parfois excessif de la terminologie guénonienne ; ce trait n'est sans doute pas sans analogie avec un certain caractère « mathématique » — et non « visuel » — de la pensée de Guénon, en ce qui concerne, non le contenu intellectuel, mais le mode d'opération.

3. Si l'intellect est pour ainsi dire souverain et infaillible sur son propre terrain, il ne peut exercer son discernement sur le plan des faits que d'une manière conditionnelle ; de plus, Dieu peut intervenir sur ce plan avec des *volontés particulières et parfois imprévisibles, ce dont la connaissance principielle* ne saurait rendre compte qu'*a posteriori*. Voici un exemple parmi beaucoup d'autres : les Apôtres devaient, conformément au principe du rayonnement évangélique, « prêcher à toutes les nations » ; mais en fait, ils furent « empêchés par le Saint-Esprit d'annoncer la parole en Asie » et, arrivés à Mysie et voulant se rendre en Bithynie, « l'esprit de Jésus ne le

Le plan des faits est à certains égards à l'inverse de celui des principes, en ce sens qu'il comporte des modalités et des impondérables qui se trouvent à l'extrême opposé de la rigueur toute « mathématique » des lois universelles ; du moins en est-il ainsi en apparence, car il va sans dire que les principes universels ne se contredisent point ; même sous le voile de l'inépuisable diversité du possible, leur immutabilité est toujours discernable, pourvu que l'intelligence se trouve dans les conditions voulues pour pouvoir la discerner.

Maintenant, si l'œuvre guénonienne a, sur le plan doctrinal, un caractère d'unicité, il n'est peut-être pas inutile de spécifier que cela ne tient pas à une nature plus ou moins « prophétique », — supposition exclue que Guénon lui-même a déjà rejetée par avance, — mais à une conjoncture cyclique exceptionnelle (1) dont l'aspect temporel est cette « fin d'un monde » que nous vivons, et dont l'aspect spatial est — en fonction d'ailleurs du premier — le rapprochement forcé des civilisations ; on peut donc dire que pour l'Occident, Guénon est l'interprète providentiel de cette conjoncture, du moins sur le plan doctrinal. Pour les hommes du moyen âge, une telle œuvre eût été sans objet, premièrement parce que la « fin d'un monde » était encore trop éloignée et que la sagesse n'était pas encore méconnue comme elle l'est du fait des tendances modernes, et deuxièmement parce que l'Inde était pratiquement inexistante pour l'Occident (2).

Les modes de participation à l'œuvre guénonienne sont forcément divers : certains lecteurs s'en sont inspirés d'une manière plus ou moins partielle ou superficielle, tandis que d'autres se sont laissés convaincre par le fond même de

leur permit pas » : or, aucune considération de « régularité traditionnelle » ne saurait rendre compte *a priori* de cette dérogation sur le plan des faits au principe évangélique.

1. On pourrait faire remarquer que tel est précisément le cas des Prophètes, mais il y a là une différence « éminente » de degré.

2. Il devait néanmoins y avoir, à toute époque, des fonctions intellectuelles analogues, *mutatis mutandis*.

l'œuvre ; certains ont été « convertis » à partir des erreurs courantes de notre époque ; d'autres encore, sans avoir eu besoin d'une « conversion », ont trouvé chez Guénon ce qu'ils pensaient eux-mêmes, sauf pour la métaphysique que nul ne saurait tirer de soi, et qu'ils ont reçue de Guénon — à part d'autres sources possibles, mais pratiquement trop peu explicites — comme Guénon l'a reçue de l'Orient, et comme tout Oriental la reçoit d'un autre Oriental. En tout état de cause, le rôle de Guénon consiste essentiellement en une fonction de transmission et de commentaire et non de réadaptation (1) : « Je n'ai pas d'autre mérite — nous a-t-il dit dans une lettre — que d'avoir exprimé de mon mieux quelques idées traditionnelles ». Si cette définition est certes, trop modeste en ce qu'elle passe sous silence l'élément spéculatif de l'œuvre guénonienne, et aussi le caractère fondamental des idées exposées, elle en indique cependant l'intention et la nature.

Le théoricien en tant que tel s'efface, par définition, derrière la doctrine ; rien ne serait plus injuste que de la lui reprocher, et d'attendre de lui un autre argument que la vérité doctrinale. Il nous paraît sans objet, par conséquent, de parler de la personne de Guénon, et nous nous bornerons à relever l'impression d'effacement et de simplicité qu'il nous fit lors de toutes nos rencontres. L'homme semblait ignorer son génie, comme celui-ci, inversement, semblait ignorer l'homme.

FRITHJOF SCHUON.

1. Ce dernier trait eût été contraire à la raison suffisante de l'œuvre, sans parler de ce qu'une réadaptation, donc une synthèse originale, exige un terrain traditionnel déterminé ; cependant, toute œuvre de transmission comporte évidemment un aspect secondaire de réadaptation, et inversement.

PERSPECTIVES GÉNÉRALES

René Guénon est mort à soixante-quatre ans, après avoir écrit depuis l'âge de 23 ans une quinzaine de livres et plus de trois cents articles, en différentes langues. Toute « l'intelligence » française et étrangère connaissait son œuvre, dont l'action invisible a été profonde. Notre revue *les Etudes Traditionnelles* s'employait à faire connaître ses idées. De tous les coins du monde, des continents les plus anciens et les plus nouveaux, de l'Inde aussi bien que de l'Amérique, des hommes soucieux des plus hautes questions sollicitaient de sa part un avis ou un éclaircissement. Et cependant son nom demeure quasi inconnu de la foule et sa notoriété, il l'avait atteinte sans aucune intervention de cette moderne Renommée qu'est la presse. De son vivant deux seuls articles lui avaient été consacrés en français et ceci dans d'obscures revues.

Personne ne s'étonnera d'une si banale aventure, celle d'un des plus puissants esprits de notre temps méconnu dans le pays qui fut sien, personne sinon les naïfs qui croient à la spontanéité des modes et à la gratuité des réputations, même quand il s'agit de modes de l'esprit et de réputation intellectuelle. A des yeux avertis le monde qui est nôtre ne paraît pas moins camouflé ou truqué que la Suisse de Tartarin. Et s'il existe à cet égard des différences entre les peuples, il s'agit seulement de degrés dans la suggestion subie.

Maintenant qu'il n'est plus, il y a lieu de jeter sur son œuvre un regard d'ensemble qui permette d'en situer l'importance et d'en connaître mieux la nature. On peut dire tout d'abord que le point de vue central et synthétique, celui qui comprend tout sans rien supprimer, qui permet l'é-

conomie de la mémoire et de l'effort, qui aide l'invention et la découverte, qui facilite la liaison entre les disciplines les plus étrangères, le point de vue des *principes* qui unissent les idées et les hommes, nul plus que René Guénon n'en a fait le thème de ses écrits. A cette idée de centre est intimement lié l'idée de germe. Le germe est le centre efficace par excellence, celui qui contient déjà dans sa mystérieuse complexité tous ses développements ultérieurs. L'idée de germe emporte avec elle l'idée de liaison avec son origine, donc celle de tradition.

L'homme moderne doit comprendre qu'il incarne son propre passé et qu'il ne peut durer en contradiction avec lui. Il ne guérira qu'en se replaçant au point de vue des principes, le seul qui lui permette d'échapper aux incertitudes qui l'oppressent et aux catastrophes qui le menacent.

La connaissance traditionnelle des principes est un bien commun de l'humanité, dépôt bien antérieur à l'histoire, puisqu'il est contemporain de l'homme lui-même. Il s'est ensuite épanoui dans les formes les plus hautes et les plus parfaites de la période historique. On comprend pourquoi René Guénon s'est trouvé obligatoirement orienté vers la pensée asiatique. Même si, en partie, elle semble s'être occidentalisée, ce fut beaucoup plus pour nous répondre et se défendre, que pour nous imiter. Dans cette « orientation » de la pensée de René Guénon, il n'y a là aucune querelle de « points cardinaux ». La vérité ne commence pas d'être, au moment où elle passe sous tel ou tel méridien. Mais de même que pour éclairer un fait historique, on recueille le témoignage de ceux qui l'ont vu ou qui transmettent le récit de ceux qui l'ont vu, on doit s'initier à la connaissance auprès de ceux qui l'ont conservée comme le plus précieux des héritages.

Cette connaissance des principes l'Occident l'a possédée jadis. Elle s'appelait la métaphysique d'un mot qui signifie « au delà de la physique » c'est-à-dire « au delà de la nature ». Cette connaissance est en effet le domaine du surnaturel ;

on ne peut l'atteindre que par l'intuition immédiate de l'intellect transcendant, qui n'est pas une faculté individuelle, mais universelle, comme l'objet même qu'elle prétend saisir.

L'idée de tradition, nous dira-t-on, est une vieille lune. Sans doute et le souci de nouveauté est le dernier qui aurait pu effleurer l'esprit de René Guénon. Il ne se souciait que de vérité. Il ne faudrait d'ailleurs pas confondre la tradition vraie avec ses caricatures humaines, qui servent tellement bien à camoufler les ignorances et les convoitises. Il s'agit exclusivement ici de la tradition intégrale et primordiale que tous les hommes à leur apparition sur la terre ont reçue en dépôt avec la vie même, puisque la vie est l'une des manifestations de cette vérité.

Le caractère capital qui distingue René Guénon de tous les « prophètes du passé », en dehors de l'impeccabilité de sa doctrine, c'est sa méthode. Un des écrivains qui ont le plus fait pour répandre sa pensée, Léopold Ziegler, l'a exprimé avec beaucoup de force : « Chez René Guénon, c'est une conviction inébranlable que la tradition intégrale ne sera jamais saisie par les instruments habituels de la science. Il n'y a aucun résultat décisif à attendre ni de la bèche de l'archéologue, ni des documents de l'historien, ni des symboles du mythographe, ni des manuscrits du philologue, ni des enquêtes de l'ethnographe, ni de la « réminiscence ancestrale » du philosophe. Sans doute on ne peut se passer tout à fait d'un appareil scientifique de ce genre ou de tout autre analogue. Mais celui-là seul avancera avec sûreté qui aura pu obtenir un rattachement direct à la tradition intégrale, là où elle est encore vivante ». Il ne s'agit pas, en effet, d'une connaissance théorique et abstraite qui est toujours indirecte et symbolique, mais d'une réalisation effective, d'une prise de contact réelle, d'une identification par la connaissance.

En exposant dans ses ouvrages et ses articles la nature et la portée de cette connaissance, René Guénon a illuminé

comme on ne l'avait pas fait auparavant les problèmes capitaux qui se posent à notre époque et il permet de les résoudre de la façon la plus claire. Les plus exigeants de ses lecteurs ont l'agréable et reposante certitude de « survoler » les différents antagonismes qui déchirent les esprits d'aujourd'hui. Pour beaucoup d'hommes ses livres furent les messagers du bonheur, du moins ceux pour qui le bonheur commence au moment où ils ont pu comprendre.

L'œuvre de René Guénon se divise naturellement en quatre parties principales. La première pourrait comporter *Le Théosophisme*, *L'Erreur Spirite* et ses divers articles sur le néo-spiritualisme moderne. Car avant d'exposer les authentiques formes de la tradition, il convenait d'accomplir la nécessaire et déplaisante besogne d'exécuter leurs modernes contrefaçons. Guénon l'a fait et d'une manière telle que personne n'a valablement répondu à ses réquisitoires.

Il a notamment montré dans *Le Théosophisme*, que la place très relative qu'il consentait généralement à la méthode « dite historique » ne correspondait nullement à une incapacité de s'en servir lui-même, le cas échéant, mais à une juste appréciation de ses limites.

Par un reste de politesse à l'égard des milieux occultistes qu'il avait, au moment de sa jeunesse, traversés, il n'avait pas donné suite à son projet d'écrire une Erreur Occultiste, mais de nombreux articles sur la question, et qui pourront être réunis en volume, témoignent de sa vigilance inlassable à signaler les fausses vérités qui pourraient aveugler les esprits non prévenus.

En dehors de leurs valeurs négatives, ces ouvrages contiennent en contre-partie des enseignements très positifs. *L'Erreur Spirite* surtout possède des chapitres et des pages sur les états posthumes, les différences existant entre réincarnation, transmigration et métempsychose, des définitions capitales, qu'il serait impossible de trouver ailleurs. Déjà

apparaissait dans ses premiers livres un des principaux caractères de son apport que l'on peut bien appeler personnel. Il s'agit d'un élargissement des horizons mentaux. Ce métaphysicien, qui ne s'est jamais préoccupé que de l'invisible, se montre le géographe des terres inconnues. Pour un homme moyen d'aujourd'hui, tout ce qui dépasse l'expérimentation et les phénomènes mesurables reste dans le cadre de l'imagination, de la sensibilité, de l'intuition, de la spiritualité religieuse, tout cela vaguement mêlé dans un magma indéfinissable, où l'incertitude des faits et le vague du vocabulaire n'apportent à un cerveau exigeant qu'une pâture décevante. Avant René Guénon, on peut dire que, comme pour les photographes, l'infini commençait à cinq mètres. Sa tâche à cet égard a été immense. Il nous a fait toucher en esprit les « limites de l'histoire et de la géographie » ; il nous a fait sentir toutes nos autres limites. Et en même temps, il nous a révélé à nous-mêmes la hiérarchie des mondes invisibles, des enfers et des cieux, qui ne sont pas des « ailleurs » mais des « ici », qui ne sont pas des « lieux » mais des « états ».

Appliquant à chaque niveau de la connaissance, son mode de compréhension particulier, il a montré dans notre psychisme et notre intuition intellectuelle, les antennes hypersensibles du monde informel et il nous a restitué, dans le détail de ses modalités qualitatives, la hiérarchie, à la fois très précise et nullement délimitée, de ces « multiples états ».

Bien plus. Renversant le point de vue habituel à la science moderne, et se plaçant à un point de vue nettement anti-anthropomorphique, René Guénon a dessiné d'un trait inéluctable les limites de l'expérimentation quantitative, en même temps qu'il montrait les connexions correspondantes qui existent entre les différents « mondes », connexions qui rendent les résultats de notre expérimentation phénoménale à la fois moins importants en eux-mêmes, et plus révélateurs au delà.

Ce résultat, René Guénon l'a d'abord fait comprendre par sa critique de l'individualisme, en restituant à la personnalité et au *Soi*, comme disent les Hindous, le rôle que l'*individu* avait idéologiquement usurpé.

Dans ses livres critiques, on pourrait faire également entrer ses *Principes du calcul infinitésimal*, puisqu'en somme, le point de vue y reste le même. L'erreur spirite et le pseudo-infini mathématique dérivent l'une et l'autre de la même incapacité de conception à l'égard du véritable infini et de la possibilité universelle.

Dans ce livre que chacun peut comprendre sans préparation mathématique préalable, il a merveilleusement prouvé que l'infini des mathématiciens n'était en réalité, qu'un indéfini et il a restitué, à l'intérieur si l'on peut dire de cet « indéfini », la multiplicité de ses différents ordres, et effacé la confusion entre la continuité quantitative et la discontinuité qualitative des ordres et des états.

A l'inverse des philosophes, qui n'ayant rien de nouveau à dire le disent en habillant leur répétition d'un nouveau vocabulaire, René Guénon a réduit, en apparence, au minimum la nouveauté de son apport. Il n'a pas eu besoin de répéter la pensée de Pascal au sujet de « la vérité qui ne commence pas d'être au moment où elle commence d'être connue », pour manifester une naturelle modestie. Mais pour être plus subtil et difficile à déceler aux yeux des profanes son rôle n'a pas été moins éminent. Et la restitution des vrais principes a été de pair chez lui avec un redressement du vocabulaire. Il serait trop long d'énumérer les leçons de sémantique et en même temps de logique qu'il donnait à ses lecteurs, ses définitions rigoureuses de termes, d'autant plus nécessaires que les réalités qu'ils qualifiaient étaient par nature plus vagues à saisir. Qui ne songe à ces couples : esprit et âme, individu et personne, infini et indéfini, dualisme et dualité, mental et intellect, salut et délivrance, et tant d'autres dont il a su si précisément fixer les rapports intangibles et qu'on ne peut éviter d'employer ensuite comme lui, tant la vérité qu'il transmet paraît dénuée d'accent individuel pour rester pleine d'une réalité

qui le dépasse. Aucun écrivain n'a su assurer la survie de sa pensée d'une façon aussi peu singulière en attachant son dire à la vérité complice.

La seconde partie des ouvrages de René Guénon comprendrait la part la plus accessible de son œuvre, celle où il expose les raisons du désordre actuel et les conditions purement spirituelles d'un redressement.

Ce sont *Orient et Occident*, *La Crise du monde moderne*, *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel* et enfin *Le Règne de la quantité et les Signes des Temps*. Le plus important au point de vue théorique celui qui donne en partie la clef des autres est *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel*. René Guénon y ramène les rapports entre ces deux puissances à ceux qui existent entre la contemplation et l'action. Toutes les traditions authentiques enseignent la subordination de l'action à l'égard de la contemplation et ceci aussi bien au point de vue social qu'au point de vue individuel. Egalement, bien entendu, au point de vue historique, et Guénon montre que toutes les périodes de troubles sociaux sont contemporaines d'une remise en question de cette hiérarchie des pouvoirs. Il s'agit, en somme, dans ce livre d'une philosophie de l'histoire, vue du côté métaphysique.

Le Règne de la Quantité, écrit pendant la guerre, est l'ouvrage le plus important que René Guénon ait écrit dans le domaine des applications historiques. Ses dons de mathématicien et le goût qu'il avait pour le symbolisme géométrique, lui permettent de donner un raccourci symbolique saisissant de l'histoire, dans le passage de la sphère au cube, dans une progression continue vers une solidification du monde, dans l'apparition finale de la « Jérusalem céleste ». C'est d'ailleurs ici qu'il a répondu, sans qu'il s'en soit peut-être effectivement soucié, à certains de ses critiques. Puisque, disaient ceux-ci, la Tradition prévoit l'évolution du monde dans un déterminisme intangible, tout ce que nous ferons pour y échapper sera vain. La solidification progressive du monde est voulue par la Providence et il serait impie de s'y opposer, car, comme dit Léon Bloy, « tout ce qui arrive est admirable ».

C'est là le type même de l'objection ignorante, celle qui ne considère chaque question que sous un seul point de vue. La solidification du monde se présente, nous dit René Guénon, sous un double sens : considérée en elle-même, dans un fragment de cycle, elle a évidemment une signification « défavorable » et même « sinistre », opposée à la spiritualité. Mais d'un autre côté elle n'en est pas moins nécessaire pour préparer les résultats du cycle sous la forme de la « Jérusalem céleste », où ces résultats deviendront les germes du cycle futur. Seulement pour que cette fixation devienne une restauration de « l'état primordial », il faut l'intervention d'un principe transcendant. Cette intervention produit le retournement final et amène la réapparition du « Paradis terrestre ».

Ainsi comprend-on mieux la démarche de cet esprit devant qui tout sujet de sa méditation pose tout pôle antagoniste comme complémentaire et qui résoud tout problème par l'accomplissement d'un cycle complet. Et comme tout complémentaire à un élément du monde manifesté est forcément de l'ordre spirituel, on comprend que pour lui l'essentiel résidait dans une « orientation » permanente de l'esprit. C'est l'esprit qui qualifie le monde. C'est pourquoi, pour l'initié, « même le Paradis est une prison » et c'est pourquoi, pour la Providence, même la solidification est une purification. C'est une autre forme de sacrifice, le sacrifice de la « matière ».

La seconde moitié du livre est presque tout entière consacrée à l'aspect satanique de la dissolution, notamment à la déviation des symboles et à la grande parodie de la fausse spiritualité.

La troisième partie des travaux de René Guénon comprendrait moins de livres que d'articles. C'est celle où il montre que l'Occident a jadis possédé une tradition authentique, d'ailleurs cachée, et analogue à celle qui subsiste en

Orient. Les livres qui en parlent ce sont *L'ésotérisme de Dante*, *Le roi du Monde* et beaucoup d'articles, tous ceux par exemple qu'il a jadis consacrés à la Maçonnerie et qui constituent les meilleures études parues sur le sujet.

Cette question de la Tradition en Occident était l'une de celle, et peut-être même la seule sur laquelle René Guénon n'aimait pas se prononcer, et l'on comprend facilement pourquoi. Il avait trop gêné de gens, dans tous les mondes, pour se hasarder encore à froisser des amours-propres trop sensibles. Et pourtant, pour nous Occidentaux, la question est d'importance. Nous n'avons pas la prétention de la résoudre ici en deux pages, mais de la poser. René Guénon, dans sa jeunesse, avait traversé tous les milieux occidentaux où des prétentions à l'ésotérisme s'étaient manifestées à tort ou à raison. Il en avait justement conclu que seule la Maçonnerie et le Compagnonnage, possédaient le caractère d'une tradition authentique, c'est-à-dire qu'il n'existait plus en Occident que des initiations de métier.

Cependant les fidèles lecteurs de ses articles ont certainement encore en mémoire son étude sur *Christianisme et Initiation* où il affirmait que « le Christianisme, à ses origines, avait tant par ses rites que par sa doctrine, un caractère essentiellement ésotérique et par conséquent initiatique ». Mais ce caractère, par suite de son triomphe social, au temps de Constantin et sa nécessaire adaptation au plus grand nombre, il l'a très tôt perdu et la permanence des rites ne permet pas de conclure à la permanence de l'ésotérisme, puisque tout rite est du domaine de l'action par nature et qu'il ne joue à l'égard de la connaissance qu'un rôle de support et de symbole. En vérité, il n'y a pas de rites « ésotériques » en soi, mais seulement dans la mesure où le caractère initiatique de la tradition envisagée, sa compréhension et sa perspective ont été maintenus. Tel ne paraît pas être le cas du Christianisme occidental.

Malheureusement, René Guénon, traitant de ces questions, n'a peut être pas assez insisté sur la différence entre le Christianisme romain et le Christianisme orthodoxe. Or il y a là, tout au contraire, une distinction de première importance. Déjà, dans un article des *Etudes Traditionnelles* d'avril 1935, nous disions que les grecs hésychastes constituaient « la dernière école de réalisation métaphysique historiquement constatée dans une église chrétienne ». Les études récentes de M. F. Schuon ont pu montrer à nos lecteurs comment on pouvait, en effet, trouver dans la tradition patristique orthodoxe des indices et même des prescriptions permettant de prétendre que le caractère initiatique de la dévotion monastique s'y est mieux maintenu que dans l'église romaine. D'ailleurs l'histoire secrète de l'ésotérisme occidental abonde en traces d'un courant initiatique subsistant et méconnu. Dans de multiples travaux, René Guénon l'a montrée : soit qu'il évoque le Saint Graal et la tradition druidique, Dante et les Fidèles d'Amour, les Rose-Croix et les Templiers, ou Martinès de Pasqually et Fabre d'Olivet. Lui-même, si l'on ose dire, constitue le « sceau » prestigieux de cette obscure lignée. Il est comme la fleur de ces ébauches et s'il doit certes son caractère exceptionnel à un rattachement réel à plusieurs traditions authentiques qui ne sont pas occidentales, ses moyens d'expression, il les a en partie empruntés aux manifestations de l'ésotérisme d'Occident.

La quatrième partie des ouvrages de René Guénon comprendrait en somme ceux qui ont fait sa réputation et l'ont consacré, vis-à-vis du grand public, comme indianiste et orientaliste. C'est la partie la plus positive et la plus riche, qui expose avec une clarté inattendue la véritable métaphysique orientale : *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, *L'homme et son devenir selon le Védânta*, *Le symbolisme de la Croix*, *Les Etats multiples de l'Etre* et son dernier livre *La Grande Triade*. Dans une vue d'ensemble qui embrasse avec une science égale les livres sacrés de la Chine et de l'Inde, de l'Egypte et du moyen âge, de l'Islam et d'Israël, René Guénon nous fait pénétrer avec une profondeur, une précision et une facilité (relative) également éton-

nantes, au cœur des plus hautes questions qui se soient posées aux plus grands esprits de tous les temps, et il les résoud, grâce aux traditions qu'il expose, avec une parfaite aisance. Ces problèmes et ces esprits ne paraissent plus comme de mystérieux arcanes réservés à des spécialistes plus érudits que compréhensifs, mais ils vivent d'une vie actuelle et éternelle.

Car le domaine surnaturel qui est le sien peut s'ouvrir à l'esprit d'un mendiant illettré plus facilement peut-être qu'à celui d'un membre de l'Institut. La valeur suréminente de l'œuvre dont je parle vient surtout de ce fait qu'elle est absolument et totalement indépendante de l'individualité de son auteur. Dans cette œuvre, ce n'est pas un individu, de quelque niveau qu'il soit qui nous parle, mais c'est l'humanité qui nous instruit, grâce au dépôt surnaturel qu'elle nous a conservé sur des réalités plus anciennes que toute l'histoire connue. Elle nous apporte sur elle-même son propre témoignage.

Si René Guénon s'est plus généralement servi de l'alphabet de la tradition hindoue, ce fut par des raisons d'opportunité. Mais tous ses livres, quel que soit le point de vue provisoire où ils se placent, jettent des lumières sur tous les autres. *La Grande Triade* se réfère plus particulièrement à la tradition chinoise, *Le symbolisme de la Croix* à la tradition chrétienne et musulmane. Aucun n'est exclusif des autres et l'on peut dire au contraire que chacun complète ce qui dans les autres reste à l'état d'indications.

Le plus original de ces livres et celui qui se place davantage au-dessus de toutes les traditions c'est certainement : *Les états multiples de l'Etre.*

L'*Introduction* replaçait le petit Occident à une place très relative et diminuée, en montrant les méfaits du « préjugé classique ».

L'Homme et son devenir élargissait la condition de l'homme, le montrait en relation avec les états inférieurs, aussi bien qu'avec les supérieurs, indiquait les moyens de la délivrance

et de l'Identité Suprême. *Le symbolisme de la Croix* généralisait cette première vue de la hiérarchie des états, grâce au symbolisme géométrique et aux diverses correspondances des trois gûnas hindous.

La Grande Triade, reprenant la même division ternaire à un point de vue plus cosmique, élucidait en même temps le symbolisme alchimique.

Les Etats multiples, dépassant toutes les traditions et toutes les formes, constituent la pièce maîtresse, la clef de voûte de l'œuvre guénonienne, celle dont aucune autre ne peut donner l'équivalent, et qui au contraire est nécessaire à la parfaite compréhension de tous les autres. Il s'agit de l'élucidation la plus complète qui ait jamais été donnée de la géographie de l'invisible, de l'Infini, du Non-Etre et du Possible, de toute la complexité des hiérarchies spirituelles. Entre l'Infini et la Liberté, René Guénon montre la conscience et le mental humains suspendus et errants dans un devenir sans fin à travers des états très distincts et parfaitement qualifiés.

Ajoutons pour finir une remarque technique essentielle. La lecture, la compréhension et l'étude de ses livres ne sont possibles et utiles qu'à ceux qui sont familiers avec le véritable symbolisme. Il ne s'agit pas ici de la vague imagerie littéraire du siècle dernier, qui a introduit plus d'erreurs idéologiques qu'elle n'a créé de chefs-d'œuvre, mais du symbole en tant que loi naturelle et surnaturelle, dont le rapport mathématique n'est qu'un cas particulier et dont, à l'extrême des possibles, l'union suprême constitue un autre cas. Les lois naturelles ne sont que des cas particuliers des lois surnaturelles, ou pour parler le langage quotidien, l'axiome est un cas très particulier du miracle.

Aucune autre pensée n'a réussi à nous donner une telle totalité harmonieuse. Quelle est donc l'ultime et irréductible différence qui sépare René Guénon des penseurs métaphysiciens et orientalistes occidentaux ? C'est que ses formulations se réfèrent toujours à une expérience intérieure

des réalités de l'ésotérisme. C'est en cela que réside, en dernière analyse, la compréhension d'un ancien texte. Comprendre c'est réaliser dans la conscience de l'individu et à tous les degrés des états de l'être. C'est cette perpétuelle référence qui permet de choisir entre la vérité et l'erreur, qui interprète correctement les symboles, qui rectifie les défauts de l'expression, qui supplée aux manques, qui écarte les détails secondaires ou superflus.

Le moyen de cette prise de possession est le symbole et si nous croyons nécessaire de terminer cette étude trop sommaire en insistant sur cet intermédiaire en apparence secondaire, c'est qu'il constitue en fait la base même de l'édifice. Le symbolisme est le fil continu qui relie les différentes réalités, c'est par lui que nous raisonnons, que nous pensons, que nous rêvons, que nous sommes. L'hérédité à tous les degrés est un cas de symbolisme et l'analogie des lois physiques et psychiques en est un autre. Toute manifestation est un symbole de son auteur et de sa cause. C'est à cette cime de la pensée que René Guénon, si peu artiste et poète en apparence, rejoint très facilement les poètes et les artistes. Car l'intuition de ces derniers, si incomplète et inconsciente soit-elle quelquefois, n'en possède pas moins à l'état de germe les mêmes dons qui chez les plus accomplis des initiés marquent le degré supérieur qu'ils ont atteint.

Sans doute est-il difficile de dire quel sera le destin historique de René Guénon. Il suivra sans doute dans son aspect formel le destin de la langue et de la culture dont cette langue fut l'expression. Mais ce qui est certain, c'est que nulle œuvre humaine ne s'est assurée en elle-même une garantie plus sûre de survie, par son attachement intégral à ce qui est la Vérité.

LUC BENOIST.

RENÉ GUÉNON ET L'IDÉE MÉTAPHYSIQUE

QUELLES que soient les conséquences pratiques qui ont été et pourront être tirées de l'œuvre de René Guénon et quelles que puissent être les appréciations auxquelles elle donnera lieu, il est un point sur lequel ses lecteurs fidèles se sont toujours accordés : leur attachement à cette œuvre provient d'abord de ce qu'elle leur a permis de « comprendre ». Pour eux, d'un seul coup, le chaos intellectuel où vit l'homme moderne s'est ordonné : ils ont eu l'impression très forte de « voir » et, s'ils ne « voyaient » pas tout, du moins avaient-ils la conscience de posséder, pour étudier toute question, une position nouvelle et, à leur avis, supérieure. Analyser cette impression, cette « sensation » de clarté que donne l'œuvre de René Guénon est une tâche plus complexe qu'il ne le paraît à première vue ; et nous nous bornerons à dégager l'élément central, essentiel, de la lucidité guénonienne et qui est, croyons-nous, l'idée métaphysique.

Cette idée que, comme chacun sait, Guénon a présentée surtout sous sa forme hindoue, se résume en quelques mots : identité du Soi et de Brahma, Infini et manifestation, Etre et Non-Etre, états multiples. Cette idée est « métaphysique » en tant qu'elle est « dernière », c'est-à-dire qu'elle fournit à l'esprit la plus grande possibilité : or l'idée de l'Infini ouvre à l'intelligence un champ illimité où toute chose, toute vue de l'esprit, toute erreur même, peuvent trouver leur place. Elle permet ainsi de tout envelopper et de tout ramener à l'unité, ce qui est la condition première de toute compréhension. Et, l'Infini étant à la fois Etre et Non-Etre, lumière et ténèbres, affirmation et négation, il peut être la source de toutes les positions comme de toutes les exclusions, il

rapproche et il tient à distance, il identifie et il distingue, il fait briller et il éteint. Par là il est principe d'union et de séparation et, par les rapports innombrables et parfois étrangement opposés qu'il implique entre toutes les formes et toutes les idées, il est source à la fois de discorde et d'harmonie, de lutte et de conciliation, c'est-à-dire de vie intellectuelle au sens le plus élevé du mot, vie « intelligible » à laquelle nous participons faiblement et qui est en définitive celle de la stabilité principielle. Unité, non-limitation, dualité du oui et du non, hiérarchie : dans cette idée complexe, l'intelligence trouve tous les éléments d'un ordre universel c'est-à-dire qu'elle se retrouve elle-même et, avec elle, tous les modes, formes et « intentions » de la pensée, tous les jeux possibles de connaissance et d'ignorance.

Cette idée, comme Guénon l'a bien vu, n'est pas purement et simplement traditionnelle, en ce sens qu'il y a des traditions qui ne sont pas métaphysiques. La doctrine de l'identité du Soi et de Brahma, qui en est un aspect essentiel, est ignorée du Bouddhisme et elle n'est reconnue par aucune des trois traditions monothéistes. Elle est avant tout une doctrine du Brâhmanisme, mais aussi du Taoïsme et du « platonisme » ; en fait, dans l'état présent des documents accessibles, telles sont bien les trois grandes sources métaphysiques de l'humanité. Encore faut-il ajouter que, même en laissant de côté la négation bouddhique, la doctrine de l'identité n'a été nulle part critiquée plus âprement que dans l'Inde, là même où elle s'était affirmée le plus fortement et où elle pouvait se réclamer de textes nombreux des *Upanishads* ; et cette critique n'est pas venue seulement du vishnouïsme, mais aussi du shivaïsme, notamment de cette branche importante que constitue le *Shaiva-Siddhânta*. Cette attitude de nombreux maîtres hindous est sans doute, en dernière analyse, imputable à un affaiblissement de l'esprit métaphysique ; mais, la doctrine de l'*âtmâ* étant appuyée sur des textes formels de la *Shruti*, il est raisonnable de supposer qu'elle n'aurait jamais rencontré une opposition aussi vive et aussi étendue, si l'expérience n'avait montré que son enseignement n'allait pas sans danger et que son vrai sens était plus subtil qu'il ne le paraissait à première vue. L'hindou, qui se sait identique à Brahma, est tenté de considérer Brahma, qui réside dans le lotus de son cœur, comme une sorte de joyau caché qui serait son bien et dont il n'aurait qu'à prendre possession. La « réalisation » spirituelle, par laquelle il devient ce qu'il est, est alors comprise comme une sorte d' « affaire personnelle », pour laquelle les moyens traditionnels ne sont que des procédés d'éveil et des adjuvants : l'essentiel est pour l'homme de faire pénétrer la pointe de sa conscience à travers toutes les enveloppes qui lui voilent le Soi. Cette réalisation, en d'autres termes, risque fort d'être conçue simplement comme la saisie et l'assimilation du Soi par le moi, alors qu'elle aussi, et plus encore, le don du Soi au moi et l'évincement du moi par le Soi. Le Soi universel n'est pas une possession du moi individuel, il est son être caché, c'est-à-dire qu'il se révèle à lui quand il plaît. D'où l'insistance des maîtres sur les attitudes d'amour et de soumission et sur l'importance de la grâce (*prasâda*, *anugraha*, *shaktipâta*), laquelle n'avait d'ailleurs pas été oubliée par les écoles restées attachées à la pure doctrine de l'identité, telles que le vêdânta shankarien et le shivaïsme du Kashmir.

D'une façon générale, une doctrine spirituelle est, en tant que telle, une anthropologie, c'est-à-dire qu'elle est d'ordre cosmologique. Elle est une doctrine de la dualité, puisqu'elle enseigne une voie, une direction, définie à la fois par son point de départ et son point d'arrivée : elle est médiatrice entre *jîvâtmâ* et *Paramâtmâ*. La métaphysique est pour elle une implication, non son corps même ; et les difficultés intellectuelles qu'elle offrira proviendront souvent de la nécessité d'accorder les formules, souvent contradictoires, de la métaphysique et de la cosmologie. Une métaphysique légèrement raidie menace la spiritualité ; et celle-ci, pour se défendre, s'est fréquemment réfugiée dans des doctrines

dualistes et pluralistes qui, à leur tour, compromettaient son inspiration fondamentale en lui donnant un caractère plus ou moins arbitraire.

Cette dernière solution cependant n'a pas été celle du Bouddhisme, comme s'il obéissait malgré lui à quelque arrière-pensée métaphysique. Partant, comme l'Hindouïsme, de la dualité du *samsâra* et de la délivrance, il détruit le premier terme par l'idée d'illusion, de vide ; et, pour le second, il le voile dans une apophase absolue. Il réalise l'unité en mode négatif, c'est l'unité du Vide. Enfin, pour achever de ne laisser à l'homme aucune perspective d'avenir, qui deviendrait vite pour lui l'occasion d'un désir, il brise le *sûtrâtmâ*, qui réunit entre eux les divers états de l'être, et il ne laisse plus en face de l'ascète qu'une tâche à accomplir. A la longue, comme on le sait, cette doctrine n'a pu maintenir la rigueur de sa négation originelle (1).

Dans les traditions monothéistes, au contraire, on est en plein « réalisme » et la notion scripturaire de création a été interprétée dogmatiquement dans le sens d'une dualité irréductible du Créateur et de la créature. Sans doute pourrait-on faire observer que cette dualité, étant d'ordre cosmologique et correspondant à une perspective temporelle, ne contredit pas la non-dualité métaphysique. On peut considérer la création comme comprise dans l'Acte éternel et infini — Dieu étant et rayonnant par un seul et même acte — ; mais, dès lors qu'on ne le fait pas, on transpose cette idée sur un plan purement rationnel, temporel, on la « pense » au moyen de schèmes dont la relativité est évidente et qui impliquent de quelque manière une dualité : soit, par rapport à Dieu, celle d'un intérieur (le Créateur) et d'un extérieur vide qu'il s'agit de remplir, soit en Dieu

1. Par son esprit et ses conclusions, cette rigueur peut être comparée à celle de Simone Weil écrivant qu'il importe peu de savoir si le Bien existe ou non, puisque de toute façon « ce qui n'est pas lui n'est pas bien », ou encore que la question des récompenses ne doit pas être posée, puisqu'elle implique un retour de l'âme sur elle-même, une détente de son effort vers le Bien (Cf. *La connaissance surnaturelle*, pp. 284 et suiv. et p. 321).

même celle de la puissance, correspondant à l'état « antérieur » à la création, et de l'acte, correspondant à l'état « postérieur » ou, si l'on préfère, au *Fiat* créateur lui-même. Les Hindous ont un Dieu créateur, qui est Brahmâ, mais son acte rentre dans le domaine de la Shakti, non dans celui de Parama-Shiva. Sans doute la différence et la distance ont-elles leurs analogues dans ce que nous avons appelé l'Acte éternel et infini, lequel est l'union, non la confusion, de Shiva et de la Shakti : elles en représentent des « moments » qu'une doctrine moniste risquerait d'oublier. Mais les « moments » de l'unité et de l'identité sont à leur tour, du point de vue où nous nous plaçons, un peu trop négligés dans les théologies monothéistes, où l'unité divine s'oppose purement et simplement à la diversité créée. L'expérience des spirituels, qui a fait craindre que le Soi, reconnu comme divin, ne vienne gonfler le moi au lieu de le réduire et de l'épuiser, a sans doute joué un rôle important dans l'affirmation constante du dualisme ; à quoi est venue s'ajouter, chez les théologiens de l'Eglise latine, l'influence décisive, bien connue, de l'aristotélisme.

Si donc la doctrine de l'identité n'est pas acceptée par les traditions monothéistes, le moins cependant qu'on en puisse affirmer, c'est qu'elle hante toute la pensée « platonicienne », y compris le « platonisme chrétien », et pour ne rien dire des soufis, soumis d'ailleurs à la double influence de l'Inde et du néoplatonisme. Elle s'est exprimée, d'une façon parfois très claire, soit dans les écrits d'hommes naturellement métaphysiciens — par exemple chez Plotin et Nicolas de Cuse —, soit dans ceux de spirituels essayant de traduire leurs illuminations. Mais, foncièrement étrangère à l'aristotélisme, elle est devenue, depuis la fin de la Renaissance, qui a été aussi celle du platonisme, et malgré certains efforts des cartésiens, et surtout des philosophes romantiques allemands, presque aussi étrangère à la pensée moderne. L'avis de Descartes, que l'idée de l'Infini était la première de toutes, est resté pour beaucoup lettre morte et, d'une

façon générale, la philosophie des derniers siècles a manqué du champ nécessaire à sa spéculation. Si elle réagit aujourd'hui assez vivement contre le rationalisme et le matérialisme, elle n'en reste pas moins le miroir de son temps, à savoir d'une époque qui tire des sciences positives la majeure partie de sa nourriture intellectuelle ; et le désir, assez naturel, de rester toujours en pleine continuité avec la science, de n'abandonner aucun point de contact avec elle, la rattache en fait aux modes proprement humains, rationnels, de pensée et de connaissance. Nous dirions presque, si l'expression n'était pas aussi irrévérencieuse, que la philosophie moderne a un fil à la patte : le fil de la « pensée scientifique », relative par définition. Quelques heureuses exceptions mises à part, l'état de la philosophie contemporaine — pour reprendre une comparaison qui a beaucoup servi — est encore à beaucoup d'égards semblable à celui de l'astronomie avant Copernic : on accumule les constructions les plus ingénieuses autour d'un postulat auquel on ne veut pas renoncer et qui est ici la suprématie de l'homme (1). Si l'on désigne comme « terre » la demeure de l'homme, son milieu naturel, comme « soleil » la vérité qui attire les intelligences, on pourrait dire que la situation intellectuelle présente appelle une révolution qui fasse passer d'un système géocentrique à un système héliocentrique, qui fasse préférer la vérité à l'homme, ou plus précisément la vérité tout court à la vérité humaine.

Cette révolution, Guénon l'a accomplie pour beaucoup de ses lecteurs. Il leur a rendu les régions hypercosmiques et supra-humaines de la réalité, ce que la pensée moderne a cru devoir négliger et ce qu'elle s'est montrée incapable de remplacer. Sans doute peut-on juger que l'opposition que Guénon a établie entre les civilisations traditionnelles et le monde moderne est la partie de son œuvre la plus visible

1. Chez les thomistes, le postulat qui ne saurait être mis en discussion est le « réalisme » dérivé de la conception aristotélicienne de l'« être » et qui fait considérer le platonisme, et toute forme d'« idéalisme », comme une toxine intellectuelle.

et la plus caractéristique ; mais elle se comprendrait mal sans son arrière-plan métaphysique. C'est pourquoi ce que nous avons appelé l'idée métaphysique, avec ses différents aspects et ses points de départ cosmologiques, nous paraît représenter la partie centrale de son message, la vérité la plus « vivante » et la plus importante qu'il nous ait apportée ou rappelée. Siegfried Lang a assez bien caractérisé son œuvre comme un « refuge de la métaphysique ». Il est à peine utile d'ajouter que les vérités les plus hautes sont, par leur nature, du domaine de l'inexprimable et qu'elles ne se livrent pas en quelques formules, si heureuses et opportunes qu'elles puissent être. Elles s'accommoderaient mal de procédés hâtifs, qui se contenteraient d'opposer un dogmatisme à un autre dogmatisme. Comme la glace dont parle le *Yi-king* (« On marche sur la glace. Grande circonspection »), nos concepts ne nous portent jamais que jusqu'à un certain point ; et la doctrine la plus claire repose à notre insu sur un fond *yin*, sur un mystère, de même que derrière le *Deus revelatus*, et voilé par son éclat, se trouve encore le *Deus absconditus* qui l'a engendré (1). Il s'agirait donc, moins de « transmettre » une idée telle par exemple que celle de l'identité (on n'en peut transmettre que le vêtement) que d'en étudier les diverses expressions, de la méditer et de la comprendre, si possible, dans ses nuances les plus utiles. Il n'est pas question, bien entendu, de saisir l'esprit insaisissable dans aucun filet conceptuel, mais seulement d'en affiner et orienter la conception, de façon qu'elle puisse rayonner plus librement dans un milieu mental donné et, tout d'abord, en nous-mêmes.

ANDRÉ PRÉAU.

1. Les formules et définitions dogmatiques, écrit Simone Weil, doivent être acceptées, « non pas comme étant la vérité, mais comme étant quelque chose derrière quoi on trouve la vérité » (*Lettre à un religieux*, p. 41).

COMMENT SITUER L'ŒUVRE DE RENÉ GUÉNON

AVANT que ne parût l'œuvre de René Guénon, un auteur d'ouvrages de nature spirituelle, quelqu'obscure que pût être sa pensée, était en général facile à classer. S'il s'en tenait à la théorie, il devait être théologien, philosophe ou historien, et s'il traitait de la réalisation, il devait s'agir d'un guide spirituel ou d'un contemplatif relatant ses expériences intérieures. Or, l'éminent écrivain dont nous déplorons la mort n'était pas théologien, car il ne parlait pas au nom d'une tradition déterminée, ni philosophe, puisqu'il n'exposait pas un système, mais des données traditionnelles, ni pour autant un historien des doctrines métaphysiques et religieuses, ses ouvrages étant une synthèse au sens propre du mot, et reflétant une perspective que leur auteur avait faite sienne. Il ne rentre pas davantage dans la seconde catégorie ; ses livres, en effet, ne contiennent pas la moindre allusion à sa vie intérieure, et il a d'ailleurs toujours décliné catégoriquement le titre de maître spirituel.

Ainsi, l'un des caractères propres de cette œuvre est précisément d'être inclassable. Elle ne rentre pas dans les perspectives classiques, mais elle inclut ces dernières pourtant plus encore peut-être qu'elle ne les exclut. Retenant ce que chacune a de plus central et de plus métaphysique, elle commence en quelque sorte là où elles s'achèvent et se rejoignent. Ainsi, pour prendre un exemple, ce que René Guénon entend par connaissance ne correspond pas à ce que ce mot désigne dans lesdites perspectives, même pas au sens que lui donnait la scolastique, mais plutôt à ce que le moyen âge chrétien appelait le « don de sagesse », le mot «don », qui se réfère au Saint-Esprit, répondant à l'origine

non-humaine et au caractère universel que Guénon assigne à la connaissance, et le mot de « sagesse », qui consiste à juger par « les plus hautes causes » en vertu d'une certaine « connaturalité » avec elles (S. Thomas), traduisant le fait que la connaissance métaphysique est inséparable d'une certaine réalisation correspondante. Un autre exemple est l'idée même de tradition, par quoi R. Guénon entend, non pas les traditions comme telles, mais un corps de vérités principielles dont les traditions dérivent comme d'une racine commune et dont la forme primordiale échappe à toute investigation historique.

Si aucune épithète ordinaire ne convient aux ouvrages dont il s'agit, trouve-t-on du moins dans le passé quelque chose qui leur ressemble à certains égards ? On est tenté de penser en premier lieu aux « traditionalistes » du début du XIXe siècle, notamment Lamennais, de Bonald, Joseph de Maistre, auxquels nous pourrions ajouter Fabre d'Olivet, Martinez de Pasqually, Louis-Claude de Saint-Martin (1), Joseph de Maistre surtout, catholique et maçon, pour qui il n'y a point de dogme « qui n'ait sa racine dans la nature intime et dans une Tradition aussi ancienne que le genre humain », a parlé des principes métaphysiques, de l'ésotérisme et de l'analogie universelle d'une manière qui rappelle René Guénon, et il se rattachait d'ailleurs à un courant initiatique auquel l'auteur des *Aperçus sur l'Initiation* accordait une attention particulière. Toutefois, tandis que le traditionalisme était exclusivement orienté, quant à l'avenir, vers un « christianisme transcendant », c'est la destinée de l'Orient aussi bien que de l'Occident qu'embrasse l'œuvre de Guénon, où la perspective cyclique est traitée avec une ampleur unique et où la notion d' « orthodoxie » est appliquée pour la première fois aux traditions de l'humanité envisagées dans leur ensemble ; et si les derniers

1. Parmi les penseurs de l'Allemagne " romantique ", Schelling, Fichte, Schlegel et Novalis méritent d'être cités dans cet ordre d'idées. Cf. à ce propos les dernières pages de *Mystique d'Orient et Mystique d'Occident* dont la traduction française vient de paraître chez Payot.

mots de Joseph de Maistre ont été : « Je meurs avec l'Europe », l'auteur du *Règne de la quantité et les Signes des Temps*, 130 ans plus tard, s'est peut-être éteint en pensant qu'il mourait avec le monde traditionnel tout entier. Le traditionalisme était surtout une réaction contre le rationalisme et le naturalisme des XVIIe et XVIIIe siècles ; R. Guénon avait derrière lui l'extraordinaire accélération de la chute qui s'est produite au cours du XIXe siècle, siècle monstrueux et « stupide » (surtout dans sa seconde moitié), mais qui fut en même temps l'époque de la « réhabilitation » du moyen âge, des grandes synthèses historiques et de l'interpénétration de l'Orient et de l'Occident sur tous les plans ; ce mélange sans précédent du pire et du meilleur forme un chaos que Guénon a réussi à « hiérarchiser » grâce à une largeur de vue qui, elle aussi, devait être sans précédent (1).

Ce n'est guère qu'aux époques où la structure d'une civilisation menace de se rompre que l'on éprouve le besoin de chercher en dehors de ses limites les éléments d'une synthèse et d'un renouvellement. La crise spirituelle que fut la Renaissance offre-t-elle des écrits plus ou moins comparables à ceux dont nous parlons ? Il ne faut pas oublier que l'élargissement de l'horizon matériel (notamment astronomique et géographique) qui caractérise la Renaissance s'est traduit par deux courants divergents, d'une part, la tendance naturaliste, scientifique, moraliste et profane, de l'autre un retour éminemment « traditionnel » au platonisme, un intérêt croissant pour l'Orient et un ensemble d' « essais » visant à intégrer la vision de l'univers, devenue héliocentrique, dans une hiérarchie cosmologique dont Dieu est le Centre métaphysique. Nicolas de Cuse, Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Giordano Bruno et Campanella montrent comment le monde « naissant », que les nouvelles conceptions semblent soustraire à jamais au théocentrisme

1. On pourra mesurer l'ampleur de vue de R. Guénon en comparant ses écrits à l'ouvrage précité de l'indianiste et théologien allemand R. Otto, ouvrage qui parut environ en même temps que *La Crise du Monde moderne*.

médiéval, est parfaitement réductible au point de vue traditionnel, à condition de lui appliquer convenablement les principes des correspondances, de l'identification par la connaissance, de l'Unité et de l'Infini, et de s'affranchir du rationalisme qui s'était emparé de la scolastique ; et cela ressemble, *mutatis mutandis*, à ce que fera Guénon. Le cardinal de Cuse oppose à la connaissance rationnelle, dominée par le principe de contradiction, la connaissance intellectuelle ou intuition, que régit le principe de la « coïncidence des opposés » ; sa « mathématique intellectuelle » ou art des « transmutations géométriques » et sa notion du passage à la limite — qui prendra tant d'importance chez R. Guénon — sont plus proches que les écrits médiévaux du *Symbolisme de la Croix* et des *Principes du Calcul infinitésimal*. G. Bruno aspire à une « philosophie totale » qu'il rattache à la « religion égyptienne » et où l'homme connaît que Dieu est « plus intérieur à lui que lui-même ne peut l'être ». Nous retrouvons donc, du XIVe au XVIe siècle, ce contraste du traditionnel et de l'antitraditionnel qui marque la période romantique, mais tandis que les traditionalistes cherchaient le principe de leur synthèse dans un retour « en profondeur » aux vérités originelles, les platoniciens de la Renaissance — semblables en cela aux intellectuels dont s'entourait dans l'Inde, à la même époque, l'empereur Akbar — le cherchent peut-être davantage dans le sens de l' « ampleur », et l'on pourrait dire que l'œuvre de Guénon fond en une seule ces deux perspectives complémentaires.

Quant au moyen âge, il serait vain d'y chercher une formulation didactique des vérités spirituelles comparables à celle de René Guénon, c'est-à-dire indépendante de la perspective monothéiste. A quel besoin cela aurait-il pu répondre à une époque où les révélations à forme religieuse offraient aux aspirations métaphysiques les plus élevées de quoi se réaliser intégralement ? C'est d'ailleurs précisément par cette autonomie traditionnelle, par cette coïncidence de fait entre la Tradition primordiale et chacun de ses trois aspects

monothéistes, que le visage intérieur de l'Occident était alors plus proche que jamais de celui de l'Orient, si proche que tout contact « horizontal » entre l'un et l'autre eût été superflu et même nuisible, à moins de demeurer purement ésotérique et caché. Il est bien vrai que toutes les formes traditionnelles de l'humanité convergent dans le même Principe, mais il n'est pas nécessaire d'en prendre conscience pour accéder aux états supra-individuels de l'être.

Aussi faut-il remonter jusqu'à la précédente grande crise de la civilisation occidentale, jusqu'à ce troisième siècle où le christianisme s'apprêtait à s'établir sur les ruines de l'empire romain, pour rencontrer des exposés métaphysiques détachés d'une voie de réalisation particulière. Nous pensons en effet que c'est dans les *Ennéades* de Plotin, plus encore que chez les auteurs cités précédemment, que règne le climat intellectuel le plus voisin de celui de l'œuvre guénonienne. On trouve la plupart des idées centrales de cette dernière chez le maître du néoplatonisme, qui était de filiation pythagoricienne et n'ignorait pas les doctrines hindoues, mais sut s'affranchir du syncrétisme alexandrin : une perspective métaphysique dépassant l'ontologie ; l'idée de la réalisation par la connaissance ; les états de l'être conçus comme simultanés et parallèles aux degrés de l'Existence universelle ; la correspondance constitutive du microcosme et du macrocosme ; la doctrine de la transmigration et celle des cycles cosmiques ; la critique du rationalisme, du moralisme et des rêveries doctrinales des « occultistes » d'alors : les gnostiques, les astrologues et les magiciens. Plotin a fait pour le platonisme, à certains égards, ce qu'a fait pour l'hindouisme l'auteur de *L'Homme et son devenir selon le Vêdânta*, et l'on a d'ailleurs relevé à juste titre la ressemblance des hypostases plotiniennes avec les degrés de l'Existence dans les doctrines de l'Inde (1).

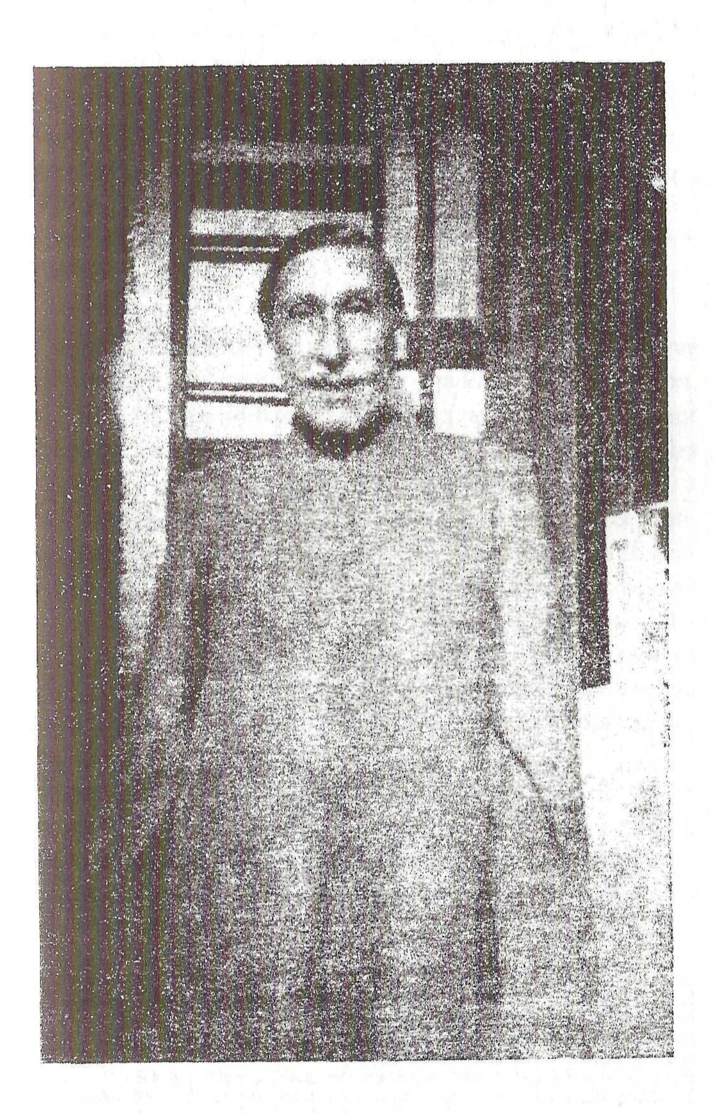
1. Emile Bréhier pense que la source de ce qu'il appelle " l'orientalisme de Plotin " doit être cherchée " plus loin que l'Orient proche de la Grèce, jusque dans les spéculations religieuses de l'Inde... " (*La Philosophie de Plotin*, p. 113).

Le point principal où les deux maîtres paraissent différer est celui du rôle des rites. Ceux-ci n'ont pour Plotin qu'une fonction négative : ils nous « désensorcellent » des influences maléfiques qui « hantent » le monde entier, mais demeurent sans effet dans le domaine de la pure contemplation. La notion de rites initiatiques au sens d'élément positif de la réalisation spirituelle semble dès lors lui être étrangère. Toutefois, cette divergence se révèle moins profonde si l'on tient compte de l'affinité entre les « sortilèges » plotiniens et la *Mâyâ* hindoue et du fait que R. Guénon a faite sienne l'idée shankarienne qu'aucun rite ne conduit à la connaissance, si bien qu'il s'accorde avec Plotin pour reconnaître que l'effet d'un rite, consistant à écarter un obstacle, est essentiellement négatif. D'autre part, sans vouloir aucunement diminuer l'œuvre très grande et admirable de Plotin, qui vivait à une époque ne disposant pas de nos moyens d'information, on peut reconnaître à R. Guénon le mérite d'avoir ramené toutes les traditions de l'humanité à un point de vue qui les rassemble sans les amoindrir parce qu'il les éclaire de l'intérieur. Sans son œuvre, la rencontre spirituelle de l'Orient et de l'Occident n'aurait pas encore trouvé le niveau intellectuel qui lui correspond.

L'énorme influence de l'œuvre de Plotin, véritable testament de l'antiquité, a été plus réelle qu'apparente et demeura longtemps indirecte. Ce n'est guère qu'aujourd'hui que l'on mesure ce que lui doivent les pères grecs et les maîtres soufis, les scolastiques et les « dionysiens » — notamment Maître Eckhart —, l'hermétisme et d'une façon générale tous les représentants de la *philosophia perennis*. Ce rôle, nous l'attribuons notamment au fait que ce « visionnaire » dépourvu d'orgueil messianique a su exprimer une doctrine essentiellement « platonicienne » avec une précision et une objectivité d'allure « aristotélicienne », ce qui rend son style à la fois impersonnel et intense, transparent et pénétrant, et situe son enseignement sur un plan où la « théorie » métaphysique rejoint en quelque sorte directe-

ment la « contemplation », conformément d'ailleurs au sens originel du mot théorie. Ce trait nous paraît être aussi celui des écrits de R. Guénon. Leur lecture abolit les cloisons étanches que certaines méthodes d'instruction occidentales érigent entre le « surnaturel » et le « naturel ». L'action fécondante et vivifiante des enseignements de celui qui « ne recevait que des intimes » demeurera sans doute, elle aussi, plus cachée que visible, mais elle n'en sera que plus profonde. Nombreux sont les théologiens, les philosophes et les hommes de lettres qui s'en inspirent sans les citer. Et il y a, en dehors de ceux qui acceptent toute son œuvre sans réserve, le nombre beaucoup plus considérable des intellectuels qui, déroutés par le monde moderne où ils ne croyaient plus possible d' « aimer Dieu avec l'intelligence », ébranlés dans leur foi par la coexistence de révélations également authentiques et qui leur semblaient s'exclure ou se contredire, doivent à René Guénon d'avoir compris une fois pour toutes que ce qu'ils appelaient « Dieu » a des dimensions en profondeur, une richesse, une réalité et une « valeur » universelles dont ils ne se faisaient aucune idée.

Jean THAMAR.



RENÉ GUÉNON en 1945.

QUELQUES REMARQUES A PROPOS DE L'ŒUVRE DE RENÉ GUÉNON (1)

Avant-propos

La Crise mondiale actuelle, envisagée au point de vue des énergies cosmiques qui y manifestent leur action, comporte, entre autres caractéristiques, un déploiement croissant de ce Pouvoir de suggestion et d'illusion que les théologiens catholiques appellent « le Diable » (2).

D'ailleurs, il n'est pas surprenant pour nous que ce Pouvoir exerce son action, même dans les domaines d'où il semblerait qu'il dût être le mieux exclu, puisque nous savons depuis des siècles, et même littéralement depuis des millénaires que la période précédant le « jugement dernier » doit voir le triomphe extérieur apparent de ce Pouvoir, qui d'ailleurs aura par là-même réalisé les conditions de sa propre ruine.

Nous n'avons pas l'intention de nous occuper de toutes les manifestations de cette activité, à laquelle il est déjà suffisamment difficile de résister afin de ne pas recevoir sa marque et son signe sur le front ou sur la main (3), mais il

1. Cette étude nous a été adressée en 1944 par un lecteur des *Etudes Traditionnelles* qui a eu l'occasion de contacts directs avec diverses écoles orientales. A cette époque — où nous n'avions pas de communications avec René Guénon — des critiques de certains points importants de l'œuvre de René Guénon s'étaient manifestées de la part de certains Hindous plus ou moins occidentalisés et de leurs disciples européens, notamment en ce qui concerne la « réincarnation ». Les circonstances n'ont pas permis alors la publication de cette étude, mais elle nous paraît ne rien avoir perdu de son intérêt avec le temps (*Note de Jean Reyor*).

2. Nous visons ici tout ce que René Guénon a eu en vue dans la rédaction du Chapitre X et de la conclusion de *L'Erreur Spirite*, textes auxquels nous prions de se reporter.

3. *Apocalypse*, XIII, 16 et 17 ; XIV, 9 à 13.

est certains domaines où nous ne pouvons nous abstenir d'intervenir, non pas mû par un désir personnel d'action extérieure, mais par souci de vérité.

C'est ainsi que certains faits récents, qui mettent en cause et en question l'œuvre et la personnalité de René Guénon, nous font une obligation de préciser certains points de doctrine ou de fait, puisque les circonstances extérieures excluent une intervention matérielle de l'intéressé.

I

Portée et caractère de l'œuvre de René Guénon

1. — Tout exposé intellectuel, dans quelque domaine que ce soit, constitue, puisqu'il est manifesté au dehors, une véritable « action », qui s'encadre dans le devenir cosmique; engendrant dans le développement de l'espèce humaine des séries indéfinies de conséquences, d'importance d'ailleurs fort inégales suivant les cas.

Cette « action », comme telle, s'exerce donc évidemment en accord avec les conditions logiques et ontologiques de ce devenir, et par suite, un tel exposé contient pleinement, et contient seulement, ce qui correspond à la place cosmologique où se situe l'individualité dont l'organe mental assume la tâche d'exprimer extérieurement ce qui fait l'objet de l'exposé. C'est là un des aspects de ce que l'on peut nommer la fonction cosmique de l'individu envisagé dans la Manifestation Universelle.

2. — L'œuvre de René Guénon, examinée de ce point de vue, est essentiellement consacrée à une exposition correcte de la Métaphysique pure, et les aspects cosmologiques, biologiques et pratiques de la Doctrine, n'y sont envisagés qu'accessoirement, et dans la stricte limite où il était nécessaire d'en esquisser le rattachement normal aux principes métaphysiques dont ces aspects subordonnés relèvent.

C'est qu'en l'état actuel du devenir de l'espèce humaine, il était nécessaire, et par conséquent inévitable, que fussent exprimées en Occident (où siège extérieurement la puissance matérielle) d'une manière précise et ne laissant pas de place à des erreurs plus ou moins volontaires, les données fondamentales de la Connaissance Métaphysique pure, de telle sorte que dans la crise présente et celles qui vont suivre, il soit possible à tous les hommes disposant d'un « intellect sain » et d'une véritable « bonne volonté » de vérifier si telle ou telle activité extérieure était, ou n'était pas, en accord avec ces données.

La place cosmologique occupée par René Guénon correspondait précisément à cette fonction.

3. — Il résulte d'ailleurs de la nature comme de la forme des exposés de René Guénon, que ceux-ci ne peuvent être détournés de leur véritable sens par les esclaves de l'Antéchrist, et utilisés ainsi par la Contre-Initiation, car, comme l'écrivait justement René Guénon lui-même en parlant du Diable (1), « il n'y a qu'un domaine qui lui soit rigoureusement interdit, et c'est celui de la métaphysique pure ».

Tout au contraire, il est toujours possible d'utiliser une doctrine cosmologique pour des fins quelconques, et même opposées, et c'est ainsi que, par exemple, des groupes d'hommes « plus ou moins bien ou mal inspirés », ont pu se servir et se réclamer des écrits de Saint-Yves d'Alveydre, tandis que dans le cas de René Guénon, ceux qui sont « mal inspirés » se trouvent forcés de s'inscrire en faux contre son œuvre et de se mettre en opposition avec elle.

II

René Guénon et les Orientaux occidentalisés

1. — La fonction cosmique qui s'est ainsi exprimée au moyen de René Guénon et que nous pouvons désigner comme

1. *L'Erreur spirite*, p. 314.

étant l' « Initiation » (précisément au sens cosmologique de ce dernier mot), a de cette manière assuré un contre-poids efficace aux conséquences de l'action poursuivie en sens inverse pour détruire partout (et spécialement en Orient où elle subsistait encore), la structure « régulière » des sociétés humaines, en faisant perdre de vue les conceptions métaphysiques sur lesquelles repose cette structure régulière, ou en altérant la compréhension de ces conceptions.

2. — En effet, depuis l'installation des Européens en Orient, un effort immense et tenace s'est exercé sans trêve, sous l'influence des dirigeants secrets du monde occidental, pour obtenir que la mentalité des peuples d'Orient soit, — autant qu'il se pourrait — détachée des formes traditionnelles légitimes dont ils relevaient, afin que le renversement des valeurs réelles, qui caractérise la mentalité occidentale moderne, puisse être étendu à l'ensemble de l'humanité terrestre, ce qui est une des marques et des conditions qui doivent être réalisées vers la fin du cycle actuel.

Nous avons ici l'occasion d'insister sur le fait, que l'extension à toute l'humanité de ce processus, différencie profondément la crise actuelle de toutes les autres crises analogues déjà traversées au cours des âges dits « historiques », et qu'ainsi se trouve mis, en valeur son caractère spécial de préparation immédiate au « Jugement dernier », pour employer le langage du Christianisme.

3. — Quoi qu'il en soit de ce dernier point, il est de fait que presque tout — nous disons bien presque tout — ce qui a été fait *en Orient* (1) pour rapprocher l'Orient et l'Occident, a eu en réalité pour objet de substituer aux conceptions propres des doctrines orientales, les « conceptions intellectuelles » du monde occidental moderne, en revêtant ces dernières d'un voile ou d'une terminologie propres à en masquer la véritable nature.

1. Qu'il s'agisse de l'Inde, de la Chine ou même de l'Islam.

Ainsi, il est nécessaire d'affirmer, si désagréable que cela puisse être à certains, que les Orientaux qui ont prétendu mettre les doctrines orientales à la portée des Occidentaux, n'ont en fait, été que les missionnaires de l'Occident. Ces gens, Orientaux occidentalisés en fait, n'ont pu et ne peuvent qu'abuser ceux qui leur accordent une confiance qu'ils ne méritent en aucune façon, et la supposition la plus favorable qu'on puisse faire en leur faveur, est qu'imprégnés à leur insu des influences occidentales qu'ils ont subies inconsciemment, ils s'abusent eux-mêmes en abusant les autres.

Il est, à cet égard, certains critères qui ne trompent pas, comme par exemple l'emploi du substantif « le Divin » qui, inconnu de l'Orient et emprunté au piétisme protestant-anglo-saxon (1), constitue l'une de ces marques d'antitraditionalisme et de faiblesse intellectuelle que nous avons en vue. Nous visons ici en particulier certains textes publiés sous le patronyme de Shrî Aurobindo, sans vouloir d'ailleurs, faute de documentation suffisante, porter un jugement quelconque sur cette personnalité elle-même, et sur son action, ce qui exigerait de nombreuses précisions et distinctions, et en somme un travail que nous ne pouvons actuellement entreprendre. Nous aurions des remarques analogues à présenter à propos de certaines traductions commentées de textes thibétains, d'une lamentable médiocrité intellectuelle.

4. — Plus précisément, nous devons ajouter encore que le processus par lequel des Hindous, se réclamant de Ṣrî Ramâkrishna viennent en Occident exposer un Vêdânta très nettement occidentalisé, relève en fait des manœuvres par lesquelles on s'efforce de donner aux Occidentaux l'illusion qu'ils pénètrent dans le domaine de l'Initiation, et aussi qu'ils entrent dans le champ des connaissances conservées

1. Nous tenons à préciser que nous constatons un fait, et que si ce fait concerne les " Anglo-saxons ", cela n'exclut pas du tout que l'action de la contre-initiation prenne appui, suivant les circonstances, sur tout autre peuple de la Terre. Nous ne pouvons développer ici les considérations qui se rattachent à cet ordre de questions.

en Orient, alors qu'en réalité ils demeurent, malgré les apparences, dans le domaine mental contrôlé étroitement par les véritables dirigeants des peuples occidentaux qui dominent extérieurement, par force ou par ruse, les peuples d'Orient.

Bien plus, en Orient même, les dirigeants des entreprises pseudo-orientales que nous avons en vue ont pour tâche réelle, quelles que soient leurs prétentions et leurs illusions, de répandre parmi les Orientaux même, dans toute la mesure où cela est possible, la mentalité anti-traditionnelle à laquelle nous avons fait allusion plus haut. Qu'on le veuille ou non, tout ceci se situe dans le cadre des activités que nous avons visées en 2, ci-dessus.

5. — Par contre, il existe en Occident des traces notables d'un effort proprement dirigé en vue de rendre possible une préparation intellectuelle à la connaissance effective des doctrines traditionnelles, et nous visons ici spécialement d'une part les traductions de Mohyiddin-Ibn-Arabi, parues dans la revue « La Gnose » (1), et d'autre part certaines traductions de textes orientaux publiées par l'école belge ; la formation intellectuelle catholique des auteurs de ces dernières traductions les ayant préservés (malgré les limitations auxquelles ils étaient intellectuellement sujets) de prendre une direction anti-traditionnelle.

6. — Il serait cependant erroné de ne pas ajouter aux affirmations qui précèdent une contre-partie indispensable, en notant que l'activité anti-traditionnelle, qui s'exerce dans les entreprises pseudo-orientales, que nous avons visées, a par contre pour effet de préparer l'unification spirituelle de l'humanité, en habituant des catégories nombreuses d'êtres humains aux formes de langage et aux symboles que revêtent les doctrines orientales, et aussi en ouvrant à leur sensibilité (à défaut de leur intellect) les chemins

1. Et réimprimées dans le *Voile d'Isis*. — *Études Traditionnelles*.

de l'Orient, ou du moins les approches de ces chemins.

Il s'agit là d'un processus analogue, à celui par lequel, en Occident, les activités pseudo-traditionnelles (donc en réalité anti-traditionnelles) des milieux néo-spiritualistes (occultistes en tête) aboutissent à conduire certains vers des voies intellectuelles dont sans cela ils n'auraient pas songé à rechercher l'entrée.

Le danger que nous signalons serait donc de s'attarder dans ces directions défectueuses ou de leur attribuer une portée et une signification qu'elles n'ont pas.

Pour adopter un langage employé quelquefois, on peut dire que les diverses écoles ou groupes que nous critiquons durement, relèvent, à certains points de vue, de ce processus qui, dans l'Initiation, est appelé « descente aux enfers », de sorte qu'envisagés d'un point de vue beaucoup plus général, ils s'encadrent dans l'harmonie totale de la Manifestation Universelle et jouent, à leur place, le rôle qui convient, en vue de la réalisation des conditions qui marqueront la fin du Kali-Yuga.

7. — Ce que nous tenions donc essentiellement à préciser ici, c'est avant tout la place réelle de toutes ces manifestations par lesquelles on « occidentalise l'Orient », et par lesquelles on illusionne les Occidentaux qui recherchent les « Clefs de l'Orient ».

Nous voulions aussi préciser que chacun peut se situer lui-même par rapport aux diverses voies possibles, d'après le choix qu'il fait entre un Occidental orientalisé comme René Guénon, et un Oriental occidentalisé, comme ceux que nous visons.

III

René Guénon et la réalisation métaphysique

1. — Il est assez frappant de constater que la plupart des Occidentaux qui ont été attirés par l'œuvre de René Gué-

non, et qui se croient sincèrement « guénoniens », manifestent une très vive impatience d'être mis en possession de « procédés de réalisation », et qu'ils manifestent une certaine déception, du fait que René Guénon a systématiquement laissé de côté ce point dont l'importance est évidente.

Or, c'est en raison de conditions très générales, auxquelles il n'est au pouvoir de personne de se dérober, que René Guénon s'est tu sur ce point. Nous ne pouvons traiter, même succintement, une telle question, qui exigerait une mise au point excédant de beaucoup les limites d'une courte note ; mais il est cependant possible d'en chercher certains aspects, plus particulièrement en rapport avec les circonstances qui nous ont amené à écrire ces quelques pages.

2. — Tout d'abord, il est nécessaire de souligner que l'on ne peut échapper à l'impression, que, lorsque des Occidentaux parlent de « procédés de réalisation », ils ont en vue une sorte de « recueil de recettes » telles qu'en les mettant en œuvre d'une manière régulière, systématique et progressive, sous la conduite d'un bon professeur, il s'en suivrait un avancement régulier dans le chemin qui conduit de l'état de profane à celui de Délivré. Dans cette conception, la « transmission initiatique » serait une sorte de rite préliminaire, moyennant lequel se produirait une transformation de la biologie du récipiendaire, assurant le déroulement du processus dont nous parlons.

3. — Sans doute, cette manière de se représenter les choses n'est pas formulée d'une manière aussi schématique, qui apparaîtrait à certains égards un peu trop naïve ; mais cependant, inconsciemment, la plupart des Occidentaux se représente le processus initiatique d'une manière assez analogue à celle que nous venons de décrire.

Or, il faut bien dire que cette description très généralement répandue ne correspond pas, si on la schématise ainsi, à la réalité et ce n'est point par une telle représentation que

l'on peut trouver un accès à la Connaissance effective comportant la réalisation des états d'existence dans les deux sens de l'ampleur et de l'exaltation, puis de Ce qui est au delà des états d'existence.

La *description* — (et non la définition) — correcte de ce processus exige des développements assez étendus pour être intelligibles, et nous ne pouvons songer à présenter actuellement ces développements. Aussi nous bornerons-nous à présenter une analogie empruntée à un processus assez comparable, bien que relevant d'un domaine différent, nous voulons dire le domaine religieux, qui, malgré les caractéristiques du temps présent, demeure encore relativement assez familier à beaucoup d'Occidentaux.

4. — Dans l'ordre d'idées et de réalités auquel correspond la « religion », le but proposé à l'individu se présente comme « le salut », la « vie éternelle », la « sainteté », chacune de ces désignations correspondant d'ailleurs à des aspects différents de la réalité dont il s'agit.

Or, le « sacrement du baptême », par lequel on devient chrétien est bien une condition nécessaire (1) pour appartenir au Corps de l'Eglise, et par suite pour bénéficier en principe des possibilités inhérentes à l'état de Chrétien.

Mais, d'une part, il peut être suppléé au baptême pour tous ceux qui dans la plénitude de leur vouloir, désirent parfaitement, sans aucun mélange de fraude interne, accomplir ce qui est ou ce qu'ils croient être la volonté de Dieu.

D'autre part, la possession d'un bon enseignement concernant la doctrine chrétienne, et la soumission aux directions d'un prêtre par lequel on a été baptisé, ou de l'un de ses confrères ne peuvent à aucun degré garantir la conquête de la « sainteté ».

1. Il est dit « nécessaire de nécessité de moyen relative », c'est-à-dire qu'il est nécessaire dans le cours ordinaire des choses mais qu'il peut y être suppléé par d'autres moyens quand certaines conditions particulières sont remplies.

5. — De même, il faut affirmer :

a) Que la possession d'un corps de doctrines théoriques et pratiques (ou techniques) comportant des méthodes efficaces (en principe) pour la conquête des états d'existence supérieurs, ne constitue pas par elle-même une condition suffisante pour réaliser la possession effective de ces états, et encore bien moins pour atteindre Ce qui est au delà de tous les états d'existence.

b) Qu'il faut, outre cette possession, en quelque sorte extérieure, un ensemble de qualifications internes, que l'on apporte avec soi en venant dans ce monde, mais qui ne développent effectivement leurs effets que dans la mesure où les ensembles de causalités internes inhérentes à la série de l'individualité envisagée, et de causalités cosmiques ou externes qui se déploient de façon concomitante et rigoureusement corrélative, permettent la manifestation effective de ces possibilités au cours de l'existence humaine considérée.

c) Parmi ces ensembles de conditions causales, la réception de certains rites spéciaux, constitue une nécessité habituelle, en ce sens que ces rites amènent la participation (au moins en principe et virtuellement) à certains groupes d'énergies subtiles et spirituelles en rapport avec certaines des modalités (en nombre d'ailleurs indéfiniment indéfini) dont est susceptible la biologie de l'espèce humaine prise dans toute son extension.

Par cette réception est donc ouverte en principe une voie permettant une extension individuelle en rapport avec toute l'extension dont sont susceptibles les formes, énergies, ou modalités biologiques dont il s'agit.

Prise dans toute la généralité dont elle est susceptible, cette notion conduit à l'Initiation aux Petits Mystères aboutissant à la « restitution de l'Etat Primordial » (la clef d'argent de Dante, *Purgatoire, Paradis*).

d) Il y a naturellement ici pluralité de rites, et même indéfinie pluralité, comme il y a pluralité de formes, de groupes énergétiques et de modalités biologiques, dans l'ordre des réalisations cosmologiques dont il s'agit ici.

Aussi existe-t-il de nombreuses lignées initiatiques différentes les unes des autres, avec des rites qui correspondent à ces différences. C'est seulement à la pleine réalisation de l'Etat Primordial, c'est-à-dire de la plénitude de toute l'extension des possibilités incluses dans l'Etat humain, que ces différences cessent d'exister.

D'ailleurs, si l'on considère le processus initiatique dans son ensemble, jusqu'à la restitution dont nous parlons, il faut dire, adoptant le symbolisme de Dante, que la clef avec laquelle a été ouverte la Porte Sainte est détenue par un « Ange » quels que soient d'ailleurs les hommes par lesquels, s'est exprimée l'action qui a amené la réalisation de ce processus.

D'autre part, ni la réception d'un rite, ni la possession d'une technique (dans son expression par des mots qui par définition ne peuvent excéder les limites du mental) ne garantissent un acheminement régulier dans la voie de la réalisation effective de la Connaissance. En fait, comme le disait un rituel martiniste (que sans doute nous interprétons dans un sens plus plein que celui-là même qui l'écrivit) : « C'est de toi-même, dans tout ton isolement, que tu dois tirer le principe de ton avancement ». C'est-à-dire que la réalisation, étant œuvre interne, qui s'accomplit dans et par l'Unité, ne peut être effectuée que par cet effort intérieur où l'approfondissement de l'Unité interne s'accompagne de l'expansion indéfinie dans son ordre, des possibilités de l'être humain.

e) Au delà de la restitution de l'État Primordial et de l'ouverture des Grands Mystères avec la clef d'or (Dante), il n'est plus question des distinctions qui précèdent, pas plus d'ailleurs *que des rites au sens que nous voulons seul envisager ici.*

f) Ainsi que l'indique explicitement René Guénon dans

divers passages (1), les rites constituent une aide et un point d'appui normal, mais non pas une condition strictement indispensable. D'ailleurs comme l'affirme de son côté le traité de Mohyiddîn Ibn Arabî sur les *Catégories de l'Initiation*, il a existé, il existe, il existera des Solitaires qui ne relèvent pas de la hiérarchie qui aboutit à « l'Apogée Spirituelle », mais directement de cet esprit, dont El-Khidr est l'expression dans la formulation musulmane de la Tradition, et dont les équivalents, quoique moins connus, sont également mentionnés dans les autres formes traditionnelles.

g) Enfin, pour en terminer avec ce qui a trait à cet ordre de questions, il convient de souligner que la *rencontre* de détenteurs de l'enseignement traditionnel, c'est-à-dire d'individualités rattachées sous une forme ou sous une autre à une organisation gardant un contact effectif avec le Centre du Monde constitue pour celui auquel pareille chose arrive le témoignage qu'il parvient à l'entrée du Chemin, alors même que des conditions diverses s'opposent à une réalisation effective des possibilités correspondantes. D'ailleurs si dans ce domaine toute impatience serait un obstacle à l'avancement spirituel, par contre les efforts internes même s'ils ne produisent pas d'effet extérieur engendrent cependant les germes, ou les possibilités, qui se développeront tout naturellement au moment opportun.

6. — Nous ajouterons encore une remarque qui, sans doute, agréera peu à certains, mais, qui, précisément, est opportune en raison même de cet effet.

Les débuts du processus initiatique, ont en réalité pour résultat d'ouvrir dans l'individu humain des voies par lesquelles il entre en rapport conscient ou non avec les puissances cosmologiques que nous venons d'envisager au cours du paragraphe 5. Ces puissances présentent évidemment,

1. Par exemple dans l'*Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, p. 159 et *Orient et Occident*, P. 229 et 230 de la 1re édition, les restrictions formulées dans le dernier passage visent non pas les rites, mais l'Enseignement traditionnellement organisé.

entre autres champs de manifestation, des activités dans les domaines intellectuels, politiques, religieux, économiques, etc., etc... (1)

Il y a donc dans ce domaine, comme dans celui des « pouvoirs » deux dangers à éviter. Le premier serait de méconnaître la réalité de ces liens, et, sous prétexte d'indifférence pour « le point de vue cosmologique », de devenir l'esclave inconscient du système complexe d'actions et de réactions auquel nous faisons allusion ici, et dans lequel le rattachement à une organisation quelle qu'elle soit comporte inévitablement une participation.

Nous voulons dire très explicitement que la forme même d'une organisation : judaïque, maçonnique, chrétienne, musulmane, hindoue, lamaïste, taoïste, etc., entraîne pour celui qui s'y trouve des liaisons avec le rôle intellectuel, politique, économique, etc., de la Forme dont il s'agit, dans la biologie générale de l'espèce humaine.

Le second danger serait au contraire d'accepter la servitude inhérente à ces liens, avec les limitations qu'elle comporte, ce qui entraînerait des dangers aussi graves, bien que d'une nature différente, que ceux attachés à la recherche des « pouvoirs » pour eux-mêmes. Le processus initiatique comporte en effet la reconnaissance effective des liens dont il s'agit, ainsi que la détermination des fonctions respectives des diverses formes, et l'ouverture du chemin par lequel en se libérant des servitudes par lesquelles on est retenu à distance du Lieu Central où ces formes s'unifient dans leur Principe commun.

IV

René Guénon et la réincarnation

1° Aucune question ne paraît avoir donné lieu à plus de malentendus et de controverses que celles de la réincarna-

1. Matgioi indique, pour le cas du Taoïsme vers 1900 les correspondances de ce genre, dans son ouvrage *La Voie Rationnelle*, chapitre VII.

tion (Si ce n'est celle de l'*Atman* et de l'*Iswara*), non pas qu'elle présente des difficultés exceptionnelles, mais plutôt parce que pour l'exposer correctement sous ses divers aspects, il faudrait entrer dans des développements assez étendus, portant sur des notions qui paraissent tout à fait étrangères aux Occidentaux.

Nous ne pouvons songer à faire présentement un tel exposé et des explications inévitablement très succinctes risquent d'ajouter encore à la confusion qui règne dans ce domaine. Il nous semble pourtant que malgré ces inconvénients que nous ne méconnaissons pas, nous ne pouvons nous dispenser de présenter au moins quelques considérations fondamentales sur certains points essentiels.

2° Avant tout, il faut bien constater ce fait (dont la signification exigerait une étude spéciale), qu'alors que les religions occidentales nient la réincarnation, par contre les foules orientales, particulièrement celles qui se rattachent à la civilisation indienne, croient à une suite d'existences sous forme humaine, animale, etc... (les cinq destinées). Cette opposition est du même ordre que celle qui *semble* exister entre les traditions apparemment « créationnistes » et celles apparemment « émanationnistes », ou entre les traditions qui font état de l' « Attract Originel » (*Nahash*) comme origine de l'existence séparée, et celles qui font état de l'*Avidyâ*, l'ignorance ou l'illusion.

En fait, comme toujours, en pareil cas, il s'agit de « points de vue » différents sur la « Réalité totale » qui en comporte une « indéfinie indéfinité », et aucune contradiction réelle n'existe ni ne peut exister entre eux. Par contre, il y a risque d'erreur grave, si l'on ne précise pas à quoi correspond chaque point de vue spécial, c'est-à-dire si l'on ne fixe pas ses limitations (ou ses limites) et ses relations avec les autres points de vue.

3° Ainsi que nous l'exposions en commençant cette note, René Guénon a eu pour tâche fondamentale l'exposé métaphysiquement exact des doctrines traditionnelles, et il n'a abordé que dans la mesure strictement indispensable à cette fin, la description cosmologique de la Manifestation Universelle dans ses rapports avec le devenir humain.

C'est ainsi, que dans son ouvrage fondamental, *L'Homme et son devenir selon le Vêdânta*, il a exposé complètement (bien qu'en abrégé), les diverses étapes que parcourt ce qui est présentement l'homme, lorsque celui-ci suit une des voies qui conduisent de l'état humain à la Libération ; par contre, il n'a pas abordé, sinon par une allusion à la théorie des cycles, l'exposé du devenir de l'Etre dans le passage d'un état individuel humain à un autre état individuel.

4° Dès lors, il a métaphysiquement démontré (chapitre VI de *L'Erreur Spirite*) le caractère erroné de ce que les Occidentaux entendent par la « réincarnation », c'est-à-dire : le passage d'une même substance séparée, de nature spirituelle, ou âme (formant une sorte de monade), par une suite d'états corporels successifs (1).

Nous devons d'ailleurs ajouter tout de suite que nous ne connaissons aucun texte canonique, soit oriental, soit occidental, où la réincarnation, entendue de cette façon, se trouve mentionnée, et cela simplement pour la raison suffisante que nous n'en connaissons aucun où la notion d'*âme*, telle que croient l'envisager les Occidentaux modernes (substance + unitaire + spirituelle + individuelle) (2), se trouve associée soit à l'idée de retour à un même état, soit même à l'idée d'une survivance après la mort.

Tout ce qui a été dit de contraire à cette affirmation repose sur des erreurs d'interprétation ou de traduction, et résulte de cette infirmité des hommes du *Kâli-Yuga* qui leur rend

1. Nous employons ici à dessein, une formule aussi descriptive que possible du processus envisagé (car on est ici dans le devenir temporel) mais nous ajoutons immédiatement que les mots ainsi assemblés sont logiquement incompatibles, donc la formule absurde. Au surplus il en est généralement ainsi pour la plupart des formules philosophiques de l'Occident dont le contenu est effectivement " impensable " donc absurde ou illusoire.

2. Exemple de mots incompatibles.

si difficile de concevoir des existences sans forme ou des existences qui ne soient pas supportées par des substances séparées et irréductibles.

Or, ni dans le Judaïsme (où ni *Nephesh*, *Ruach* et *Neschamah* ne correspondent à ce que les modernes appellent âme et esprit), ni dans le Christianisme (où saint Paul s'est naturellement borné à transposer ces termes hébraïques) ; ni dans le Brahmanisme (ou *Atman* n'a rien de commun avec l'âme des modernes) ni dans la *Bhâgâvad-Gîta* (où la formule employée au Chapitre II, 22 désigne la série causale individuelle qui engendre une continuation de vies sur vies à travers le courant des formes), ni encore bien moins dans le Bouddhisme ou le Lamaïsme (où l'*Alaya Vîjnana* correspond à la formule de la *Bhagavad-Gîta*), ni dans l'Islamisme ésotérique ; en un mot dans aucune des formes orthodoxes, rien de tel n'a jamais existé, et la conception moderne occidentale est aux conceptions métaphysiques de l'Orient ce que la dévotion viscérale au Sacré-Cœur est à l'ardeur de l'amour informel du véritable chrétien pour le Verbe suprême, incarné (donc manifesté) dans Jésus-Christ, Celui qui est pour le Chrétien la source par qui se produit dans l'homme tout ce qui est Amour et par qui subsistent et se meuvent dans le Cosmos, le Soleil et les autres Etoiles.

5° Mais, précisément, les questions proprement métaphysiques étant traitées d'abord à leur rang primordial (qu'il s'agisse de la *Mahâprajnâ parâmita* dans le Lamaïsme, des *Brahma Sûtras* dans le Brahmanisme, etc.) une section importante de l'enseignement sacré de l'Orient porte sur la description cosmologique de la Manifestation universelle dans ses rapports avec l'Etat humain (*Abidharma* dans le Lamaïsme, etc...) ainsi que sur les rapports individuels et sur les techniques correspondantes (Tantras ou *Rgyud*).

Or, cette description purement phénoménique met en jeu tous les processus englobés fort sommairement dans ce que les anciens Pythagoriciens appelaient la métempsychose et

dont nous voudrions essayer de donner au moins une légère idée.

6° L'état humain, caractérisé par la possession du *Manas* (organe mental) (simple participation d'ailleurs au *Manu* cosmique) comporte un certain nombre de caractéristiques psychologiques (1), parmi lesquelles la mémoire.

D'une part, la série interne des états que parcourt un homme au cours de son existence individuelle engendre la détermination de l'état d'existence qui succédera à cet état humain.

D'autre part, la série externe (correspondant à la précédente) de ses actes au cours de son existence présente a engendré dans le monde grossier comme dans le monde subtil, des séries de causalités, parmi lesquelles un grand nombre appartiennent à ces complexes psycho-mentaux que nous avons l'habitude métaphysiquement erronée de considérer comme *constituant* l'être individuel humain que nous connaissons (alors qu'ils n'en sont que des éléments formant aggrégat, comme les éléments physiques qui entrent dans la composition du corps grossier puis en ressortent, au cours de l'existence).

Ces séries de causalités se déployent *après* la mort, engendrent des suites d'états psycho-mentaux, centralisés (ou agrégés) sur une ou plusieurs existences individuelles, qui seront à cet égard, dans cette limite et sous cette forme, la continuation dans le domaine psycho-mental de l'existence psychologique du disparu.

Ainsi se constituent les « réincarnations » du mort, qui n'ont en vérité rien de commun avec la réincarnation, puisqu'il s'agit exclusivement d'une métempsychose.

7° C'est ici le lieu d'ajouter que dans certains cas la concentration unifiante de la vie psychologique au cours d'une existence humaine peut être telle, que presque tous les élé-

1. Nous employons ce mot faute de mieux. Il s'agit de ce que l'*Abidharma* appelle *Caittas* " les choses " (*dharmas*) associées à la pensée.

ments psychologiques qui étaient liés à cette existence soient amenés à se regrouper dans une même nouvelle existence humaine, de telle sorte que la continuité sériale ainsi créée donne l'illusion d'une transmission substantielle.

De même, dans l'arc-en-ciel, des gouttes d'eau entrent dans la zone où l'illusion colorée semble localisée pour un observateur, puis, en ressortent, sans qu'en réalité il y ait aucune couleur qui subsiste au point où on la voit, supportée par aucune substance colorée.

8° D'ailleurs, dans certains cas, la réalisation d'un état où des éléments non-individuels, non-humains, se manifestent à travers la forme humaine (voir ci-dessus ce qui a été dit à propos de la réalisation métaphysique) s'accompagne justement de la réalisation de cette concentration unitaire que nous visions ci-dessus. Dans ces cas, la continuité sériale envisagée s'accompagne d'une continuité analogue de la manifestation de l'élément non-individuel non humain, et les cas que nous envisageons présentement correspondant à ce que le Lamaïsme désigne comme *Tûlkous* (Ex. le Dalaï-Lama, *Tûlkou* partiel de *Soubhouti* en même temps que d'*Avalokitêswara* qui continue par ailleurs son existence sous les diverses formes et conditions qui correspondent à sa définition et à ses fonctions).

D'autre part, une telle transmission demeure, il faut le dire, sujette à bien des aléas, car elle est subordonnée aux conditions cosmiques générales, et les aggrégats d'éléments qui se succèdent ainsi en séries peuvent subir des changements par additions, soustractions, ou même modifications corrélatives aux modifications de la biologie humaine sur l'ensemble de la Terre au cours de la durée.

9° Enfin, pour en terminer avec cet ordre de questions nous devons ajouter que de même que dans notre monde occidental, beaucoup de fidèles parfaitement incapables de toute activité proprement intellectuelle prennent à la lettre la terminologie religieuse, et, en fait, adorent plus ou moins consciemment des images taillées ou peintes, ou bien des images psycho-mentales, de même en Orient la foule peu douée au point de vue métaphysique ou peu instruite voit facilement dans les phénomènes de continuation sériale que nous venons de décrire ce que les occultistes et néo-spiritualistes de tout genre entendent par réincarnation.

D'ailleurs l'effort puissant d'occidentalisation de l'Orient, auquel nous nous référons au début de cette étude, s'exerce naturellement sur ce point comme sur tous les autres dans le sens le plus propre à détruire tout ce qui constitue l'esprit traditionnel, de manière à rendre possible là comme partout la conquête du pouvoir terrestre par tout ce qu'il y a de plus bas et de plus opposé à l'ordre hiérarchique des valeurs réelles.

V

Conclusion

En manière de conclusion, nous insistons encore sur l'extraordinaire puissance de suggestion, sans cesse croissante, du pouvoir de mensonge qui dominera entièrement le monde extérieur avant la fin du cycle. Nous savons qu'il y aura un moment où chacun, seul, privé de tout contact matériel qui puisse l'aider dans sa résistance intérieure, devra trouver en lui-même, et en lui seul, le moyen d'adhérer fermement, par le centre même de son existence, au Seigneur de toute Vérité. Ce n'est pas là une image littéraire mais la description d'un état de choses qui n'est peut-être plus très éloigné. Puisse chacun s'y préparer et s'armer d'une telle rectitude intérieure que toutes les puissances d'illusion et de corruption soient sans force pour l'en faire dévier. Rien ne saurait mieux que l'œuvre de René Guénon faciliter aux Occidentaux cette préparation.

J. C.

RENÉ GUÉNON ET LE BOUDDHISME

Si certains lecteurs, se souvenant des premières éditions des ouvrages du grand *jnânin* défunt, notamment de l'*Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, et de *L'Homme et son devenir selon le Vêdânta*, si certains lecteurs, disons-nous, s'étonnent quelque peu du titre qui a été choisi pour cette étude, nous répondrons qu'il ne s'agit point de soumettre à un examen critique quelconque les vues de René Guénon, tant antérieures que récentes, sur le Bouddhisme, mais bien de démontrer qu'en dépit de certaines difficultés d'interprétation qui avaient surgi dans le passé, le point de vue « guénonien » ne se révèle pas moins valable en ce qui concerne la forme bouddhiste de la Tradition Universelle que dans le cas des autres formes dont René Guénon a spécifiquement traité.

Quant aux ouvrages précités, tout ce qu'il importe de dire afin d'écarter tous malentendus à ce sujet, c'est que, quand la question du Bouddhisme a enfin été soumise à René Guénon, il y a quelques années déjà, accompagnée de références doctrinales et textuelles (dont une partie nous a été fournie par Ananda K. Coomaraswamy), René Guénon a aussitôt décidé que les passages mis en cause concernant le caractère originel du Bouddhisme, seraient ou modifiés ou supprimés, tout en y ajoutant d'autres modifications portant sur des points qui, étant moins importants, ne lui avaient pas été expressément signalés.

Ce qui a fourni l'occasion de soulever cette question, fut la traduction anglaise de l'*Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues* et une nouvelle édition anglaise de *L'Homme et son devenir selon le Vêdânta* ; la probabilité

que ces traductions anglaises seraient lues par des Orientaux de tradition bouddhiste rendait une mise au point assez urgente.

Il importe de dire d'ailleurs que, si René Guénon a voulu se placer, au début, au point de vue du grand maître du *jnâna-yoga* sous sa forme hindoue, Shankarâchârya, l'attitude de celui-ci envers le Bouddhisme de son époque n'est pleinement compréhensible que si l'on tient compte des nécessités extérieures liées à la détermination exacte des domaines de deux traditions différentes dont la coexistence dans la même civilisation gênerait l'économie de chacune. Pour Shankarâ, il s'agissait avant tout de sauvegarder l'orthodoxie hindoue contre toute tentative, fût-elle la plus justifiée dans son ordre, qui aurait pu mener, même indirectement, à une rupture interne de sa forme. En poursuivant ce but, devenu pour lui capital, Shankarâ n'avait aucune raison de ménager un mouvement tendant à échapper au cadre providentiellement établi pour l'Hindouisme.

Dans un cas semblable l'attaque se déclanche en faisant état du côté négatif de la doctrine soi-disant opposée, voire même des abus auxquels ce côté négatif serait susceptible de fournir l'occasion. Dans le cas particulier, il est significatif que Shankarâ a été lui-même l'objet de critiques de la part d'autres Hindous, lesquels l'accusaient de propager une doctrine qui n'était que du Bouddhisme déguisé. La concomittance entre l'attitude de Shankarâ à l'égard du Bouddhisme et celle de certains Hindous vis-à-vis de Shankarâ lui-même est d'ailleurs bien caractéristique et, à vrai dire, c'est la seconde attitude qui représente le point de vue le plus profond, car, en dépit d'une différence très accentuée quant à l'expression et à la méthode, la position spirituelle de Shankarâ, donc du Vêdânta et celle du Bouddhisme Mahâyânique s'apparentent au point qu'on peut parler d'une quasi identité.

Ceci dit, il nous reste à préciser ce que les œuvres de René Guénon contiennent de positif relativement à la tradition

bouddhiste. Le premier exemple que nous donnerons est d'une portée tout à fait générale et consiste dans le fait, dont nous avons nous-mêmes eu l'expérience à maintes reprises, que l'expression guénonienne des principes métaphysiques s'accorde pleinement, et parfois même textuellement, avec ces mêmes principes tels qu'on les expose au Tibet aujourd'hui. En effet, il nous est arrivé plus d'une fois de citer quelque phrase de Guénon — mais toutefois sans mentionner le nom de l'auteur — afin d'illustrer un point de doctrine quelconque, et de constater que la phrase en question était aussitôt approuvée, voire même « reconnue » par nos interlocuteurs tibétains, y compris des Lamas éminents, sans qu'ils soupçonnent qu'elle provenait d'une autorité étrangère quant à la race et au rattachement traditionnel. Le fait que René Guénon n'a pas traité spécifiquement du Bouddhisme et qu'il a même, jusqu'à un certain point, méconnu cette forme, renforce en réalité la thèse de l'universalité et de l'orthodoxie intrinsèques de la doctrine telle que l'a exposée celui dont nous honorons la mémoire. Le Tibet l'a reconnu sans le connaître et cela, on ne saurait trop y insister, constitue en faveur de l'œuvre de René Guénon un témoignage aussi puissant qu'impartial.

Il ne faut d'ailleurs pas oublier que René Guénon, de son côté, a toujours reconnu, sans la moindre réserve, la valeur et l'orthodoxie de la tradition tibétaine et, de ce fait, il avait reconnu implicitement l'authenticité du tronc dont cette tradition n'est qu'une branche parmi les autres (bien qu'une des plus remarquables) ce qui neutralise en grande partie les doutes qu'il éprouvait il y a une dizaine d'années encore au sujet du Bouddhisme originel. En effet, le point de vue de René Guénon sur l'origine et la nature des traditions authentiques exclut *a priori* la possibilité qu'un mouvement hétérodoxe en lui-même puisse constituer le point de départ d'une tradition dans le sens vrai de ce mot.

René Guénon a exercé au Tibet une influence quelque peu inattendue ; en ce sens que nous avons été poussé à

composer une adaptation spéciale de *La Crise du Monde moderne* à l'usage des Tibétains. On avait parlé à plusieurs reprises de traductions de ce livre en langues orientales, dans l'espoir que de telles traductions fourniraient aux Asiatiques plus ou moins désaxés un moyen de s'instruire quant au véritable caractère des manifestations du monde moderne, et, par là, de contribuer à consolider chez eux l'esprit traditionnel « replié sur lui-même », comme l'a dit Guénon. Mais plus on étudiait cette question, plus on se persuadait qu'une traduction proprement dite ne conviendrait pas et que, pour rendre l'exposé pleinement compréhensible à des individualités aux habitudes mentales si différentes des nôtres, il fallait une large adaptation quant à l'expression, aux exemples, et même à la forme de l'ouvrage. Nous nous sommes consacré à cette tâche dès la fin de 1947, après notre retour du Tibet, et l'ouvrage a paru en tibétain à l'automne de 1950 sous le titre : *Le Kâli-Yuga et ses dangers*, un peu tardivement, en égard à la situation actuelle de l'Asie Centrale, mais il a été impossible de le faire paraître plus tôt.

Afin d'assurer à l'ouvrage une autorité traditionnelle incontestable, il a été présenté sous la forme d'un commentaire sur le « testament » du treizième Dalaï-Lama publié peu avant sa mort, document extrêmement important qui traite du même sujet mais d'une façon très condensée. Sur cette base, l'argument s'est déployé en treize chapitres dont chacun est consacré à un aspect particulier de la crise moderne, en partant des principes, le tout étant appuyé par de nombreuses citations des écritures bouddhiques et illustré d'exemples familiers aux tibétains, leur permettant ainsi de « situer » chaque question par rapport à leur propre expérience. La matière de l'ouvrage tibétain englobe à peu près *La Crise du Monde moderne* et *Le Règne de la quantité et les Signes des Temps*.

Les citations de Guénon lui-même et des autres autorités non bouddhistes sont présentées sous la forme suivante :

« Un Lama éminent de l'Occident a enseigné », et, sous cette forme, les Tibétains, qui ne souffrent aucunement des préjugés associés en Occident à l'exotérisme religieux, n'ont éprouvé aucune difficulté à les accepter au même titre que les enseignements provenant d'autorités plus familières. Il est donc permis de dire que, par l'entremise de ce livre, l'influence de René Guénon s'est exercée d'une façon directe sur le monde tibétain.

Les lois cycliques et leurs applications constituent un lien étroit entre les traditions hindoue et bouddhiste d'un côté et l'enseignement dont René Guénon a été le formulateur le plus récent d'un autre côté. Les Orientaux sont, en général, restés très conscients de l'existence de ces lois, de sorte qu'on n'a pas à les convaincre quand il s'agit d'en tirer quelque conséquence d'application immédiate, par exemple quand on fait allusion au fait que le monde se trouve actuellement dans un stade avancé de cet âge sombre dont René Guénon a décrit les causes et les tendances avec une si merveilleuse clarté. Tsong-Khapa, le Sage fondateur des *Gélougpas* (connus également sous le nom de « Bonnets Jaunes »), Ordre qui compte parmi ses membres le Dalaï Lama, avait distingué, au sein même du *Kâli-Yuga*, une cinquième étape cyclique à laquelle il donne le nom d' « Age où la corruption va de pire en pire » (littéralement : de plus en plus), période qui correspond évidemment à la « phase » avancée du *Kâli-Yuga* dont parle René Guénon, donc à l'époque contemporaine. Sous ce rapport, il y a un point intéressant à signaler : en tibétain, le nom du *Kâli-Yuga* se traduit par *Nyigmai Tû*, dont la racine *nyig* (*snyigs*) a pour première signification « sédiment (ou résidu) impur », ce qui rappellera immédiatement ce qu'a souvent répété Guénon, à savoir que la fin du cycle est caractérisée surtout par l'exploitation de tout ce que les périodes antérieures avaient rejeté, dont les sciences modernes, issues des résidus des anciennes sciences, ne fournissent qu'un exemple parmi bien d'autres. Ce terme *nyigmai* qui, contrairement à l'usage tibétain, ne constitue pas une traduction littérale du mot sanscrit correspondant, mais qui semble plutôt en tirer ses implications ultérieures, est rendu d'autant plus frappant par le rapprochement avec les formulations de Guénon que nous venons de mentionner.

Un autre point de contact très important entre René Guénon et la doctrine Mahâyânique est formé par son article sur *Réalisation ascendante et descendante*, lequel pourrait bien servir d'introduction à la doctrine, centrale pour le Bouddhisme quand on l'envisage dans son intégralité, du *Bodhisattwa*. Cet article représente d'ailleurs une des rares occasions où Guénon s'est référé directement aux doctrines bouddhistes.

Nous voudrions enfin dire quelques mots du « roi du monde » dont le royaume mystérieux porte dans la tradition tibétaine et mongolique, le nom sanscrit de *Shâmbala* du Nord, peut-être par allusion à la localisation symboliquement hyperboréenne de la Tradition primordiale. Quant au nom d'*Agarttha*, il semble totalement inconnu des peuples dont il s'agit. Le nom de *Shâmbala*, aux Indes, désigne une région du Nord-Ouest, près de la ville de Muzâffirpur et ce qu'il y a de bien significatif est le fait que cet endroit est indiqué par la tradition comme lieu de naissance du futur *Kalki-Avatâra*. L'opinion de Guénon, selon laquelle Ossendowski aurait appris le nom d'*Agarttha* ou plutôt *Agharti* qui, dans *Bêtes, Hommes et Dieux* remplace celui de *Shâmbala*, autrement que par l'entremise de Saint-Yves d'Alveydre, cette opinion nous paraît aujourd'hui difficilement soutenable car, comme nous l'a expliqué récemment le professeur russe Georges Roerich, les livres à nuance plus ou moins occultiste, notamment ceux de Saint-Yves, ont eu grand succès en Russie pendant les années qui ont immédiatement précédé la première guerre mondiale, de sorte qu'il est très probable qu'un homme comme Ossendowski les ait connus, ou du moins en ait entendu parler. On peut se demander quelle raison aura poussé Ossendowski à préférer ce nom

d'*Agharti* à *Shâmbala*, qui est celui qu'il aura sûrement entendu en Mongolie, mais il nous semble que cela peut s'expliquer simplement par un désir d'évoquer un « souvenir sympathique » chez ses lecteurs russes, en leur présentant un nom qu'ils connaissaient déjà par la lecture de Saint-Yves. Il ne s'agirait donc aucunement d'un plagiat, mais plutôt d'un petit subterfuge d'auteur en vue de son public et, cela mis à part, les détails du récit d'Ossendowski, comme d'ailleurs l'a bien vu René Guénon, sont tout-à-fait vraisemblables, du moins tant qu'il s'agit de choses qu'il a vues lui-même ou de personnes qu'il a rencontrées. Le même Professeur Roerich, qui a parcouru la Mongolie peu de temps après ces événements, et qui, de plus, a une parfaite maîtrise de la langue, a confirmé nombre de détails mentionnés par Ossendowski.

M. Georges Roerich nous a dit également que la plupart des autels dans les temples de Mongolie sont orientés vers le Nord, par allusion à *Shâmbala* et que leurs vestibules sont très fréquemment ornés de fresques représentant la « guerre de *Shâmbala* » c'est-à-dire le combat qui aura lieu à la fin du cycle quand les infidèles seront détruits et la tradition rétablie. La représentation traditionnelle du roi de *Shâmbala*, présidant à la dite guerre sainte, se retrouve également sur un certain nombre de *thankas* ou bannières tibétaines dont nous avons vu un spécimen tout récemment. Nous devons encore à M. Roerich un renseignement quelque peu étonnant : il nous a dit qu'en 1928 des rites spéciaux ont été accomplis dans nombre de lamaseries du Tibet et de la Mongolie afin de célébrer le sacre d'un nouveau roi de *Shâmbala* ; ces rites ont eu lieu, dit-il, partout où se trouvait un Collège monastique consacré à l'étude de la doctrine tantrique qui porte le nom de *Kala-Chakra* ou « roue du temps » dont la première prédication est attribuée au Bouddha Sakya-Muni lui-même. La dite doctrine et les méthodes de méditation correspondantes sont comprises d'ailleurs dans l'*Anuttara Yoga*, le « *Yoga* sans supérieur » et elles sont

aussi connues sous le nom de « science des *Bodhisattwa* », celle dont l'étude approfondie permettra d'atteindre la Délivrance au cours d'une seule vie. Il est dit que les *Doubtops* (*siddhas*), détenteurs des pouvoirs que confère cette doctrine, en quittant cette terre, se retirent à *Shâmbala*, et c'est aussi pour cette raison que le roi de *Shâmbala* est représenté avec une roue dans la main. Les supports de méditation employés dans le *Kala-Chakra* sont en grande partie tirés de l'astrologie, ce qui d'ailleurs en explique le nom, et chaque astre va de pair avec la visualisation d'un aspect divin qui deviendra successivement l'objet de la méditation de celui qui s'efforce à suivre cette voie.

Il existe au Tibet un bon nombre de livres traitant du royaume de *Shâmbala*, et l'un d'eux a été publié en Europe accompagné d'une traduction allemande. Ce livre, qui porte le titre de *Livre de route pour Shâmbala*, a pour auteur un *Panchhen-Lama* du XVIIIe siècle et comprend un traité sur la géographie sacrée, en partant des principaux royaumes connus à cette époque, au nombre de quatre, à savoir : les empires de la Chine, de l'Inde, de la Russie et de *Roûm* (l'empire ottoman), après quoi il passe à la description de la route symbolique menant au Centre spirituel dont il s'agit.

Apparentée à la tradition concernant *Shâmbala* est celle du roi héros Guésar de Ling dont l'épopée a été adaptée en français par Mme David-Neel. Dans ce poème, il n'y a pas, sauf erreur, de mention spécifique de *Shâmbala*, et la connexion entre les deux traditions ne ressort qu'à partir du moment où le héros, champion lui aussi, de la guerre sainte contre les impies, s'est retiré avec ses compagnons du monde visible où il reparaîtra pourtant à la fin du cycle afin de reprendre le combat interrompu dans la bataille de *Shâmbala*, événement qui doit précéder l'avènement du Bouddha futur, Chamba ou Maitreya (« le Compatissant ») par lequel l'âge d'or sera enfin restitué.

Les détails que nous venons de mentionner rappelleront forcément les descriptions analogues qu'on rencontre dans

les traditions chrétienne, islamique et autres, mais peut-être le rapprochement le plus frappant de tous est-il celui qu'on peut faire entre les traditions lamaïques et la légende du roi Arthur et de ses chevaliers, lesquels ont également disparu à un moment donné mais sont destinés à se manifester de nouveau, au coup de trompette qui les réveillera de leur long sommeil, afin de chasser de la Terre Sacrée les envahisseurs saxons représentatifs des infidèles dans la tradition celtique. Il nous est arrivé, durant notre séjour à Shigatsé en 1947, d'être questionné sur le sens véritable de cette légende par des Tibétains qui, sachant lire un peu d'anglais, avaient rencontré quelque part une allusion à l'histoire d'Arthur, et nous n'avons pas hésité à leur répondre que le roi Arthur n'était autre que le Guésar occidental, tout comme Guésar est l'Arthur tibétain, les deux étant identiques par leur fonction. Cette réponse a été accueillie comme tout à fait satisfaisante.

Nous n'avons cru pouvoir rendre un meilleur hommage à la mémoire de René Guénon qu'en apportant quelques confirmations à son livre sur *Le Roi du Monde* qui n'est qu'un exemple entre bien d'autres de l'ampleur de ses vues aussi bien que de son étonnante pénétration intellectuelle (1).

MARCO PALLIS.

Kalimpong, mai 1951.

1. Nous devons, pour le lecteur français, ajouter quelques explications relatives au premier paragraphe de l'article de M. Marco Pallis. L'*Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues* n'ayant pas été réimprimée en France depuis 1939, les lecteurs de langue française n'ont pas eu l'occasion de connaître entièrement les modifications apportées par René Guénon à son point de vue concernant le rôle du Bouddha et le Bouddhisme originel. Dans le dernier état de sa pensée à ce sujet, le Bouddhisme originel est considéré comme pleinement orthodoxe et c'est seulement dans des branches du Bouddhisme hinayâna que des doctrines hétérodoxes se sont introduites plus ou moins tardivement ; c'est d'ailleurs ce Bouddhisme hétérodoxe que les orientalistes de l'époque présentaient comme le Bouddhisme originel, ce qui explique, dans une certaine mesure, l'opportunité de l'attitude de Guénon. (N D. L. R).

LA VIE SIMPLE DE RENÉ GUÉNON

LES lecteurs de René Guénon vont s'étonner de trouver ici, non pas certes une biographie de notre regretté collaborateur, mais du moins quelques renseignements concernant son individualité et, par suite, nous devons tout d'abord justifier la publication de la présente étude.

René Guénon a dit et redit que, dans le domaine traditionnel, les individualités ne comptent pas, mais nous ne pouvons pas faire que le monde où nous vivons ne s'intéresse pas aux individualités et, à défaut de pouvoir en écrire l'histoire, ne construise sur elles des légendes dans des intentions qui peuvent être, d'ailleurs, fort différentes et même opposées.

Au matin du 9 janvier 1951 nous parvenait le télégramme du médecin qui avait soigné René Guénon et nous apprenant la mort de ce dernier. Dans la soirée, la radiodiffusion française, à notre grande surprise, annonçait la nouvelle qui était reprise par plusieurs journaux le lendemain matin. Depuis lors, les articles et notices nécrologiques se sont multipliés dans la presse quotidienne et hebdomadaire ainsi que dans les revues. Beaucoup de ces articles sont excellents et compréhensifs, mais bien des erreurs ont aussi été dites et imprimées depuis six mois. Nous ne saurions les relever toutes ici, mais il en est quelques-unes auxquelles nous pouvons dès maintenant opposer un démenti catégorique : René Guénon n'a jamais été professeur à l'université d'El-Azhar ni dans aucune université musulmane ; il n'a jamais été question pour lui d'une chaire au Collège de France en remplacement de Sylvain Lévi ou de qui que ce soit ; il n'est jamais allé aux Indes et n'a pas davantage séjourné pendant sa jeunesse dans un monastère tibétain : comme

on le verra plus loin, ses contacts avec des représentants des traditions orientales ont eu lieu en Europe et en Afrique du Nord. Pour mettre fin à ces légendes, le plus simple est de suivre René Guénon dans les diverses étapes de son existence.

* * *

C'est à Blois, rue Croix-Boissée, dans le faubourg de Vienne, sur la rive gauche de la Loire, que naquit le 15 novembre 1886, René Jean Marie Joseph Guénon, d'une très bonne famille de la bourgeoisie catholique. Son père, Jean-Baptiste Guénon, architecte, et sa mère, née Jolly, étaient tous deux d'origine blésoise. Le jeune René fut ondoyé le 4 janvier 1887 et baptisé le 15 novembre de la même année en l'église paroissiale de Saint-Saturnin.

Quelques années plus tard, vers 1894, son père, alors architecte-expert de la Société d'Assurances « La Mutuelle de Loir-et-Cher » acquit, au 74 de la rue du Foix, dans le faubourg du même nom, sur la rive droite de la Loire, une maison avec jardin qui devint pour René Guénon la vraie maison familiale où il retournera presque chaque année jusqu'à son départ de France.

La santé délicate de René Guénon, pendant son enfance, donna bien des soucis à ses parents qui l'entourèrent de soins d'autant plus attentifs que leur autre enfant, une fille, mourut à l'âge de quatre ans. La première instruction fut donnée au jeune René par sa tante maternelle, Mme Duru, puis, après sa première communion, qui eut lieu le 7 juin 1897 en l'église de Saint-Nicolas, ses parents le firent admettre à l'école de Notre-Dame-des-Aydes, située rue Franciade, dont les cours étaient communs avec ceux du petit séminaire. Il resta dans cette école, où il fut brillant élève, d'octobre 1897 à juillet 1901 et la quitta, étant en seconde, pour entrer au collège Augustin-Thierry, en janvier 1902.

René Guénon, entré en rhétorique, fut considéré là aussi

comme un sujet particulièrement bien doué, mais sa santé toujours chancelante l'empêcha bien souvent de suivre les cours du collège régulièrement. L'année suivante, en 1903, étant en philosophie, René Guénon prit part au concours général où il obtint un accessit en physique et il reçut également un prix de la Société des Sciences et Lettres de Blois. Ayant obtenu, le 2 août 1902, son baccalauréat 1re partie, il devint, le 15 juillet 1903, bachelier ès-lettres et philosophie. Entré en mathématiques élémentaires en 1904, il reçut la plus haute récompense du collège, la médaille offerte par l'association des anciens élèves. A ce moment, ses professeurs l'engagèrent à poursuivre ses études de mathématiques à Paris où René Guénon arriva en octobre 1904 pour se faire admettre en qualité de « taupin », c'est-à-dire élève de mathématiques spéciales, au collège Rollin. Son intention était alors de préparer la licence de mathématiques. Là encore, sa santé toujours précaire, fut un obstacle à ses progrès et, en 1905, il se fit inscrire pour suivre des cours supplémentaires à l'Association des candidats à l'école Polytechnique et à l'école Normale, et, en 1906 il semble bien qu'il abandonna ses études universitaires.

Les renseignements très précis que nous venons de donner et qui nous ont été fournis par M. le Curé de Saint-Saturnin, par M. le Proviseur du Collège Rollin (aujourd'hui Lycée Jacques Decour) que nous remercions pour leur extrême obligeance, par l'Office du Baccalauréat à Paris et enfin par le livret scolaire de René Guénon au Collège Augustin-Thierry, tous ces renseignements, disons-nous, permettent de suivre René Guénon jusqu'à sa vingtième année et prouvent surabondamment qu'aucun séjour en Orient ne saurait se placer dans cette période.

René Guénon en était arrivé à cette période de la vie où, très fréquemment, l'esprit ne se satisfait plus des seules études classiques. Il crut — comme bien d'autres, avant et après lui — trouver un élargissement de son horizon intellectuel en se tournant vers les doctrines néo-spiritualistes en

vogue à cette époque et, amené par un de ses amis, il suivit les cours de l'Ecole supérieure libre des sciences hermétiques, dirigée par le Dr Gérard Encausse qui, sous le pseudonyme de Papus, fut le chef incontesté du mouvement occultiste. Apportant à sa recherche le sérieux et le soin méticuleux qu'il mettait à toutes choses, René Guénon se fit admettre dans la plupart des organisations qui se groupaient autour de ce. mouvement : Ordre Martiniste, Rite de Memphis, Rite espagnol, Eglise gnostique. Aujourd'hui qu'on sait, et surtout grâce à lui, à quoi s'en tenir sur le caractère fantaisiste ou irrégulier de ces organisations, le lecteur peut éprouver quelque surprise en apprenant que René Guénon y a appartenu. C'est là une question qu'il faut aborder franchement et qui ne diminue en rien la pénétration et la perspicacité de notre regretté collaborateur. Il n'y avait, en effet, rien d'invraisemblable, *a priori*, à ce que l'ancien Ordre des Elus Coëns fondé au XVIIIe siècle par Martines de Pasqually ait survécu jusqu'à la fin du XIXe siècle et qu'une transmission régulière ait ainsi donné naissance à l'Ordre Martiniste ; il n'était pas absolument exclu non plus qu'un courant gnostique se fût perpétué à travers l'albigéisme et se fût maintenu d'une façon souterraine jusqu'à nos jours. En 1938 encore, Charbonneau-Lassay ne disait-il pas à notre collaborateur Jean Reyor que des personnes dignes de foi lui avaient affirmé la survivance de rites cathares au sein de certaines familles du sud-ouest de la France ? Nous savons maintenant qu'il n'y avait rien de tel dans l'Ordre Martiniste ni dans l'Eglise gnostique, mais il n'y avait alors pas d'autres moyens de le savoir que d'entrer dans ces organisations, car celles-ci se présentant avec un caractère plus ou moins secret, il était normal qu'elles ne fournissent pas au public les preuves de leur filiation. L'attitude de René Guénon, en cette période 1906-1909 était donc parfaitement normale et devait, dans l'avenir, se révéler « providentielle » puisqu'elle a permis que d'autres après lui évitent de s'engager dans des voies sans issue et d'y perdre au moins leur

temps. René Guénon ne devait pas en perdre beaucoup car, dès décembre 1909, il écrivait :

« Il est impossible d'associer des doctrines aussi discutables que le sont toutes celles que l'on range sous le nom de spiritualisme ; de tels éléments ne pourront jamais constituer un édifice stable. Le tort de la plupart de ces doctrines soi-disant spiritualistes, c'est de n'être que du matérialisme transposé sur un autre plan, et de vouloir appliquer au domaine de l'esprit les méthodes que la science ordinaire emploie pour étudier le monde hylique. Ces méthodes expérimentales ne feront jamais connaître autre chose que de simples phénomènes, sur lesquels il est impossible d'édifier une théorie métaphysique quelconque, car un principe universel ne peut pas s'inférer de faits particuliers. D'ailleurs, la prétention d'acquérir la connaissance du monde spirituel par des moyens matériels est évidemment absurde ; cette connaissance, c'est en nous-même seulement que nous pourrons en trouver les principes, et non pas dans les objets extérieurs » (1).

Convaincu que les organisations occultistes ne détenaient aucun enseignement sérieux et dirigeaient leurs membres vers un faux spiritualisme incohérent et dépourvu de base traditionnelle, René Guénon songea à grouper les éléments les plus intéressants de ces organisations dans un « Ordre du Temple » qui, bien que dépourvu d'une transmission initiatique régulière, aurait pu constituer un groupe d'études du genre de ceux dont l'auteur d'*Orient et Occident* devait plus tard envisager la possibilité. Mais ce groupe n'eut qu'une existence éphémère et les dirigeants du mouvement occultiste n'eurent aucune peine à reprendre en mains la plupart des éléments qui avaient un moment échappé à leur influence.

Après sa rupture avec les organisations occultistes, René Guénon fut admis à la Loge *Thébah* relevant de la Grande

1. Cf. *La Gnose*, décembre 1909, p. 20.

Loge de France, Rite Ecossais Ancien et Accepté. Il devait rester en activité dans cette Obédience jusqu'à la guerre de 1914 qui mit les Loges en sommeil. Après la guerre, entièrement absorbé par son œuvre publique, il ne reprit pas d'activité, sans cesser pour cela de s'intéresser à la Maçonnerie et d'entretenir des relations avec des membres des différentes Obédiences.

Mais revenons à l'année 1909. Dans les milieux martinistes et gnostiques René Guénon avait rencontré deux hommes qui y avaient été amenés, l'un par curiosité intellectuelle, l'autre par amitié pour l'un des plus remarquables représentants du mouvement occultiste : Léon Champrenaud et Albert de Pouvourville, ami de jeunesse de Stanislas de Guaita.

Léon Champrenaud (1870-1925) avait été mêlé tout jeune au mouvement lancé par Papus, presque depuis ses débuts. Vers 1904 il commença à s'en désintéresser et il se tourna vers l'étude des doctrines orientales. A une époque que nous n'avons pu préciser, il adhéra à l'Islam sous le nom d'Abdul Haqq. Mais le début de son orientation fut probablement dû à Albert de Pouvourville (1862-1939) qui, au cours d'un séjour au Tonkin où il remplit des fonctions militaires et administratives, avait reçu un enseignement et une initiation taoïstes sous le nom de Matgioi. Matgioi et Léon Champrenaud fondèrent en avril 1904 la revue *La Voie* qui dura jusqu'en mars 1907 et dans laquelle furent publiées pour la première fois les deux œuvres capitales de Matgioi *La Voie Métaphysique* et *La Voie Rationnelle* ainsi qu'un ouvrage en collaboration intitulé *Les enseignements secrets de la Gnose* sous la signature Simon-Théophane (Simon étant Pouvourville et Théophane, Champrenaud).

En novembre 1909, René Guénon fondait la revue *La Gnose* qui se présentait comme une reprise de *La Voie* et qu'il dirigea sous le nom de Palingenius jusqu'en février 1912, date du dernier numéro. Il a déclaré lui-même, dans une notice nécrologique sur Champrenaud, qu'à cette époque

il avait travaillé presque constamment avec ce dernier pendant plusieurs années. Toutefois, Champrenaud ne publia personnellement rien dans cette revue et Matgioi n'y donna qu'un seul article. Le principal rédacteur fut Guénon lui-même qui y publia la première rédaction de *L'Homme et son devenir selon le Vêdânta* et du *Symbolisme de la Croix*. En 1911 vint s'y ajouter la collaboration d'Abdul Hâdi avec ses études sur l'ésotérisme islamique et ses traductions de Mohyiddin ibn Arabi (1). Dès cette époque Guénon-Palingenius s'affirme comme le grand métaphysicien que connaissent les lecteurs des livres parus sous son patronyme depuis 1921. C'est donc entre 23 et 26 ans qu'on doit placer l'élaboration de deux de ses livres essentiels ainsi que le projet d'écrire un ouvrage sur les conditions de l'existence corporelle (2). Que s'était-il donc passé ?

Plus tard René Guénon affirmera avoir connu les doctrines hindoues, chinoises et islamiques par contact direct avec des représentants autorisés de ces traditions. Nous savons qu'il a reçu l'initiation islamique, avec le nom d'Abdel Wahed Yahia sous lequel il a passé les vingt dernières années de sa vie, en 1912. Son livre *Le Symbolisme de la Croix* est dédié « A la mémoire vénérée de Esh-Sheikh Abder-Rahman Elish el-Kebir el-Alim el-Malki el-Maghribi » qui fut son initiateur, et la première des deux dates mentionnées sous la dédicace, 1329 H. c'est-à-dire 1912 est la date de son initiation, ainsi qu'il l'a écrit lui-même à notre collaborateur Jean Reyor. Nous avons moins de précisions en ce qui concerne ses contacts hindous et taoïstes, mais les travaux publiés dans *La Gnose* attestent que, du moins en ce qui concerne la tradition hindoue, le contact ne peut pas

1. Abdul Hadi était le nom musulman d'Ivan Gustave Aguili (ou Aquili) ; il était d'origine finlando-tartare et était né en 1863. C'était un ancien officier de marine qui avait quitté le service pour se consacrer à la littérature et à la peinture. Il était aussi très versé en philologie. Vers 1890, il alla aux Indes. On le retrouve ensuite au Caire en 1908 et à Paris entre 1910 et 1914. Il mourut à Barcelone en 1917.

2. Le début de cet ouvrage a été publié dans *La Gnose*. Vu l'extrême rareté de cette revue et l'intérêt de ce travail, bien qu'il soit inachevé, nous pensons le reproduire en 1952 dans les *Etudes Traditionnelles*.

avoir été postérieur à 1910 et nous ne pensons pas non plus qu'il ait été antérieur à 1909. Cette période 1909-1910 représente donc le moment capital de la vie intellectuelle et spirituelle de René Guénon.

Déjà, au cours des vingt années antérieures, des Hindous étaient entrés en contact, en France, avec au moins deux Occidentaux d'orientation plus ou moins nettement traditionnelle : Saint-Yves d'Alveydre d'abord (et nous ne pensons pas ici à l'Afghan Hardjij Scharipf), Paul Sédir ensuite. Il semble que les informateurs hindous du premier furent découragés par ses préoccupations sociales et par son obstination à considérer les enseignements qu'on lui transmettait, non pas comme un enseignement traditionnel qu'on doit recevoir et assimiler, mais comme des éléments destinés à s'intégrer dans un système personnel. Quant à Sédir il semble bien que le principal obstacle fut le goût qu'il avait alors pour les « phénomènes » et dont, malgré les apparences, il ne réussit peut-être jamais à se débarrasser complètement. On est donc amené à penser que l'œuvre de René Guénon représente l'aboutissement de tentatives faites pendant plusieurs lustres par des Hindous pour provoquer un réveil traditionnel en Occident.

On s'est souvent demandé pourquoi René Guénon avait choisi l'Islam pour sa voie personnelle alors que son œuvre fait préférablement appel à la tradition hindoue. A vrai dire, il s'agit là d'une question qui ne regarde véritablement personne et à laquelle, sans doute, personne ne saurait répondre avec certitude. Toutefois il est permis de mentionner à ce propos des considérations d'ordre tout à fait général. Tout d'abord, les modalités d'initiation hindoue étant liées à l'institution des castes, on ne voit pas comment un occidental, par définition hors castes, pourrait y accéder (1) ; d'autre

4. M. Jean Herbert, dans une récente plaquette, *Yogas, Christianisme et Civilisation*, écrit très justement « Relevons d'abord qu'on ne risque pas d'être un jour appelé à se " convertir " (à l'hindouisme) comme on peut l'être si l'on se sent vivement attiré par l'Islam ou le Bouddhisme par exemple. En effet, on peut *naître* Hindou, et l'on peut aussi perdre cette qualité, mais on ne peut ni *devenir* Hindou ni même le redevenir si on a cessé de l'être — pas plus qu'on ne peut devenir nègre. Il est exact que depuis quelques années certains moines hindous modernistes ont voulu imiter les pratiques de conversions chrétiennes et musulmanes et fabriquer une sorte de baptême, qui comprend, je crois, un bain dans le Gange et la récitation de quelques formules sacrées, mais c'est uniquement pour permettre à des ex-Hindous entraînés, par des moyens souvent discutables, dans d'autres groupes religieux, de revenir au bercail. Et nul ne se dissimule que ce subterfuge est lui-même assez fallacieux ".

part, le rituel hindou ne se prête en aucune manière à la vie occidentale, tandis que le rituel islamique, quelles que soient les difficultés pratiques qu'il présente, n'est tout de même pas incompatible avec la vie de l'Occident moderne.

L'année 1912 devait également marquer un changement dans la vie privée de René Guénon. Chaque année, à l'époque des vacances, il se rendait à Blois pour y retrouver ses parents et sa tante, M[me] Duru. Cette dernière, devenue institutrice libre à Montlivault, petit village à dix kilomètres de Blois, avait pour adjointe une jeune fille, originaire de Ballan, non loin de Tours, M[lle] Berthe Loury. Le 17 juillet 1912, René Guénon épousait cette jeune fille à Blois. Quelques mois après, les deux époux vinrent s'installer à Paris, dans le petit appartement que René Guénon occupait depuis 1904 au 51 de la rue Saint-Louis-en-l'île.

Pour des raisons qui nous sont inconnues, et qui sont peut-être de l'ordre le plus humblement matériel (une revue qui a 150 abonnés ne peut pas vivre sans que chaque année se solde par un déficit) la revue *La Gnose* s'était arrêtée en février 1912 (1). Peut-être aussi cet arrêt correspondait-il à un changement, non pas dans l'ordre doctrinal, mais dans l'attitude de René Guénon à l'égard des religions en général et du Christianisme, plus précisément encore du Catholicisme, en particulier. Il ne semble pas que Léon Champrenaud ni Matgioi aient eu une idée exacte des rapports de l'exotérisme et de l'ésotérisme ou, si on préfère, de la religion et de l'Initiation. Il y a incontestablement chez Matgioi une attitude antireligieuse assez surprenante et, en tout cas,

1 Outre les rédacteurs déjà mentionnés, *La Gnose* avait pour collaborateurs A. Thomas (Marnès) et l'auteur qui signait Mercuranus.

chez tous ceux qui entouraient René Guénon à l'époque de *La Gnose*, une position « anticléricale » très marquée. Nous pensons que c'est à l'époque de son rattachement islamique que se précisèrent dans l'esprit de Guénon les notions si importantes de religion et d'initiation, la délimitation de leurs domaines, la distinction de leurs buts respectifs et enfin leurs rapports normaux.

Dès 1909, à l'époque de ses démêlés avec les organisations occultistes, Guénon était en relations avec un publiciste catholique, A. Clarin de la Rive qui dirigeait une revue anti-maçonnique qui porta successivement comme titres *La France Chrétienne* puis *La France Anti-Maçonnique*. M. de la Rive avait été mêlé de très près à la fameuse mystification de Léo Taxil en laquelle Guénon devait voir par la suite une des plus sinistres manifestations de la contre-initiation à l'époque contemporaine. M. de la Rive avait même joué un rôle important dans les circonstances qui obligèrent Léo Taxil à faire l'aveu de ses mensonges. Par lui Guénon put être documenté sur cette affaire et en mesurer la gravité. Gravité, le mot n'est pas trop fort puisque par ses « forgeries » Léo Taxil avait réussi du même coup à jeter le discrédit sur la Maçonnerie et à ridiculiser, sinon l'Eglise, du moins nombre d'ecclésiastiques et même de hauts dignitaires romains. Il ne saurait être question de refaire ici l'histoire de l'affaire Taxil et nous rappellerons seulement que celui-ci avait réussi à convaincre d'importantes fractions du public catholique de l'existence, derrière la Maçonnerie habituellement connue, d'une « haute Maçonnerie luciférienne » à laquelle il attribuait et de multiples crimes et l'habitude de se livrer à des évocations diaboliques. Même après le discours d'avril 1897 où Taxil avoua avoir fabriqué le « palladisme », de nombreux catholiques restaient persuadés du caractère luciférien de la Maçonnerie.

René Guénon avait pu se rendre compte directement et personnellement du véritable caractère de la Maçonnerie qui est la plus importante survivance des anciennes organisations initiatiques du monde occidental. Il avait pu se rendre compte aussi, grâce à ses contacts orientaux, de tout ce qui séparait la Maçonnerie moderne d'une organisation initiatique complète sous le double rapport de la doctrine et de la méthode ; il avait pu se rendre compte des ravages exercés par les préoccupations et l'activité politiques d'un grand nombre de Maçons, ce qui expliquait et justifiait jusqu'à un certain point, mais jusqu'à un certain point seulement, l'existence d'un « anti-Maçonnisme ». A cause de son caractère initiatique, il convenait de rendre à la Maçonnerie son vrai visage défiguré par la mystification taxilienne ; à cause de leur politique et de leur modernisme, il fallait combattre les Maçons contemporains infidèles à la vocation initiatique pour que la Maçonnerie puisse redevenir effectivement ce qu'elle n'a jamais cessé d'être virtuellement. C'est ce travail qu'entreprit René Guénon dans *La France Anti-Maçonnique* au cours des années 1913-1914 et qui fut interrompu par la première guerre mondiale. Anonymement, puis sous le pseudonyme « Le Sphinx » il publia une série d'importants articles sur le Régime Ecossais Rectifié, sur le pouvoir occulte, sur la Stricte Observance et les Supérieurs Inconnus, sur les Elus Coëns, travaux remplis d'aperçus inattendus et qui révèlent une connaissance approfondie de l'histoire de l'Ordre maçonnique (1).

* * *

Lorsque survint la guerre de 1914, René Guénon, qui avait été réformé lors de son conseil de révision en 1906, fut maintenu dans la même situation. Petit rentier ayant vu fondre ses revenus, il fut obligé, pour faire face aux nécessités matérielles, d'entrer dans l'enseignement libre, et c'est ainsi qu'il professa la philosophie dans divers pensionnats. Durant l'année scolaire 1916-1917, il exerça comme sup-

1. Nous avons l'intention de republier les plus importants de ces travaux.

pléant à Saint-Germain-en-Laye. A cette époque, le 8 mars 1917, survint la mort de sa mère et, comme sa tante Mme Duru se trouvait seule à Blois, il la fit venir à Paris. Mais, six mois après, le 27 septembre 1917, René Guénon était nommé professeur en Algérie, à Sétif. Il partit rejoindre son poste, accompagné de sa femme et de sa tante. Ils arrivèrent le 20 octobre, après un voyage long et fatigant et s'installèrent près du collège, dans la rue de Constantine. Par suite du manque de professeurs, Guénon dut faire, en plus de la classe de philosophie, le français en première et le latin en première et en seconde.

Par une curieuse coïncidence, un ami de Blois, le Dr Lesueur, avait été nommé médecin-chef à l'hôpital civil d'Hammam-Rhira, à une centaine de kilomètres à l'est d'Alger. Le Dr Lesueur avait épousé une élève de Mme Duru lorsque celle-ci était institutrice à Montlivaut, et avait bien connu son adjointe, devenue Mme Guénon. Des liens d'amitié s'étaient noués entre les deux couples, aussi lorsque le Dr Lesueur apprit que René Guénon et sa femme se trouvaient à Sétif, les invita-t-il à venir passer les vacances à Hammam-Rhira. Cette ville est une station thermale d'été et d'hiver, mais aussi un important centre de pèlerinage.

En octobre 1918, René Guénon rentra en France et alla avec sa femme s'installer à Blois dans la demeure de la rue du Foix ; quelque temps après, il fut nommé professeur de philosophie au collège de cette ville, tandis que le Dr Lesueur, revenu lui aussi d'Afrique du Nord, était nommé conservateur du château.

L'année suivante, Guénon quitta l'enseignement pour se consacrer entièrement à la préparation de ses premiers livres. Sa femme partageait son travail, relisant les manuscrits avant qu'ils soient soumis aux éditeurs. Comme ils n'avaient pas d'enfants, ils prirent auprès d'eux une nièce alors âgée de 4 ans et s'occupèrent entièrement de son éducation. Ils retournèrent à Paris fin 1921, habiter le petit appartement de la rue Saint-Louis-en-l'île, et c'est peu de temps après que nous devions faire la connaissance de René Guénon.

Un jour de janvier 1922, entra dans notre magasin du quai Saint-Michel un homme d'une trentaine d'années, très grand, très mince, brun, vêtu de noir, ayant l'aspect classique de l'universitaire français, son visage allongé était éclairé par des yeux étrangement clairs et perçants qui donnaient l'impression de voir au delà des apparences. Avec une affabilité parfaite, il nous demanda de venir prendre chez lui des livres et des brochures néo-spiritualistes dont il désirait se défaire. Comme nous acceptions sa proposition, il nous donna son nom et son adresse : René Guénon, 51, rue Saint-Louis-en-l'île. La maison où il habitait était un ancien hôtel du XVIIIe siècle qui fut un moment, aux environs de 1840, la résidence des archevêques de Paris. Guénon y occupait un petit appartement au fond de la grande cour pavée, au 3e étage. L'intérieur était d'une extrême simplicité qui s'accordait parfaitement avec la simplicité de l'homme lui-même. De ce moment datent nos relations qui devaient devenir très suivies à partir de 1929, comme nous le verrons plus loin.

Nous avons dit que René Guénon n'avait pas de fortune et ce n'étaient pas les droits d'auteur de ses premiers ouvrages qui pouvaient lui permettre de vivre. A partir de 1924, il donna des leçons particulières et des leçons de philosophie au Cours Saint-Louis où sa nièce faisait ses études.

C'est à cette époque, en 1924, que Frédéric Lefèvre, rédacteur en chef des *Nouvelles Littéraires*, alla interviewer Ferdinand Ossendowski alors de passage à Paris, en compagnie de René Guénon, René Grousset et Jacques Maritain. L'interview qui parut dans les *Nouvelles Littéraires* du 25 mai 1924 présente un raccourci saisissant des positions respectives des quatre écrivains.

Nous ne savons exactement à quelle date René Guénon fit la connaissance de Louis Charbonneau-Lassay, archéologue et symboliste chrétien qui poursuivait dans sa demeure

familiale de Loudun le véritable travail de bénédictin qui a donné naissance au *Bestiaire du Christ* dont la plupart des chapitres ont paru dans la revue *Regnabit*, dirigée par le R. P. Anizan. Charbonneau-Lassay introduisit René Guénon dans ce milieu et, pendant les années 1925 à 1927, Guénon publia dans cette revue de nombreux articles sur le symbolisme chrétien qui, dans son esprit, devait aider les Catholiques à prendre conscience du sens profond de leur tradition. Il avait écrit pour cette revue l'article intitulé *Le grain de sénevé* que les *Etudes Traditionnelles* ont publié dans leur numéro de janvier-février 1949. Dans la note liminaire de cet article, René Guénon écrivait : « Cet article, qui avait été écrit autrefois pour la revue *Regnabit*, mais qui ne put y paraître, l'hostilité de certains milieux néo-scolastiques nous ayant obligé alors à cesser notre collaboration, se place plus spécialement dans la perspective de la tradition chrétienne, avec l'intention d'en montrer le parfait accord avec les autres formes de la tradition universelle ». Cette rupture, jointe au résultat de certaines expériences faites dans des cercles d'études thomistes, devait ébranler chez René Guénon l'espoir d'un redressement traditionnel de l'Occident prenant appui sur l'Eglise catholique.

Dès 1925, René Guénon avait accordé quelques articles à notre revue *Le Voile d'Isis*. A la fin de 1928 nous décidâmes de changer le caractère de cette publication. Quelque temps auparavant, nous avions mis en relation avec René Guénon notre ami Jean Reyor qui était déjà entièrement acquis aux doctrines traditionnelles. Nous demandâmes à ce dernier d'envisager avec Guénon une transformation complète du *Voile d'Isis*. René Guénon accepta d'accorder sa collaboration régulière sous la condition de n'occuper aucune fonction dans la revue et d'être considéré simplement comme un des rédacteurs. D'un commun accord nous choisîmes notre vieil ami Argos comme rédacteur en chef, fonction qu'il occupa de janvier 1929 à fin 1931, époque où des circonstances contingentes l'empêchèrent de nous continuer

régulièrement sa collaboration. A Guénon et à Argos se joignirent dans cette première période Patrice Genty, Gaston Demengel, Probst-Biraben, Marcel Clavelle, puis, dans l'ordre chronologique, André Préau, René Allar, Frithjof Schuon. A partir de 1935, la revue, pour mieux répondre à son contenu, prit le titre d'*Etudes Traditionnelles* qu'elle porte actuellement, avec tous les collaborateurs que nos lecteurs d'aujourd'hui connaissent. René Guénon avait enfin trouvé un organe dans lequel il pouvait s'exprimer en toute liberté et mener pendant 20 ans un combat incessant contre toutes les idées anti-traditionnelles, en même temps qu'il poursuivait son œuvre doctrinale.

Au début de 1928, René Guénon avait eu la douleur de perdre sa femme et, neuf mois après, sa tante Mme Duru. Leurs corps furent ramenés dans le caveau de famille, au cimetière de Saint-Florentin, dans le Faubourg de Vienne, à Blois. Resté seul alors, René Guénon quitta Paris pour l'Egypte le 20 février 1930. Il partait pour quelques mois dans le but de rechercher, faire copier et traduire pour le compte d'une nouvelle maison d'édition, des textes ésotériques de l'Islam. Ces travaux le retinrent plus longtemps qu'il n'avait pensé, puis la maison d'édition abandonna son projet. René Guénon se fixa alors au Caire, dans le quartier de la mosquée d'El-Azhar où il vécut, discrètement et modestement, ayant peu de relations avec le milieu européen. Le public de ses livres et de ses articles s'étendait de plus en plus et il recevait une correspondance qui devenait chaque jour plus considérable. Il s'astreignait à répondre à tous ceux qui lui écrivaient, avec une bienveillance jamais démentie. Son temps et sa santé furent dévorés par ce travail.

En 1934, René Guénon, ou plutôt Abdel Wahed Yahia se remaria avec la fille aînée du Sheikh Mohammed Ibrahim. Aussitôt après il envisagea de faire un voyage en France afin d'arranger les affaires qu'il avait laissées en l'état au moment de son départ en 1930, mais finalement ne partit pas. En 1935, il se fit expédier les livres et les papiers qui se

trouvaient encore dans son appartement de la rue Saint-Louis-en-l'Île. Il alla alors s'établir hors du Caire, dans le quartier de Doki, un endroit, nous écrivait-il, « où on n'entend aucun bruit et où on ne risque pas d'être dérangé sans cesse par les uns et les autres ». Il devait vivre là, sans presque jamais sortir, jusqu'à ses derniers moments. La seconde guerre mondiale interrompit nos relations et la publication des *Etudes Traditionnelles*. Dès que les relations reprirent avec l'Egypte, René Guénon nous demanda d'envisager la reprise de la revue, ce qui eut lieu en octobre 1945. Pendant la guerre, profitant d'une diminution appréciable de sa correspondance, il avait pu mettre au point plusieurs ouvrages capitaux : *Le règne de la quantité et les Signes des temps*, *Les Aperçus sur l'Initiation* et *La Grande Triade*. Et la correspondance reprit, et les articles et les comptes-rendus. Une de ses dernières joies fut la naissance de son fils Ahmed, le 5 septembre 1949. Il n'avait eu jusqu'alors que deux filles, Khadidja et Leila. Nous avons appris depuis la naissance d'un fils posthume, survenue le 17 mai 1951 et auquel on a donné le nom de son père, Abdel Wahed.

A partir du 25 novembre 1950, toute activité lui devint impossible et ses meilleurs amis ne reçurent plus de lettres de lui après cette date. Il souffrait d'un empoisonnement du sang avec manifestations diverses ; il eut une jambe affreusement infectée qu'on sauva à force de vigilance. Il fut soigné avec un dévouement admirable par sa femme et par un de ses admirateurs, le Dr Katz. Dans les premiers jours de 1951, il accusa une nouvelle faiblesse, puis il fut pris d'une striction laryngée qui l'empêchait de parler et de s'alimenter, et bientôt la mort vint le surprendre en pleine lucidité. C'était le dimanche 7 janvier, à 23 heures.

Les funérailles, nous écrit le Dr Katz, furent très simples et se sont déroulées le lendemain lundi entre 10 et 14 heures. Le corps du Sheikh Abdel Wahed Yahia, transporté pendant quelques centaines de mètres à bout de bras, fut ensuite conduit à la mosquée d'El-Azhar. Après la prière des morts, le corps, porté de nouveau à bras, fut conduit au cimetière de Darrassa, dans la colline de Mokattam, et là, repose maintenant dans le caveau de la famille Mohammed Ibrahim.

Ainsi se termina cette vie simple et modeste, dégagée de toutes les ambitions que sollicitent habituellement les hommes. La vie se confond ici avec l'œuvre. Quel plus bel éloge pourrait-on en faire ?

René Guénon n'a pas laissé d'ouvrages inédits, mais il a exprimé le vœu que soient réunis en volumes les nombreux articles parus dans diverses publications et qu'il n'avait pas intégrés dans ses ouvrages déjà composés. Un premier volume est déjà préparé, *Initiation et Réalisation spirituelle*, qui forme une suite aux *Aperçus sur l'Initiation*. Il a laissé la matière de plusieurs autres volumes, d'importance inégale, sur le symbolisme universel et le symbolisme maçonnique, sur le symbolisme chrétien et les doctrines initiatiques chrétiennes, sur la cosmologie sacrée, sur divers aspects de l'hindouisme, sur l'ésotérisme islamique et sur la Maçonnerie. La mise au point de ces ouvrages est une des tâches longues et délicates que lègue à ses amis celui qu'on a appelé avec raison le plus grand des maîtres intellectuels que l'Occident ait connu depuis la fin du moyen âge.

PAUL CHACORNAC.

SOUVENIRS ET PERSPECTIVES SUR RENÉ GUÉNON

De toutes les figures qu'il m'a été donné d'observer au long d'une carrière, d'ailleurs plus soucieuse des œuvres que des personnes, voici une des plus curieuses et des plus attachantes dans son mystère. J'ai connu René Guénon au temps de notre âge mûr. Il venait de publier son *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues* et des rapports d'auteur à critique, ainsi que des vues concordantes sur l'état ou la nature du monde présent, nous lièrent d'abord. Je le vois encore, dans mon cabinet de la rue Guy-de-la-Brosse — assis sur un pouf devant la cheminée, et ceci, joint à sa longue taille et à son long visage lui donnait un air oriental parfaitement approprié à sa philosophie, mais bien étrange chez un tourangeau. J'allai aussi chez lui dans une de ces vieilles maisons seigneuriales ou cléricales de l'Ile Saint-Louis aménagées en appartements et dont l'escalier étroit et sombre, bizarrement contourné, garde le parfum un peu poussiéreux des méditations d'un autre âge. Il vivait là dans un logis d'ailleurs commode et sans rien d'extraordinaire entre sa femme et sa nièce et l'on avait l'impression que tout, dans cet endroit paisible et solitaire, n'était ordonné que pour la méditation.

J'ai rarement rencontré une physionomie aussi pure que celle-ci. Qu'on ne se méprenne pas là-dessus. Quand je parle ainsi de pureté, j'entends la parfaite intégrité de l'esprit et l'absence de toute compromission. Quel fut l'homme intime, sinon l'homme intérieur, chez René Guénon ? Cela n'a regardé que lui, et il n'en a rien laissé passer. Il a été, dans l'espèce douée de la parole, un de ces êtres infiniment rares qui ne disent jamais *je*. Tout ce qu'on peut avancer,

c'est qu'il était d'humeur égale et bienveillante et incapable de faire aucun mal. Ce n'est pas peu. Cet homme qui a eu des adversaires passionnés, des ennemis qu'il connaissait et dont il savait qu'il pouvait attendre le pire, n'a été l'ennemi de personne et n'a songé à répondre à la violence et aux violences que par la raison. Et il se pourrait même qu'il ait préféré la fuite à une autre sorte, plus directe, de défense.

Non qu'il ait manqué de sensibilité, et on eut pu même parier pour le contraire. Tout droit et sans dévier de sa ligne, sans rien perdre de sa lucidité ou de sa force, et les accroissant plutôt à la contradiction, il ressentait les oppositions hargneuses, les effets des sourdes manœuvres et gardait mille inquiétudes sur l'œuvre qu'il poursuivait et la façon de la poursuivre, redoublant de scrupule dans la recherche ou la documentation, se débattant parmi les difficultés matérielles de l'édition. Il était atteint dans son domestique, perdant sa femme, séparé de sa nièce. La profondeur du coup put se mesurer à ses suites. La blessure le poussait à quelque retraite lointaine, et ce furent là les causes déterminantes de son départ.

Ce qui le laissa le plus indifférent — et à son seul honneur — c'est la réserve hautaine où se tenait à son égard l'enseignement officiel, attitude dont le scandale finissait par éclater à la longue. Pendant que ces adversaires qu'il blessait à mort en les frappant au cœur, c'est-à-dire au principe même de leur doctrine, se déchaînaient contre lui, les docteurs patentés se taisaient, et nous avons vu des « spécialistes » de la philosophie hindoue ne pas le citer dans leurs ouvrages. Ce que nous en disons n'est pas pour tirer vengeance, manifester de l'indignation, ou exhaler une vaine plainte. Mais considérant ici l'attitude de René Guénon et l'ensemble de son caractère, peut-être touchons-nous à l'essentiel de lui-même.

C'est un homme qui a vécu en fonction de son œuvre et de la doctrine exprimée par cette œuvre, et tout est là.

Il a tout effacé, et il s'est effacé devant ce souci premier. Il y a tourné ses disciplines individuelles. Il y a subordonné son action et il y a conformé l'économie de sa vie publique ou privée. Rien ne l'a entamé à cet égard, aucune considération d'opportunité ou de compagnonnage, aucune préoccupation excessive de son temporel qu'il devait pourtant soumettre à une stricte surveillance, nulle ambition propre et pas même un excessif souci des nécessités de l'ordre matériel. Aucune question de parti ou de politique ne se posait naturellement pour lui, et il ignorait les pouvoirs publics comme il en était ignoré. Et certainement l'idée d'aller dans « le monde » lui eut paru une plaisanterie. Sa conversation restait sérieuse, sans être jamais ennuyeuse, passionnante, au contraire, autant que nourrissante dans sa lucidité, écartant sans effort toute futilité et marquant parfois la nuance d'une ironie grave ou d'un enthousiasme contenu. Insensiblement, avec lui, on quittait le monde pour entrer dans le véritable monde et passer de la « représentation » au principe. Son discours, enfin, tout amène et toujours familier malgré sa densité, n'était que son œuvre parlée... Peut-être comprend-on maintenant pourquoi nous avons parlé de « pureté ». Nous la retrouverons, cette pureté, sur un autre plan.

J'étais, alors que je rencontrais René Guénon, directeur littéraire aux éditions Bossard. A cette circonstance est due la publication, par cette maison, de *la Crise du monde moderne* et de *L'Homme et son devenir selon le Védânta*. Je puis revendiquer, à propos de ce premier livre, *La Crise...*, une sorte de paternité tout occasionnelle. L'idée en naissait au cours de mes entretiens avec l'auteur. Nous nous accordions tous deux, moi peut-être plus indiscrètement, lui avec une justesse ou une justice plus profonde et plus impitoyable dans l'exécration de ce « monde moderne » qui, avec un stupide orgueil, chaque jour avançait son ensevelissement, et où l'esprit semblait s'abîmer à jamais sous la matière et le nombre. Je lui disais : « Faites quelque chose là-dessus ».

Il fit cet ouvrage, d'inspiration et très vite. Il était là dans son sens et dans le sens d'un mouvement qui s'accroissait et où il doit être tenu à une des premières places. On sait qu'il reprenait le sujet, l'approfondissant encore, avec *Le Règne de la quantité*.

Il n'entre pas dans mon dessein de revenir sur sa doctrine. Il convient pourtant d'en rappeler l'essentiel pour mieux saisir le caractère ou la nature de cette pensée, pour trouver aussi quelque éclaircissement à un problème qu'a semblé poser une sorte d'évolution ou de mutation dont certains ont paru surpris.

Cette doctrine est une *métaphysique* et il faut prendre le mot dans le sens absolu que lui donnait Guénon lui-même. La métaphysique pose une réalité spirituelle — intelligible — qui serait, au fond, la seule réalité, alors que la réalité courante et accessible — la réalité sensible — n'est qu'apparence et « manifestation ». C'est Platon, c'est aussi la philosophie hindoue, et c'est toute philosophie spiritualiste ou purement idéaliste tant qu'elle n'est pas religion.

Mais c'est ici qu'il faut prendre garde et observer de très près l'attitude de René Guénon. Parmi ces formes diverses que prend la *métaphysique* au cours des âges et selon les génies, les confessions, les peuples et les lieux où elle s'explique et s'explicite, a-t-il jamais choisi, ou a-t-il seulement voulu découvrir, sous diverses figures, la figure initiale et invisible ? Nous pouvons supposer — et certains points restés un peu obscurs de sa biographie nous y autorisent — qu'il a d'abord cherché la *vérité* là où elle se flattait de paraître, et nous savons le résultat : la lutte précise et terrible qu'il a menée contre les pseudo-vérités qu'il dénonçait dans *Le Théosophisme* et les diverses formes du spiritisme. Mais après le négatif venait le positif, après l'élimination du faux, la découverte du vrai. Il semblait trouver dans les doctrines hindoues le point où la *tradition* métaphysique — car il s'agissait bien pour lui d'une tradition — apparaissait avec le plus de transparence et de certitude.

Pourquoi ne s'y est-il pas tenu, et est-il mort dans l'Islam ?

C'est qu'il faisait à sa manière des distinctions que nous faisons abusivement et voyait dans l'histoire des hommes une présence et une continuité qui se dérobe à une pensée superficielle.

Les systèmes, les religions et même les institutions sont des cadres façonnés par une réalité spirituelle initiale et où cette réalité s'inscrit avec plus ou moins d'évidence ou d'efficience, et plus ou moins enveloppée. C'est ainsi qu'il y a une vérité ou une part de vérité cachée sous les mythes, dans les mystères des divers cultes, et qu'il faut savoir discerner lisant les Livres sacrés des peuples. En certains lieux, dans certains cas, l'affleurement est plus marqué ; Dieu, car c'est bien de Dieu qu'il s'agit, surgit dans une lumière plus rayonnante. Mais jusque dans l'humble tribu qui vénère son fétiche il reste un contact avec le sacré.

Pourquoi René Guénon ne s'est-il pas tenu au Christianisme qui était sa religion natale et où cette réalité de l'esprit, cette présence de Dieu, se manifeste avec le plus de force, de profondeur et de magnificence ? Nous voici peut-être au seuil du secret de l'ami disparu. Je n'ai pas manqué de lui poser la question. Il m'a toujours répondu que ce qui le gênait dans cette religion c'était son caractère *sentimental*. A quoi il convient d'ajouter les difficultés issues d'une dogmatique ayant acquis, dans sa richesse incomparable, et malgré sa souplesse, une rigidité qui la dérobe aux hardiesses et aux hasards de l'interprétation.

Aveu, en tout cas, infiniment précieux et combien révélateur de la nature de la doctrine et de cet esprit particulier. Il devient trop évident ici que la réalité spirituelle reçue, défendue par René Guénon est d'ordre *intellectuel*, que son Dieu — si nous parlons encore, pour plus de commodité de Dieu — est un Dieu de l'intelligence, si ce n'est l'Intelligence elle-même, pure, absolue, ne laissant plus rien au dehors dès qu'elle retire en soi ses « manifestations », et dont on peut se demander même ce qu'elle peut avoir de commun avec ces manifestations.

Une telle conception trouve bien son illustration la plus parfaite dans la philosophie hindoue et on voit du même coup le contraste qu'elle fait avec la religion d'un Dieu personnel et d'une création fondée sur l'amour : c'est la distance de la Bhâgâvad-Gitâ à l'Evangile selon saint Jean. N'y a-t-il pas cependant, et à l'approfondir dans cette métaphysique orientale, quelque chose d'inhumain, et le « sein » de Brahma n'est-il pas trop loin de la Croix du Christ ?

Oserons-nous hasarder une hypothèse ? René Guénon, à la longue, n'aurait-il pas été un peu frappé ou lassé de ces hauteurs ou de ces profondeurs vertigineuses ? N'aurait-il pas cherché un aspect de la vérité se prêtant davantage aux mouvements du cœur ; ne l'aurait-il pas aperçu dans l'Islam ? Il trouvait là une dogmatique assez large pour se prêter sans trop de gêne aux commentaires historiques ou philosophiques, une mystique ardente et imagée, et toutefois n'allant pas jusqu'à la sorte d'ardeur ou d'images de sainte Thérèse ou de saint Jean de la Croix. La même réalité, la même vérité intérieure demeurait ; les dehors, si l'on peut dire, de cette vérité, apparaissaient moins désertiques, à la fois, et moins marqués de la passion du cœur. Alors ? Encore une fois, ce n'est là qu'une opinion, pas même une supposition...

Nous n'aurions pas rendu pleine justice à l'homme si nous ne disions deux mots de l'œuvre, de la forme même de l'œuvre. Nous avons indiqué ce qu'était la conversation de René Guénon : sérieuse avec agrément, sobre, et toute substantielle. Les mêmes qualités se retrouvent dans sa prose, avec d'autres, et il convient d'y insister. On a tort de passer sur le style des philosophes sous prétexte qu'ils sont philosophes. Bergson fut un excellent écrivain. René Guénon n'a pas l'imagination ou les images de Bergson : il est écrivain aussi. Son style, qui enseigne si bien, n'est nullement un style de professeur ; c'est un style qui analyse,

coupe, détaille, clarifie, tout en poursuivant, imperturbable, une marche où l'on se sent toujours dans son chemin. Il sait toutefois varier ce chemin et y ouvrir des perspectives orientées vers cet horizon mystérieux qui recèle les vérités dernières. Il analyse ou il dogmatise, mais avec une telle clarté une telle mesure, un si sûr et si régulier mouvement, dans une dialectique subtile qu'il arrive à une espèce d'éloquence. Et s'il doit entrer dans la polémique, — ce n'est jamais une polémique dirigée contre les personnes, — il a un tranchant et des arguments dont il n'est pas extraordinaire que les adversaires se soient ressentis. On aurait donc tort, admirant chez René Guénon le fond même et la substance, de passer trop vite sur l'expression.

L'action de ce penseur secret et discret, malgré la conspiration du silence, se marquait avec une force croissante au cours des années, et si on ne lui rendait pas encore pleine justice, s'il n'atteignait pas des portions assez larges de public, on prenait garde à lui et on le suivait dans son double souci de dénoncer un monde qui allait chaque jour s'avilissant et de retrouver une voie qui le ramenât, s'il se pouvait, dans le sens d'une vie authentique. Il n'eut pas souhaité davantage, et il continuera de fructifier. Mais ce ne sera pas le moindre de ses enseignements que l'exemple qu'il a donné d'une œuvre et d'une existence qui se sont poursuivies sans défaillir au service d'une seule pensée.

GONZAGUE TRUC.

IN MEMORIAM RENÉ GUÉNON

RENÉ GUÉNON était Français de naissance. Dans le milieu oriental où il a passé les vingt dernières années de sa vie il est resté Français — du moins aux yeux de ses lecteurs étrangers — par la logique irrésistible de l'expression verbale.

Cette traduction logique d'une pensée traditionnelle n'était cependant à ses propres yeux qu'une seule modalité d'expression entre beaucoup d'autres également verbales qui lui étaient moins familières : artistique, poétique, pragmatique...

René Guénon n'était, en effet, guère « génial » dans le sens qu'on attribue de nos jours à ce terme ; son originalité consistait au contraire en ce que, dans un monde infatué d'un modernisme superficiellement international, il s'est efforcé de rester strictement fidèle à la tradition ancienne d'une universalité d'esprit authentique.

Son attachement inflexible aux principes, dont il avait reconnu une fois pour toutes l'immutabilité, faisait de lui un guide sûr et imperturbable à travers le dédale des mouvements d'idées et de théories contemporaines aux dénominations souvent fallacieuses.

Il faut dire que les jugements précis et intransigeants, que ne troublait pourtant aucune prévention et qui étaient plutôt de nature à éclairer l'entendement de ceux qui en étaient l'objet, ne tenaient pas compte des réactions à prévoir de la part des personnes qui pouvaient se sentir visées.

Si la charité proprement chrétienne semblait lui faire défaut, son intelligence qui ne connaissait que la passion de la vérité ne manquait certes pas de la chaleur lumineuse qui se dégage de toute supériorité véritablement humaine.

Qu'il me soit permis de faire ici état de quelques souvenirs personnels :

Au cours des années déjà lointaines où, à Paris, je le voyais à peu près tous les jours, j'ai assisté maintes fois chez lui à des entretiens prolongés fort avant dans la nuit, pendant lesquels, malgré la fatigue, il répondait avec une patience inlassable et lucide aux questions intelligentes ou saugrenues posées par des visiteurs de passage : Hindous, Musulmans, Chrétiens...

Plus tard, au Caire, où j'ai passé deux hivers consécutifs avec lui, cette facilité d'accueil clairvoyant semblait avoir retrouvé son cadre naturel dans l'ambiance favorable de l'hospitalité orientale et traditionnelle.

Quelques mois avant sa mort, je reçus de cette largeur d'esprit une frappante confirmation que je ne savais pas alors devoir rester pour moi le dernier signe de vie de cette intelligence exceptionnellement ouverte :

Ayant écrit *A Brief introduction to Hindu Philosophy*, destinée à mes étudiants, je lui en communiquai le texte avant même d'avoir envoyé le manuscrit à l'éditeur.

Quand on se rappelle sa condamnation sans appel de la « philosophie » moderne, on sera peut-être surpris d'apprendre que, après quelques réserves initiales, il avait fini par admettre sans aucune difficulté qu'en anglais ce terme « philosophy » pouvait être accepté pour rendre ce qu'en ses propres ouvrages écrits en français, il avait constamment essayé de suggérer par le terme « métaphysique ».

L'universalité de ses vues dépassait en effet de tous côtés les limites de son tempérament individuel et restera, pour ceux qui ont eu le privilège de l'approcher, un souvenir précieux et inspirateur, qui complète heureusement l'image donnée par ses livres, image fidèle de son intelligence quoique partielle de sa personnalité.

Et, c'est bien pour cela que la disparition de René Guénon est, pour ses amis personnels, une perte irréparable.

F. Vreede.

RENÉ GUÉNON PRÉCURSEUR

Tous ceux qui ont connu René Guénon et qui, par leur compréhension attentive et fervente, ont gagné de l'entendre converser et parler, tous ceux-là possèdent mieux que les autres, le rare et précieux privilège de pouvoir retrouver, en relisant son œuvre, tous les aspects d'une pensée qui fut et qui demeure constamment rattachée à l'essence inaltérable de ces principes suprêmes immuablement contenus, comme il l'écrit lui-même, « dans la permanente actualité de l'intellect divin ». Il suffit, en effet, d'ouvrir un de ses livres et d'y lire au hasard, pour se rendre compte à quel point René Guénon avait le sens de l'harmonie universelle et totale, de cette harmonie qui reflète dans la multiple diversité du monde et de la vie, l'éternelle présence de l'immobile unité. Ainsi placé au vrai « Centre du Monde », au cœur vivant de toute initiation valable, René Guénon, avec une fermeté de pensée, une solidité de doctrine, une clarté d'expression et une rare puissance de logique et de pénétration, a consacré sa vie à nous faciliter l'accès de tous les temples où se conserve encore dans l'univers entier, la lumière de l'Esprit et de la Connaissance.

Or, pour accéder à cette Connaissance transcendante et divine, René Guénon ne cesse de répéter, et c'est là un des points essentiels qui donnent à son message sa valeur effective, qu'elle ne peut être obtenue que par un effort strictement personnel. Les instructeurs, les mots et les écrits peuvent nous guider sans doute, nous servir de « supports », mais, rigoureusement incommunicable, la Connaissance initiatique et suprême ne peut être atteinte seulement que par soi-même. Pour le parfait initié, la véritable sagesse ne consiste donc pas à cultiver l'illusoire vanité du savoir pro-

fane, d'encombrer sa mémoire d'idées plus ou moins fausses cueillies au champ d'autrui, mais à développer cette puissance de connaissance intérieure contre laquelle nulle force brutale ne saurait prévaloir. Cette puissance est supérieure à l'action et à tout ce qui se passe. Etrangère au temps, elle est la conscience vivante de l'infrangible et sereine unité et le garant de notre éternité.

Aussi, faut-il saluer en René Guénon un précurseur, dans le monde occidental, de cette renaissance des forces spirituelles dont il a tant besoin pour se régénérer, pour se purifier de toutes les erreurs qu'accumule dans les âmes, cet infernal artisan de désordre, de nausée et de désespérance qui est le matérialisme de la pensée moderne.

Nous savons toute l'énorme influence qu'a l'œuvre guénonienne pour contribuer à former cette élite intellectuelle nouvelle dont l'action peut encore assurer le salut de l'homme et la libération du monde menacé.

« Il n'y a donc pas lieu de désespérer, écrit René Guénon. Et, n'y eût-il même aucun espoir d'aboutir à un résultat sensible avant que le monde moderne ne sombre dans quelque catastrophe, ce ne serait pas encore une raison valable pour ne pas entreprendre une œuvre dont la portée réelle s'étend bien au delà de l'époque actuelle. Ceux qui seraient tentés de céder au découragement doivent penser que rien de ce qui est accompli dans cet ordre ne peut jamais être perdu, que le désordre, l'erreur et l'obscurité ne peuvent l'emporter qu'en apparence et d'une façon toute momentanée, que tous les déséquilibres partiels et transitoires doivent nécessairement concourir au grand équilibre total, et que rien ne saurait prévaloir finalement contre la puissance de la vérité ; leur devise doit être celle qu'avait adoptée autrefois certaines organisations initiatiques de l'Occident :

« *Vincit omnia Veritas* ».

MARIO MEUNIER.

LA DERNIÈRE VEILLE DE LA NUIT

Et maintenant ?

Telle est la question que ne peuvent pas ne pas se poser tous ceux pour qui l'œuvre de René Guénon fut l'événement majeur de leur existence.

Maintenant que l'œuvre « personnelle » de René Guénon est accomplie, quelles sont ses chances d'aboutissement effectif ? Aucun signe précurseur d'une revivification traditionnelle en Occident ne s'est manifesté. Le messager, ayant délivré son message, a disparu de notre horizon et n'est pas destiné à être remplacé. La fonction de René Guénon — que nous ne nous hasarderons pas à définir, mais que quelques-uns peuvent entrevoir — n'était pas de celles qui impliquent une succession ininterrompue de représentants humains.

Maintenant, le message est devant nous, tel un témoin, tel un juge.

Aucun signe précurseur... Pourtant, d'un océan à l'autre, des hommes et des femmes d'Occident ont aperçu une « lumière dans le ciel ». Combien ? Mille ? Deux mille ? peut-être. Cinq mille ? sûrement pas. Et sur ces pauvres milliers, combien ont décidé de tout sacrifier pour la quête de vérité, combien, pour parler le jargon moderne, se sont « engagés » totalement ? Plusieurs centaines ? ce serait une conjecture optimiste. Mais le nombre, au départ surtout, importe peu, nous dit-on. Soit. En effet, ce n'est pas là le plus grave.

Le plus grave, c'est ceci : ni l'une ni l'autre des deux grandes organisations traditionnelles du monde occidental, l'Eglise catholique et la Maçonnerie, n'ont donné un signe de « bonne volonté ». L'appel de Guénon les « invitait »

expressément, nommément, surtout la première. René Guénon a attendu trente ans. Il est mort sans avoir reçu de réponse. Il a reçu, à titre individuel et privé, des « adhésions » de Catholiques — d'autres Chrétiens aussi — et de Maçons. Publiquement, de son vivant et après sa mort, il n'a guère reçu que des refus, parfois des injures. Oh ! on peut dire que critiques et injures étaient aussi de simples réactions individuelles n'engageant que leurs auteurs. Bien sûr. Mais comment se fait-il que seules ou à peu près les réactions hostiles soient apparues au grand jour ? Curieux. Cela doit tout de même bien signifier quelque chose.

Soyons exact. Depuis la disparition de René Guénon, un théologien réputé a fait, nous dit-on, sur son œuvre, une conférence élogieuse, tout au moins dans sa partie initiale qui portait sur la critique du monde moderne, pour le reste, c'est-à-dire le fond doctrinal même et sa valeur du point de vue chrétien, le conférencier s'étant retranché malheureusement derrière la position théologique ordinaire. D'ailleurs, un article sur Guénon publié ultérieurement par le même ne réussit aucunement à donner une idée tant soit peu exacte de la profondeur et de l'intellectualité véritables de l'œuvre de Guénon, de sorte que l'on ne voit vraiment pas en quoi, pour l'auteur, cette œuvre dépasse le cas d'un quelconque penseur profane. Mieux encore, un religieux de la même « famille » a écrit dans une grande revue catholique un article qui est une prise de position négative et hostile, tandis que le plus grand journal catholique français ne montrait pour l'auteur de la *Crise du monde moderne* qu'un mépris apitoyé, en recommandant, comme « antidote »... la lecture de Bergson.

A-t-on oublié que Guénon a « fait des conversions » et provoqué de nombreux retours à la foi et à la pratique catholiques (1) ? — Le mépris qu'on lui voue rejaillit ainsi sur d'authentiques fils de l'Eglise. Manquerait-on de charité autant que de compréhension ? Quant aux éloges furtifs, dont nous sommes touché assurément, ont-ils aujourd'hui exactement la même portée que s'ils avaient été prononcés avant le 7 janvier 1951 ? Des fleurs sur une tombe.

Du côté maçonnique, il y a eu un signe public — oh ! n'engageant aucune Obédience — qui peut paraître plus net dans le sens de l'adhésion, mais qui perd terriblement de sa valeur quand on sait que cette adhésion comporte des réserves ne tendant à rien moins qu'à ruiner un des fondements de l'œuvre guénonienne, à savoir la nécessité de l'exotérisme. Les Catholiques rejettent l'ésotérisme ; les Maçons l'exotérisme. Y aurait-il décidément, selon l'expression de Matila Ghyka, un inévitable « duel des magiciens » ? Guénon ne le croyait pas. Son œuvre doctrinale, qui dépasse les oppositions temporelles, s'accepte ou se rejette en bloc. Et c'est un point de doctrine que tout homme ait une religion. C'en est un autre qu'il doive y avoir, à côté de croyants, des « connaissants ». L'œuvre doctrinale de Guénon refuse les tièdes : ceux qui sont *à peu près* d'accord, ceux qui en prennent et qui en laissent, ceux qui conservent un préjugé ou une exclusive dans un coin de leur tête, ceux qui ont des opinions.

Alors ?

Alors le cas était prévu, où « l'élite, pour se constituer, n'aurait plus à compter que sur l'effort de ceux qui seraient qualifiés par leurs capacités intellectuelles, en dehors de tout milieu défini, et aussi, bien entendu, sur l'appui de l'Orient ; son travail en serait rendu plus difficile et son action ne pourrait s'exercer qu'à plus longue échéance, puisqu'elle aurait à en créer tous les instruments, au lieu

1. Nous ne laisserons pas objecter que Guénon a fait des " conversions " en sens inverse, du fait que quelques-uns parmi ses lecteurs ont adhéré à des formes traditionnelles orientales. Tout d'abord ceux-là mêmes étaient souvent des incroyants ou du moins des non-pratiquants avant de rencontrer l'œuvre de Guénon, et en tout cas nous ne croyons pas qu'il y en eût beaucoup parmi eux qui fussent des Catholiques fervents. D'autre part, ces cas d'Occidentaux orientalisés sont susceptibles d'entrer dans la perspective d'une revivification traditionnelle occidentale en ce sens que tels d'entre eux pourraient peut-être, le cas échéant, représenter ces " intermédiaires " auxquels Guénon fait allusion, comme nous le verrons plus loin.

de les trouver préparés comme dans l'autre cas, mais nous ne pensons nullement que ces difficultés, si grandes qu'elles puissent être, soient de nature à empêcher ce qui doit être accompli d'une façon ou d'une autre » (1).

La fin de la phrase est « optimiste ». Ceux qui se découragent pourront la relire.

Il est fait allusion à l'appui de l'Orient. C'est un leit-motiv de René Guénon quand il envisage le redressement traditionnel de l'Occident. Il mentionne pourtant, sans trop y croire, on le voit bien, « un retour direct (de l'Occident) à sa propre tradition, retour qui serait comme un réveil spontané de possibilités latentes », ce qui « implique l'existence en Occident d'un point au moins où l'esprit traditionnel se serait conservé intégralement » (2).

Il existe certainement, en dehors de la Maçonnerie et du Compagnonnage dont il n'est vraiment pas possible de croire qu'ils aient conservé la totalité de leur dépôt, des filiations initiatiques occidentales et spécifiquement chrétiennes, mais rien ne permet de penser qu'elles aient conservé davantage. Pourtant, l'une d'elles, très fermée, fait penser à un « Centre spirituel ». En janvier 1929, dans la revue *Regnabit*, L. Charbonneau-Lassay écrivait : « ... Certains, parmi ces groupements, étaient en parfait accord avec la plus stricte orthodoxie, tout en détenant parfois pour eux des secrets séculaires étrangement troublants, c'est le cas de l'*Estoile internelle* qui n'a jamais compté plus de douze membres et qui existe encore avec les manuscrits originaux du XV[e] siècle de ses écrits constitutifs et de doctrine mystique ». Plus tard, dans le *Rayonnement intellectuel*, le même auteur précisait que le symbole principal de cette organisation était un ciboire dans lequel doit être placée une pierre rouge, un « Saint Graal »... Nous ne pensons pas que Charbonneau-Lassay en ait jamais dit beaucoup plus, même en privé. Nous ne croyons pas non plus qu'avant lui on ait mentionné publiquement l'*Estoile internelle*. Comment croire que c'est « par hasard » qu'il en a été fait mention pour la première fois au moment du développement de l'œuvre guénonienne, deux ans après la publication de la *Crise du monde moderne* ? Etait-ce une « réponse » ? Il ne semble pas que René Guénon s'y soit arrêté...

1. *La Crise du Monde moderne*, pp. 130-131. Cette citation et celles qu'on trouvera plus loin sont prises dans l'édition de 1946.
2. *Id.*, p. 128.

La seconde éventualité relativement favorable serait celle où « certains éléments occidentaux accompliront ce travail de restauration à l'aide d'une certaine connaissance des doctrines orientales, connaissance qui cependant ne pourra être absolument immédiate pour eux, puisqu'ils doivent demeurer Occidentaux, mais qui pourra être obtenue par une sorte d'influence au second degré, s'exerçant à travers des intermédiaires ... dans ce cas, il y aurait avantage, bien que cela ne soit pas d'une nécessité absolue, à ce que l'élite en formation pût prendre un point d'appui dans une organisation occidentale ayant déjà une existence effective ; or, il semble bien qu'il n'y ait plus en Occident qu'une seule organisation qui possède un caractère traditionnel et qui conserve une doctrine susceptible de fournir au travail dont il s'agit une base appropriée : c'est l'Eglise Catholique » (1).

Il y a bien une autre « organisation occidentale ayant déjà une existence effective » et possédant un caractère traditionnel, mais elle ne conserve plus de doctrine : celle-ci serait à restituer entièrement à partir des rites et des symboles. Difficulté supplémentaire qui serait sans doute « compensée » par le fait que cette organisation, la Maçonnerie, a conservé une transmission initiatique relevant de l'attribut divin de « puissance » et susceptible d'être revivifiée, ainsi que nous l'avons longuement expliqué dans nos précédents articles de 1950.

Seulement, nous l'avons vu tout à l'heure, ni l'Eglise Catholique ni la Maçonnerie — ou, plus exactement, les

1. *Id.*, p. 128.

corps constitués et les organismes administratifs qui les représentent — ne semblent disposées, pour le présent, à fournir le « point d'appui ».

Nous n'oublions pas que certaines possibilités mentionnées par René Guénon en 1924 et 1927 étaient envisagées par lui pour un « avenir lointain ». Qu'entendait-il au juste par là ? Si, comme il le pensait, différentes données traditionnelles semblent converger pour placer la fin du cycle actuel vers la fin de ce siècle ou un peu avant, un « avenir lointain » en 1951 ne peut être que relativement proche puisque, ainsi, nous serions à la dernière veille de la nuit.

Ne faut-il pas, alors, faire ce qu'on peut avec ce qu'on a ?

Ne nous donnons pas le ridicule de prétendre « constituer l'élite » et de nous y classer nous-mêmes. Parlons simplement de rapprocher les « hommes de bonne volonté ». On en revient à la solution « en dehors de tout milieu défini ». Et ici, ce qui est grave, c'est que les individualités « touchées » par l'œuvre de René Guénon sont, pour la plupart, isolées et s'ignorent. Ce danger aussi a été indiqué : « Il n'est pas douteux que l'esprit moderne, qui est véritablement diabolique dans tous les sens de ce mot, s'efforce par tous les moyens d'empêcher que ces éléments, aujourd'hui isolés et dispersés, parviennent à acquérir la cohésion nécessaire pour exercer une action réelle sur la mentalité générale (1) ; c'est donc à ceux qui ont déjà, plus ou moins complètement, pris conscience du but vers lequel doivent tendre leurs efforts, de ne pas s'en laisser détourner par les difficultés quelles qu'elles soient, qui se dresseront devant eux » (2).

1. Et pour la réalisation de conditions plus favorables pour le travail spirituel de chacun (Note de J. R.).

2. *Id.*, p. 132. — Il doit être bien entendu que le " but " auquel René Guénon fait allusion ici est le but d'ordre général et cosmologique vers lequel tend son œuvre. le " but " pour chacun en son particulier, ne pouvant être que sa propre réalisation spirituelle, envisagée indépendamment des conséquences qui peuvent en résulter pour le milieu. Mais les deux choses ne s'excluent pas, en ce sens que la participation au travail tendant au but général peut devenir pour ceux qui s'y livrent, un " moyen " parmi d'autres pour l'atteinte du but spirituel, toute action conforme à la Volonté du Ciel pouvant s'intégrer dans le *karma-yoga* que comporte inévitablement toute réalisation initiatique.

Les *Etudes Traditionnelles* qui, pendant vingt ans, ont retenu le plus clair de l'activité de René Guénon, pourraient sans doute constituer un premier lien — d'autres doivent être possibles — entre les hommes auxquels nous faisions allusion plus haut, et c'est pourquoi René Guénon souhaitait qu'elles poursuivent leur carrière. Dans les derniers mois de sa vie, comme il avait fait allusion à l'éventualité de sa disparition, nous nous sommes permis de lui demander s'il considérait qu'après lui nous devrions nous efforcer de continuer la revue. Et le 30 août 1950 il nous répondait : « Pour ce qui est de la revue, je pense qu'il serait bon de la continuer si c'était possible ». Pour que ce soit « possible » il faut, entre autres conditions, que persistent la foi et l'espérance chez ceux qui la lisent et ceux qui la font. Mais le fait même que René Guénon tenait pour souhaitable la continuation de cet effort, n'est-il pas en lui-même une raison de croire et d'espérer, puisqu'il suppose que la moisson pourra lever après la mort du semeur ?

* * *

En écrivant ces lignes dans lesquelles certains regretteront peut-être de ne pas trouver cette impassibilité chère aux métaphysiciens théoriciens — mais pouvons-nous rester de glace quand il s'agit de celui à qui nous devons tant ? —, en écrivant ces lignes, nous revivons cette soirée de 1928 où René Guénon nous accueillit. Les années, l'éloignement n'ont pu affaiblir le souvenir de sa bonté, de sa bienveillance, de sa délicatesse, du soin qu'il mettait à effacer les distances entre l'auteur de *L'Homme et son devenir* et du *Roi du Monde* et le tout jeune chercheur que nous étions à cette époque.

Depuis lors, combien de fois n'avons-nous pas entendu répéter que Guénon était « froid », qu'il « manquait d'amour ». Ceux qui parlaient ainsi ne l'avaient jamais approché, mais son œuvre seule n'implique-t-elle pas une immense

charité qui est la forme la plus haute de l'amour ? Selon la formule de Léonard de Vinci, « l'amour est fils de la connaissance. L'amour est d'autant plus fervent que la connaissance est plus certaine ».

René Guénon avait la connaissance la plus certaine.

JEAN REYOR.

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

L'ŒUVRE DE RENÉ GUÉNON

Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues (1921 ; 2e édition, 1932 ; 3e édition, 1939).

Le Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion (1921 ; 2e édition, revue et augmentée, 1928).

L'Erreur spirite (1923).

Orient et Occident (1924 ; 2e édition, 1928).

L'Homme et son devenir selon le Vêdânta (1925 ; 2e édition, 1941 ; 3e édition, 1947).

L'ésotérisme de Dante (1925 ; 2e édition, 1939 ; 3e édition, 1949).

Le Roi du Monde (1927 ; 2e édition, 1939 ; 3e édition, 1950).

La Crise du Monde moderne (1927 ; 2e édition, 1946).

Autorité spirituelle et pouvoir temporel (1929 ; 2e édition, 1947).

Saint Bernard (1929 ; 2e édition, 1951).

Le Symbolisme de la Croix (1931 ; 2e édition, 1950).

Les Etats multiples de l'être (1932 ; 2e édition, 1947).

La Métaphysique orientale (1939 ; 2e édition, 1945 ; 3e édition, 1951).

Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps (1945 ; 2e édition, 1946).

Les Principes du Calcul infinitésimal (1946).

Aperçus sur l'Initiation (1946).

La Grande Triade (1946).

EN PRÉPARATION :

Initiation et réalisation spirituelle.

TRADUCTIONS

EN ANGLAIS :

Man and his becoming according to the Vêdânta
(Translated by CHARLES WHITBY, 1928 ; 2e édition, translated by RICHARD NICHOLSON, 1945).
East and West
(Translated by WILLIAM MASSEY, 1941).
The Crisis of the Modern world
(Translated by ARTHUR OSBORNE, 1942).
Introduction to the study of the Hindu doctrines
(Translated by MARCO PALLIS, 1946).

EN ITALIEN :

Il Re del Mondo
(Traduction par ARTURO REGHINI, 1927).
La Crisis del Mondo Moderno
(1937).
L'Uemo e il suo divenire secondo il vêdânta
(Traduction par CORRADO 'ROCCO, 1937).
Considerazioni sulla Via iniziatica
(Traduction par CORRADO ROCCO, 1949).
L'Esoterismo di Dante
(Traduction par CORRADO ROCCO, 1951).
La Metafisica Orientale
(Traduction par GIOVANNI FRIGIERI).
Introduzione generale allo studio delle dottrine indu
(Traduction par GIOVANNI FRIGIERI).
La Grande Triade
(Traduction par CORRADO ROCCO).

EN ALLEMAND :

Krisis der Neureit
(Traduction par MARTIN OTTO, 1950).

EN ESPAGNOL :

Introduccion general al estudio de las doctrinas Hindues
(1945).

EN PORTUGAIS :

A crise do Mundo moderno
(Traduction par F. G. GALVAO, 1948).

LISTE ACTUELLE DES OUVRAGES DE RENÉ GUÉNON

L'Erreur Spirite
Aperçus sur l'Initiation
Aperçus sur l'ésotérisme chrétien
L'Homme et son devenir selon le Vêdânta
La métaphysique orientale
Saint-Bernard
Initiation et Réalisation Spirituelle
Etudes sur la Franc-Maçonnerie (1er volume)
Etudes sur la Franc-Maçonnerie (2e volume)
Le Théosophisme
Etudes sur l'Hindouisme
Comptes Rendus

Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues
Les Etats multiples de l'Etre
Le symbolisme de la Croix
Autorité Spirituelle et Pouvoir Temporel
Orient et Occident

Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps
La Crise du Monde Moderne
La Grande Triade
L'ésotérisme de Dante
Le Roi du Monde
Les principes du calcul infinitésimal
Symboles fondamentaux de la Science sacrée
Formes Traditionnelles et Cycles Cosmiques
Symbolisme de la Croix (en 10 x 18)
Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le Taoisme
Mélanges

AYANT TRAIT A RENÉ GUÉNON

Le N° spécial des Etudes Traditionnelles paru en 1951 à l'occasion de la mort de René Guénon réédité en fac-similé (1982).

De Paul CHACORNAC :
La Vie simple de René Guénon

De Eddy BATACHE :
Surréalisme et Tradition
La Pensée d'André Breton jugée selon l'œuvre de René Guénon

De Jean TOURNIAC :
Propos sur René Guénon

De Jean-Pierre LAURANT :
Le sens caché dans l'œuvre de René Guénon

Un dossier "H" et un cahier de l'Herne consacrés à R. Guénon

MISE EN PAGES FOURNIE

Achevé d'imprimer par Corlet, Imprimeur, S.A. - 14110 Condé-sur-Noireau (France)
N° d'Imprimeur : 37566 - Dépôt légal : mars 1999 - *Imprimé en U.E.*